24me Année No 1 1er Janvier 1917

FEB 7 1917
UNIV. OF MICH.
LIBRARY

REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
V. Blasco Ibañez	*Les quatre Cavaliers de l'Apocalypse* (1re partie)	5
Ernest Lavisse	*Le Commandant Joseph Vidal de la Blache*	48
Commt Vidal de la Blache	*Lettres* (28 juillet 1914-26 janvier 1915)	54
Louis Eisenmann	*François-Joseph Ier*	83
J.-H. Rosny aîné	*L'Énigme de Givreuse* (3e partie)	113
G. Pariset	*Les Enseignements du Professorat allemand.* - II.	145
René Milan	*Les Vagabonds de la Gloire.* — II	165
Jack London	*Faire Route à l'Ouest*	196
Auguste Moireau	*Les nouvelles Banques fédérales aux États-Unis.*	205

Copyright 1917, *Revue de Paris.*

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1917

NOTES D'UN AMATEUR DE COULEURS,

par **René Bazin.**

Publier un livre d'art pendant la guerre? Pourquoi pas? L'art, quand il se présente à nous sous une forme aussi épurée, constitue pour les âmes assombries par de tragiques fatalités une diversion ou plutôt une consolation très noble que la conscience la plus scrupuleuse peut accueillir. M. René Bazin a donc bien fait de nous offrir cet ouvrage au titre modeste, qui est à la fois un merveilleux album et un recueil d'impressions artistiques formulées avec la plus heureuse justesse sur différents chefs-d'œuvre harmonieusement choisis et groupés. La présentation, au point de vue graphique et typographique,est digne du sujet : l'éditeur, lui aussi, a fait œuvre d'art. Les visions qui défilent sous nos yeux en feuilletant ces *Notes* évoquent les plus admirables productions des diverses écoles, selon un judicieux éclectisme. Le commentaire de M. René Bazin, sans vain appareil technique, dégage toute la beauté de ces richesses picturales ; on y sent de plus circuler une émotion sincère et comme le frémissement d'une sensibilité très fine.

LA PHILOSOPHIE MORALE DE SAINT THOMAS D'AQUIN,

par **A. D. Sertillanges.**

En face des philosophies inspirées par le développement de l'esprit scientifique, l'Église catholique a cherché à développer et à répandre un système à la fois en accord avec le dogme et assez vaste, assez cohérent et assez compréhensif pour satisfaire aux besoins de l'esprit moderne. De cette tendance est né le renouvellement du thomisme. M. Sertillanges, après avoir consacré deux volumes à la métaphysique de saint Thomas, expose aujourd'hui sa morale. Suivant de près les textes, marquant l'enchaînement des principes aux applications particulières, ce livre n'est pas une étude critique des éléments constitutifs de la morale thomiste; c'est un résumé exact et sûr de la doctrine du maître, et comme une *somme* de la *Somme* elle-même.

***Dans ses prochains numéros, la* REVUE DE PARIS *continuera les* SOUVENIRS d'Anatole France *et les* QUATRE CAVALIERS DE L'APOCALYPSE, *par* V. Blasco Ibañez.**

Dans le numéro du 15 Janvier, la* REVUE DE PARIS *achèvera la publication de l'*AMOUREUSE HISTOIRE D'AUGUSTE COMTE *et commencera :

L'ILLUSION DU PRÉFET MUCIUS

par ADRIEN BERTRAND

(Prix Goncourt en 1916)

LIBERTÉ, LIBERTÉ CHÉRIE,

par **Th. Harlor.**

Le roman de Th. Harlor expose un intéressant conflit d'idées, au cours d'une intrigue romanesque conduite avec netteté et vigueur. L'auteur y témoigne de préoccupations philosophiques élevées; il rencontrera peut-être des contradicteurs, mais ceux-ci ne sauraient lui refuser la considération due aux écrivains qui pensent sincèrement et librement. Le récit en lui-même est attachant et original.

SOUVENIRS D'AVANT-GUERRE,

par **Paul Flat.**

M. Paul Flat étudie dans cette brochure certaines tendances de l'esprit français pendant les années qui ont précédé la guerre. Il mêle à beaucoup de vérités quelques sévérités qui pourront, à quelques-uns, paraître un peu excessives. Mais l'ensemble atteste un jugement net et sûr et l'on goûtera les chapitres sur la mainmise de l'étranger et sur les Français à Bayreuth, plus d'un passage vigoureux et incisif.

LES QUATRE CAVALIERS DE L'APOCALYPSE[1]

I

DE BUENOS-AIRES A PARIS

Le 5 juillet 1914, Jules Desnoyers, le jeune « peintre d'âmes », comme on l'appelait dans les salons cosmopolites du quartier de l'Étoile, — beaucoup plus célèbre d'ailleurs pour la grâce avec laquelle il dansait le *tango* que pour la sûreté de son dessin et pour la richesse de sa palette, — s'embarqua sur le *Kœnig Frederic-August*, paquebot de Hambourg, afin de revenir à Paris.

Lorsque le paquebot s'éloigna de la terre, le monde était parfaitement tranquille. Au Mexique, il est vrai, les blancs et les métis s'exterminaient, pour que persone ne pût croire que l'homme est un animal dont la paix détruit les instincts combatifs. Mais sur tout le reste de la planète les peuples montraient une sagesse exemplaire. Sur le transatlantique même, les passagers, de nationalités très diverses, formaient un petit monde qui avait l'air d'être un fragment de la civilisation

1. Ce roman de Vicente Blasco Ibañez, publié l'an dernier en Espagne et dans l'Amérique latine, y eut un grand retentissement. Outre une qualité littéraire éminente, le lecteur français y trouvera un important témoignage de l'esprit, amical pour nous, qui anime la partie la plus intelligente et la plus libre de l'Espagne contemporaine. — M. P.

309658

future présenté comme échantillon à l'époque présente, une ébauche de cette société à venir où il n'y aurait plus ni frontières, ni antagonismes de races.

Un matin, la musique du bord, qui faisait entendre tous les dimanches le *choral* de Luther, éveilla les dormeurs des cabines de première classe par la plus inattendue des aubades. Desnoyers se frotta les yeux, croyant qu'il vivait encore dans les hallucinations du rêve. Les cuivres allemands faisaient rugir *la Marseillaise* dans les couloirs et sur les ponts. Le garçon de cabine, souriant de l'étonnement du jeune homme, lui expliqua cette étrange chose. C'était le 14 juillet, et, sur les paquebots allemands, la coutume est de célébrer comme des fêtes allemandes les grandes fêtes de toutes les nations qui fournissent du fret et des passagers. Les capitaines mettent un soin scrupuleux à accomplir les rites de cette religion du pavillon et du souvenir historique. La république la plus insignifiante voit le navire pavoisé en son honneur. C'est une distraction qui aide à combattre la monotonie du voyage et qui sert en outre à la propagande germanique.

Tandis que les musiciens promenaient dans les divers étages du navire une *Marseillaise* galopante, suante et mal peignée, les groupes les plus matineux commentaient l'événement :

— Quelle délicate attention ! — disaient les dames sud-américaines. — Ces Allemands ne sont pas aussi vulgaires qu'ils le semblent. Et il y a des gens qui croient que l'Allemagne et la France vont se battre !

Les Français, peu nombreux, qui se trouvaient sur le paquebot, grandirent démesurément, ce jour-là, dans la considération des autres voyageurs. Ils n'étaient que trois : un vieux joaillier qui revenait de visiter ses succursales d'Amérique, et deux demoiselles qui faisaient la commission pour des magasins de la rue de la Paix, vestales aux yeux gais et au nez lretroussé qui se tenaient à l'écart, sans se permettre jamais a moindre familiarité avec les autres passagers, beaucoup moins bien élevés qu'elles. Le soir, il y eut un banquet de gala. Au fond de la salle à manger, le drapeau français et celui de l'empire formaient une magnifique et absurde décoration. Tous les passagers allemands avaient endossé le frac, et les femmes exhibaient la blancheur de leurs épaules. Les livrées

des domestiques étaient celles d'un jour de gala. Au dessert, un couteau carillonna sur un verre, et il se fit un profond silence : le commandant allait parler. Ce brave marin, qui joignait à ses fonctions nautiques l'obligation de prononcer des harangues aux banquets et d'ouvrir les bals avec la dame la plus respectable du bord, se mit à débiter un chapelet de paroles qui ressemblaient à des grincements de portes. Desnoyers, qui savait un peu d'allemand, put saisir au vol quelques lambeaux de ce discours. L'orateur répétait à chaque instant les mots de « paix » et « amis ». Un Allemand, courtier de commerce, assis à table près du peintre, s'offrit à lui comme interprète, avec l'obséquiosité des gens qui vivent de réclame, et il lui donna des explications plus précises :

— Le commandant demande à Dieu de maintenir la paix entre l'Allemagne et la France, et il espère que les relations des deux peuples deviendront de plus en plus amicales.

Un autre orateur se leva, encore à la table que présidait le marin. C'était le plus considérable des passagers allemands : un riche industriel de Dusseldorff, nommé Erckmann, qui faisait de grandes affaires avec la République Argentine. Jamais on ne l'appelait par son nom. Il possédait le titre de « Conseiller de Commerce », et, pour ses compatriotes, il était *Herr Commerzienrath*, comme son épouse était *Frau Rath*. Mais ses intimes l'appelaient aussi « capitaine » : car il commandait une compagnie de *Landsturm*, et il se montrait encore plus fier du second titre que du premier, de sorte que, dès le début de la traversée, il avait eu soin d'en informer tout le monde. Tandis qu'il parlait, Jules examinait cette petite tête et cette robuste poitrine qui donnaient au « Conseiller de Commerce » quelque ressemblance avec un dogue de combat; il imaginait le haut col d'uniforme comprimant cette nuque rouge et faisant saillir un double rebord de graisse; il souriait de ces moustaches redressées et cirées dont les pointes se dressaient d'un air menaçant. Le conseiller avait une voix sèche et tranchante, qui semblait darder les paroles ; c'était sans doute de ce ton que l'empereur débitait ses harangues. Et, par imitation instinctive, ce bourgeois belliqueux ramenait le bras droit vers la hanche, comme pour appuyer sa main sur la poignée d'une épée invisible.

Aux premières paroles, malgré la fière attitude et le ton impérieux de l'orateur, tous les Allemands éclatèrent de rire, en hommes qui savent apprécier la condescendance d'un *Herr Commerzienrath* lorsqu'il daigne divertir par des plaisanteries les personnes auxquelles il s'adresse.

— Il dit des choses très amusantes, — expliqua encore l'interprète à voix basse. — Toutefois, ces choses n'ont rien de blessant pour les Français.

Mais bientôt les auditeurs allemands cessèrent de rire : le *Commerzienrath* avait abandonné la grandiose et lourde ironie de son exorde et développait la partie sérieuse de son discours. Selon lui, les Français étaient de grands enfants, gais, spirituels, incapables de prévoyance. Ah ! s'ils finissaient par s'entendre avec l'Allemagne ! si, au bord de la Seine, on consentait à oublier les rancunes du passé !...

Et le discours devint de plus en plus sérieux, prit un caractère politique.

— Il dit, monsieur, — chuchota de nouveau l'interprète à l'oreille de Jules, — qu'il désire que la France soit très grande et qu'un jour les Allemands et les Français marchent ensemble contre un ennemi commun... contre un ennemi commun...

Finalement, le conseiller-capitaine leva son verre en l'honneur de la France.

— Hoch ! — s'écria-t-il, comme s'il commandait une évolution à ses soldats de la réserve.

Il poussa ce cri à trois reprises, et toute la masse germanique, debout, répondit par un *Hoch !* qui ressembla à un rugissement, tandis que la musique, installée dans le vestibule de la salle à manger, attaquait *la Marseillaise*.

Jules s'émut ; un frisson d'enthousiasme lui monta dans le dos, ses yeux se mouillèrent ; et, lorsqu'il but son champagne, il lui sembla qu'il buvait en même temps quelques larmes. Il était de nationalité argentine[1], mais il portait un nom français, il avait du sang français dans les veines ; et ce que faisaient ces gens, — qui d'ordinaire lui paraissaient ridicules et plats, — méritait d'être approuvé. Les sujets du kaiser fêtant

1. En vertu de la législation argentine, Jules Desnoyers, né en Argentine de Marcel Desnoyers, colon français, est Argentin par le seul fait de sa naissance.

la grande date de la Révolution ! Il lui sembla qu'il assistait à un mémorable événement historique.

— Cela est très bien! — dit-il à d'autres Sud-Américains qui étaient ses voisins de table. — Il faut reconnaître qu'ils ont été vraiment courtois.

Le jeune homme passa le reste de la soirée au fumoir, où l'attirait la présence de madame la conseillère. Le capitaine de *Landsturm* jouait un poker avec quelques compatriotes qui lui étaient inférieurs dans la hiérarchie des dignités et des richesses. Son épouse se tenait près de lui, suivant de l'œil le va-et-vient des domestiques chargés de bocks, mais sans oser prendre sa part dans cette énorme consommation de bière ; elle avait des prétentions à l'élégance et elle craignait beaucoup d'engraisser. C'était une Allemande à la moderne, qui ne reconnaissait d'autre défaut à son pays que la lourdeur de ses femmes et qui combattait en sa propre personne ce danger national par toute sorte de régimes alimentaires. Les repas étaient pour elle un supplice. Sa maigreur, obtenue et maintenue à force de volonté, rendait plus visible la robustesse de sa constitution, la grosseur de son ossature, ses mâchoires puissantes, ses dents larges, saines, splendides, qui peut-être suggéraient à Desnoyers l'irrévérencieuse idée de la comparer mentalement à la silhouette sèche et dégingandée d'une jument de course. « Elle est mince, se disait-il, en l'observant du coin de l'œil, et pourtant elle est énorme. » Le mari, lui, admirait l'élégance de sa Bertha, toujours vêtue d'étoffes dont les couleurs indéfinissables faisaient penser à l'art persan et aux miniatures des manuscrits médiévaux ; mais il déplorait qu'elle ne lui eût pas donné d'enfants, et il regardait presque cette stérilité comme un crime de haute trahison. La patrie allemande était fière de la fécondité de ses femmes, et le kaiser, avec ses hyperboles d'artiste, avait posé en principe que la véritable beauté allemande doit avoir un mètre cinquante centimètres de ceinture.

Madame la conseillère réservait volontiers à Jules Desnoyers un siège auprès du sien : car elle tenait le jeune peintre pour l'homme le plus « distingué » de tous les passagers. Celui-ci était de taille moyenne, brun, et son front se dessinait comme un triangle sous deux bandeaux de cheveux noirs,

lisses, lustrés comme des planches de laque : tout le contraire des hommes qui entouraient madame la conseillère. Au surplus, il habitait Paris, la ville qu'elle n'avait jamais vue, quoiqu'elle eût fait maints voyages dans les deux hémisphères.

— Ah ! Paris, Paris ! — soupirait-elle en ouvrant de grands yeux et en allongeant les lèvres. — Comme j'aimerais à y aller !

Et, pour qu'il lui racontât la vie de Paris, elle se permettait certaines confidences sur les plaisirs de Berlin, mais avec une modestie rougissante, et en admettant d'avance qu'il y a beaucoup mieux dans le monde et qu'elle avait grande envie de connaître ce mieux-là.

Herr Commerzienrath continuait entre amis son speech du dessert, et ses auditeurs ôtaient de leurs lèvres d'énormes cigares pour lancer des grognements d'approbation. La présence de Jules les mit tous d'aimable humeur : ils savaient que son père était de nationalité française, et cela suffisait pour qu'ils l'accueillissent comme s'il arrivait directement du Quai d'Orsay et représentait la plus haute diplomatie de la République. Pour eux, c'était la France qui venait fraterniser avec l'Allemagne.

— Quant à nous, — déclara le *Commerzienrath* en regardant fixement le peintre, comme s'il attendait de lui une déclaration solennelle, — nous désirons vivre en parfaite amitié avec la France.

Jules approuva. Par le fait, il jugeait bon que les nations fussent amies les unes des autres, et il ne voyait aucun inconvénient à ce qu'elles affirmassent cette amitié, chaque fois que l'occasion s'en offrait.

— Malheureusement, — reprit l'industriel sur un ton plaintif, — la France se montre hargneuse avec nous. Il y a des années que notre empereur lui tend la main avec une noble loyauté, et elle feint de ne pas s'en apercevoir. Vous reconnaîtrez que cela n'est pas correct.

Desnoyers ne s'occupait jamais de politique, et cette conversation trop sérieuse commençait à l'ennuyer. Pour y mettre un peu de piquant, il eut la fantaisie de répondre :

— Avant de prétendre à l'amitié des Français, peut-être feriez-vous bien de leur rendre ce que vous leur avez pris.

Il se fit un silence de stupéfaction, comme si l'on eût sonné sur le paquebot le signal d'alarme. Quelques-uns, qui portaient le cigare à leurs lèvres, demeurèrent la main immobile à deux doigts de la bouche, les yeux démesurément ouverts, et le capitaine de *Landsturm* se chargea de donner une forme à cette muette protestation.

— Rendre! — s'écria-t-il d'une voix qui semblait assourdie par le soudain rehaussement de son col. — Nous n'avons rien à rendre, parce que nous n'avons rien pris. Ce que nous possédons, nous l'avons gagné par notre héroïsme.

Or, devant toute affirmation faite sur un ton altier, Jules sentait se réveiller en lui l'héréditaire instinct de contradiction. Aussi répliqua-t-il froidement :

— C'est comme si je vous avais volé votre montre et qu'ensuite je vous proposasse d'être bons amis et d'oublier le passé. Même si vous étiez enclin à l'oublier, encore faudrait-il qu'auparavant je vous rendisse votre montre.

Le capitaine voulut répondre tant de choses à la fois qu'il balbutia, sautant d'une idée à une autre.

Comparer la reconquête de l'Alsace à un vol !... Une terre allemande !... La race !... la langue... l'histoire !... »

— Mais qu'est-ce qui prouve que l'Alsace a la volonté d'être allemande? — interrogea le jeune homme, sans se départir de son calme. — Quand lui avez-vous demandé son opinion?

Le capitaine demeura incertain, comme s'il hésitait entre deux partis à prendre : tomber à coups de poing sur l'insolent, ou l'écraser de son mépris.

— Jeune homme, — déclara-t-il enfin avec majesté, — vous ne savez ce que vous dites. Vous êtes Argentin, et vous n'entendez rien aux affaires de l'Europe.

Tous les assistants approuvèrent, dépouillant soudain Jules de la nationalité qu'ils lui attribuaient tout à l'heure. Et le capitaine, lui tournant les épaules avec une rudesse militaire, ramassa sur le tapis qu'il avait devant lui un jeu de cartes, et se mit à faire silencieusement une « patience ».

Si pareille scène se fût passée à terre, Jules aurait cessé toute relation avec ces malotrus ; mais la vie sur un transatlantique, avec son inévitable promiscuité, oblige à l'indul-

gence. Il se montra donc bon enfant, lorsque, le lendemain, le *Commerzienrath* et ses amis vinrent à lui et lui prodiguèrent les amabilités, pour effacer tout fâcheux souvenir : c'était un jeune homme qui appartenait à une famille riche et que, par conséquent, il fallait ménager. Toutefois, ils eurent soin de ne plus faire allusion à son origine française ; désormais, il était Argentin, et, tous en chœur, ils s'intéressaient à la prospérité de ce pays et de tous les pays de l'Amérique du Sud. Ils attribuaient à chacun de ces pays une importance excessive, commentaient avec gravité les faits et gestes de leurs hommes politiques, donnaient à entendre qu'il n'y avait personne en Allemagne qui ne se préoccupât de leur avenir, prédisaient à chacun d'eux une gloire future, reflet de la gloire impériale, pourvu qu'ils acceptassent de demeurer sous l'influence allemande.

Jules eut la faiblesse de revenir au fumoir, de préférence à l'heure où la partie était terminée et où une débauche de bière et de gros cigares de Hambourg servait à fêter la chance des gagnants. C'était l'heure des expansions germaniques, de l'intimité entre hommes, des lents et lourds badinages, des contes montés en couleurs. Le conseiller, sans se départir de sa prééminence, présidait à ces ébats de ses compatriotes, sages négociants des ports hanséatiques qui jouissaient de larges crédits à la *Deutsche Bank*, ou riches boutiquiers installés dans les républiques de la Plata avec leurs innombrables familles. Lui, il était un capitaine, un guerrier, et, à chaque bon mot qu'il accueillait par un rire dont sa robuste nuque était secouée, il se croyait au bivouac avec des compagnons d'armes. Le peintre admirait l'hilarité facile dont tous ces hommes étaient doués : ils riaient avec fracas, se rejetant en arrière sur leurs sièges ; et, s'il arrivait que l'auditoire ne partageât point cette gaîté folle, le conteur avait un moyen infaillible de remédier au manque de succès :

— On a conté cela au kaiser, — disait-il, — et le kaiser a beaucoup ri.

Cela suffisait pour que tout le monde rît à gorge déployée.

Lorsque le paquebot approcha de l'Europe, un flot de de nouvelles l'assaillit. Les employés de la télégraphie sans fil travaillaient sans relâche. Un soir, Jules, en entrant au fumoir, vit les Allemands gesticuler avec animation. Ils ne

buvaient pas de bière ; ils avaient fait apporter du champagne des bords du Rhin. Le capitaine Erckmann, en apercevant le jeune homme, lui offrit une coupe.

— C'est la guerre ! — dit-il avec enthousiasme ! — Enfin ! c'est la guerre ! Il était temps...

Jules fit un geste de surprise.

— La guerre?... Quelle guerre?

Il avait lu comme tout le monde, sur le tableau du vestibule, un radiotélégramme annonçant que le gouvernement autrichien venait d'envoyer un ultimatum à la Serbie ; mais cela ne lui avait pas donné la moindre émotion. Il méprisait les affaires des Balkans : c'étaient des querelles de pouilleux, qui accaparaient mal à propos l'attention du monde et qui le distrayaient de choses plus sérieuses. En quoi cet événement pouvait-il intéresser le belliqueux conseiller? Les deux nations finiraient bien par s'entendre : la diplomatie sert parfois à quelque chose.

— Non ! — insista rudement le capitaine. — C'est la guerre, la guerre bénie. La Russie soutiendra la Serbie, et nous, nous appuierons notre alliée. Que fera la France? Savez-vous ce que fera la France?

Jules leva les bras, d'un air qui signifiait à la fois son incompétence et son indifférence.

— C'est la guerre, vous dis-je, — continua l'autre, — la guerre préventive dont nous avons besoin. La Russie grandit trop vite, et c'est contre nous qu'elle se prépare. Encore quatre ans de paix, et elle aura terminé la construction de ses chemins de fer stratégiques. Alors sa force militaire, jointe à celle de ses alliés, vaudra la nôtre. Le mieux est donc de lui porter dès maintenant un coup décisif. Il faut savoir profiter de l'occasion... Ah ! la guerre ! la guerre préventive !... Ce sera le salut de l'industrie allemande !

Ses compatriotes l'écoutaient en silence. Quelques-uns, semblait-il, ne partageaient pas son enthousiasme. Leur imagination de négociants voyait les affaires paralysées, les succursales en faillite, les crédits coupés par les banques : bref, une catastrophe plus effrayante pour eux que les massacres des batailles. Et pourtant ils approuvaient par des grognements et des mouvements de tête les féroces déclamations du capi-

taine de *Landsturm*, Jules crut que le conseiller et ses admirateurs étaient ivres.

— Prenez garde, capitaine, — intervint-il d'un ton conciliant. — Ce que vous dites manque peut-être de logique. Comment une guerre favoriserait-elle l'industrie allemande? D'un jour à l'autre l'Allemagne élargit son action économique ; elle conquiert chaque mois un marché nouveau ; chaque année, son bilan commercial augmente dans des proportions inouïes. Il y a un demi-siècle, elle était réduite à donner pour matelots à ses quelques navires les cochers de Madrid punis par la police ; aujourd'hui ses flottes de commerce et de guerre sillonnent tous les océans, et il n'est point de port où la marchandise allemande n'occupe la place la plus considérable sur les quais. Donc, ce qu'il faut à l'Allemagne, c'est continuer à vivre ainsi et se tenir loin des aventures guerrières. Encore vingt ans de paix, et les Allemands seront les maîtres de tous les marchés du monde, triompheront de l'Angleterre, leur maîtresse et leur rivale, dans cette lutte où il n'y a point de sang répandu. Voulez-vous exposer tout cela de gaîté de cœur, comme un homme qui risque sur une carte sa fortune entière, dans une lutte qui, en somme, pourrait vous être défavorable?

— Ce qu'il nous faut, — repartit rageusement Erckmann, — c'est la guerre, la guerre préventive ! Nous vivons entourés d'ennemis, et cela ne peut pas durer. Qu'on en finisse une bonne fois ! Eux ou nous ! L'Allemagne se sent assez forte pour défier le monde ! Notre devoir est de mettre fin à la menace russe ; et, si la France ne se tient pas tranquille, tant pis pour elle ; et, si quelque autre peuple ose intervenir contre nous, tant pis pour lui ! Quand je monte dans mes ateliers une machine nouvelle, c'est pour qu'elle produise et non pour qu'elle reste au repos. Puisque nous possédons la première armée du monde, servons-nous-en ; sinon, elle risquerait de se rouiller. Oui, oui ! on veut nous étouffer dans un cercle de fer ; mais l'Allemagne a la poitrine robuste, et, en se raidissant, elle brisera le corset mortel. Réveillons-nous avant qu'on nous enchaîne dans notre sommeil. Malheur à ceux que nous rencontrerons devant notre épée !

Jules éprouva le besoin de répondre à cette déclaration

arrogante. « Il n'avait jamais vu le cercle de fer dont se plaignaient les Allemands. Tout ce que faisaient les nations voisines, c'était de ne pas continuer à vivre dans une inerte confiance en présence de l'ambition démesurée des Germains. Elles se préparaient simplement à se défendre contre une agression presque certaine ; elles voulaient soutenir leur dignité menacée par les prétentions les plus inouïes. »

— N'est-ce pas les autres peuples, — demanda-t-il, — qui se voient obligés de prendre des précautions? N'est-ce pas vous qui représentez un péril pour le monde?

Le paquebot n'était plus dans les mers américaines, et le *Commerzienrath* répliqua avec la rudesse d'un maître de maison qui relève une incongruité :

— J'ai déjà eu l'honneur de vous faire observer, jeune homme, — dit-il en imitant la froideur des diplomates, — que vous n'êtes qu'un Sud-Américain, et que vous n'entendez rien à ces questions.

Ainsi se terminèrent les relations du peintre avec le conseiller et son clan. A mesure que les passagers allemands se rapprochaient de leur patrie, ils se dépouillaient du servile désir de plaire qui les accompagnait dans leurs voyages au nouveau monde. Le service télégraphique fonctionnait sans répit ; le commandant conférait dans sa cabine avec le conseiller parce que celui-ci était le plus important personnage du groupe allemand. Les autres cherchaient les lieux isolés pour causer à voix basse. Tous les jours, sur le tableau du vestibule de la salle à manger, apparaissaient des nouvelles de plus en plus alarmantes, reçues par les appareils radiotélégraphiques.

Dans la matinée du jour qui devait être pour Jules Desnoyers le dernier du voyage, le garçon de cabine vint l'appeler.

— *Herr*, montez donc sur le pont : c'est joli à voir.

La mer était voilée de brume; mais à travers les brouillards flottants se dessinaient des silhouettes semblables à des îles, avec de robustes tours et des minarets pointus. Ces îles s'avançaient sur l'eau huileuse, lentement et majestueusement, avec une pesante allure. Jules en compta dix-huit, qui semblaient emplir l'Océan. C'était l'escadre de la Manche qui, par ordre du gouvernement, venait de quitter les côtes d'Angleterre,

sans autre objet que de faire constater sa force. Pour la première fois, en voyant dans la brume ce défilé de *dreadnoughts* qui donnaient l'idée d'un troupeau de monstres marins préhistoriques, le peintre se rendit compte de la puissance de l'Angleterre. Lorsque le paquebot allemand passa entre les navires de guerre, il fut comme rapetissé, comme humilié ; et les voyageurs s'aperçurent qu'il accélérait sa marche. « On dirait, pensa le jeune homme, que notre bateau a la conscience inquiète et qu'il veut se mettre en sûreté. »

Un peu après midi, le *Kœnig Frederic-August* entra dans la rade de Southampton ; mais il parut vouloir en sortir le plus rapidement possible. Les opérations de l'escale se firent avec une diligence prodigieuse, quoique l'on eût à embarquer une énorme quantité de personnes et de bagages. Deux vapeurs pleins abordèrent le transatlantique, et une avalanche d'Allemands résidant en Angleterre envahit les ponts. Puis le paquebot reprit sa route dans le canal avec une vitesse qui était insolite dans des parages si fréquentés.

On faisait sur ce boulevard maritime des rencontres extraordinaires. Des fumées, vues à l'horizon, indiquèrent l'escadre française qui ramenait de Russie le président Poincaré. Puis ce furent de nombreux vaisseaux anglais qui montaient la garde devant les côtes, comme des dogues vigilants. Deux cuirassés de l'Amérique du Nord se firent reconnaître à leurs mâts en forme de corbeilles. Un vaisseau russe, blanc et brillant depuis les hunes jusqu'à la ligne de flottaison, passa à toute vapeur, se dirigeant vers la Baltique. Les passagers, accoudés au bordage, commentaient ces rencontres.

— Ça va mal ! — disaient-ils. — Ça va mal ! Cette fois, l'affaire est sérieuse.

Et ils regardaient avec inquiétude les deux côtes, à droite et à gauche. Ces côtes avaient leur aspect habituel ; mais on devinait que dans l'arrière-pays, se préparait sans doute un grand événement.

Le paquebot devait arriver à Boulogne vers minuit et séjourner en rade jusqu'à l'aube pour permettre aux voyageurs de débarquer plus commodément. Or, il arriva à dix heures, jeta l'ancre loin du port ; et le commandant donna des ordres pour que le débarquement se fît à l'instant même.

Il fallait repartir le plus tôt possible : les appareils radiographiques ne fonctionnaient pas pour rien.

A la lumière des feux bleus qui répandaient sur la mer une clarté livide, le transbordement des passagers et des bagages à destination de Paris commença. Les matelots bousculaient les dames qui s'attardaient à compter leurs malles ; les garçons de service emportaient les enfants comme des paquets. La précipitation générale abolissait l'excessive et onctueuse politesse allemande.

Jules, descendu sur un remorqueur que les ondulations de la mer faisaient danser, se trouva en bas du transatlantique, dont le flanc noir et immobile ressemblait à un mur criblé de trous lumineux, mur au-dessus duquel s'allongeaient comme d'immenses balcons les garde-fous des ponts chargés de gens qui saluaient avec leurs mouchoirs. Puis la distance s'élargit entre le transatlantique qui partait et les remorqueurs qui se dirigeaient vers le port. Et tout à coup une voix de stentor, celle du capitaine Erckmann, cria du paquebot, accompagnée de bruyants éclats de rire :

— Au revoir, messieurs les Français ! Nous nous reverrons bientôt à Paris !

Le paquebot se perdit dans l'ombre, avec la précipitation de la fuite et l'insolence d'une vengeance prochaine. C'était le dernier transatlantique qui, cette année-là, devait toucher la côte française.

Le lendemain, vers quatre heures et demie de l'après-midi, Jules Desnoyers, rentré à Paris dans la matinée par le train spécial, entrait au petit jardin de la Chapelle expiatoire. C'était pour cinq heures seulement qu'il y avait rendez-vous avec madame Marguerite Laurier ; mais, dans son impatience d'amoureux, il se faisait l'illusion d'avancer l'heure de la rencontre en avançant son arrivée au lieu convenu...

Marguerite était une personne élégante, un peu légère, encore honnête, qu'il avait connue dans le salon du sénateur Lacour. Elle était mariée à Laurier, ingénieur qui avait dans les environs de Paris une fabrique de moteurs pour automobiles. Laurier était un homme de trente-cinq ans, grand, un peu lourd, taciturne, dont le regard lent et triste semblait

vouloir pénétrer jusqu'au fond des hommes et des choses. Sa femme, qui avait dix ans de moins que lui, avait d'abord accepté avec une souriante condescendance l'adoration silencieuse et grave de son époux ; mais elle s'en était bientôt fatiguée ; et, lorsque Jules, le peintre fashionable, était apparu dans sa vie, elle l'avait accueilli comme un rayon de soleil. Ils se plurent. Elle avait été flattée de l'attention que l'artiste lui prêtait, et l'artiste l'avait trouvée moins banale que ses admiratrices ordinaires. Ils eurent donc des entrevues dans les jardins publics et dans les squares ; ils se promenèrent amoureusement aux Buttes-Chaumont, au Luxembourg, au parc Montsouris. Elle frissonnait délicieusement de terreur à la pensée d'être surprise par Laurier, lequel, très occupé dans sa fabrique, n'avait pas encore le moindre soupçon. D'ailleurs, elle entendait bien ne pas se donner à Jules avec la même facilité que tant d'autres : cet amour à la fois innocent et coupable était sa première faute, et elle voulait que ce fût la dernière. La situation paraissait sans issue, et Jules commençait à s'impatienter de ces relations trop chastes et même un peu puériles, dont les plus grandes licences consistaient à prendre quelques baisers à la dérobée.

Fut-ce une amie de Marguerite qui devina l'intrigue et la fit connaître au mari par une lettre anonyme? Fut-ce Marguerite qui se trahit elle-même par ses rentrées tardives, par ses gaîtés inexplicables, par l'aversion qu'elle témoigna inopinément à l'ingénieur dans l'intimité conjugale? Le fait est que Laurier se mit à épier Marguerite et n'eut aucune peine à constater les rendez-vous qu'elle avait avec Jules. Comme il aimait sa femme d'une passion profonde et se croyait trahi beaucoup plus irréparablement qu'il ne l'était en réalité, des idées violentes et contradictoires se heurtèrent dans son esprit. Il songea à la tuer ; il songea à tuer Desnoyers ; il songea à se tuer lui-même. Finalement il ne tua personne, et, par bonté pour cette femme qui le traitait si mal, il accepta sa propre disgrâce. En somme, n'était-ce pas sa faute s'il n'avait pas su se faire aimer? Mais il était homme d'honneur et ne pouvait accepter le rôle de mari complaisant. Il eut donc avec Marguerite une brève explication qui se termina par cet arrêt :

— Désormais, nous ne pouvons plus vivre ensemble.

Retourne chez ta mère et demande le divorce. Je n'y ferai aucune opposition et je faciliterai le jugement qui sera rendu en ta faveur. Adieu.

Après cette rupture, le peintre était parti pour l'Amérique afin de prendre des arrangements avec les fermiers des biens qu'il y possédait en propre, de vendre quelques pièces de terre, et de réunir la grosse somme dont il avait besoin pour son mariage et pour l'organisation de sa maison.

Lorsque Jules eut passé la grille par où l'on entre du boulevard Haussmann dans le jardin de la Chapelle expiatoire, il trouva les allées pleines d'enfants qui couraient et piaillaient. Il reçut dans les jambes un cerceau poussé par un bambin ; il fit un faux pas contre un ballon. Autour des châtaigniers fourmillait le public habituel des jours de chaleur. C'étaient des servantes des maisons voisines, qui cousaient ou babillaient, tout en suivant d'un regard distrait les jeux des petits confiés à leur garde ; c'étaient des bourgeois du quartier venus là pour lire leur journal, avec l'illusion d'y jouir de la paix d'un bois. Tous les bancs étaient occupés. Les chaises de fer, sièges payants, servaient d'asile à des femmes chargées de paquets, à des bourgeoises des environs de Paris qui attendaient des membres de leur famille pour prendre le train à la gare Saint-Lazare.

Après trois semaines de traversée, pendant lesquelles Jules s'était promené sur la piste ovale d'un pont de navire avec l'automatisme d'un cheval de manège, il avait plaisir à se mouvoir librement sur cette terre ferme où ses chaussures faisaient grincer le sable. Ses pieds, habitués à un sol instable, gardaient encore une sensation de déséquilibrement. Il se promenait de long en large ; mais ses allées et venues n'attiraient l'attention de personne. Une préoccupation commune semblait s'être emparée de tout le monde, hommes et femmes. Les gens échangeaient à haute voix leurs impressions. Ceux qui tenaient un journal à la main voyaient leurs voisins s'approcher avec un sourire interrogatif. Il n'y avait plus trace de la défiance et de la crainte instinctives qui portent les habitants des grandes villes à s'ignorer mutuellement ou à se dévisager comme des ennemis.

« Ils parlent de la guerre, pensa Jules. A cette heure, la

possibilité de la guerre est à Paris l'unique sujet de conversation. »

Hors du jardin, même anxiété et même tendance à une sympathie fraternelle. Les vendeurs de journaux passaient en criant les éditions du soir, et leur course était arrêtée par les mains avides des passants qui se disputaient les feuilles. Tout lecteur se voyait aussitôt entouré d'un groupe qui demandait des nouvelles ou qui essayait de déchiffrer par-dessus ses épaules les manchettes imprimées en caractères gras. Dans la rue des Mathurins, de l'autre côté du square, des ouvriers, sous la tente d'un débit de vin, écoutaient les commentaires d'un camarade qui montrait le texte d'une dépêche avec des gestes oratoires. La circulation dans les rues, le mouvement général de la cité étaient les mêmes que les autres jours ; mais il semblait que les voitures marchaient plus vite, qu'il y avait dans l'air un frisson de fièvre, que les passants discouraient et souriaient d'une façon différente. Tout le monde paraissait se connaître. Les femmes du jardin regardaient Jules comme si elles l'avaient déjà vu les jours précédents. Il aurait pu s'approcher d'elles et engager la conversation sans qu'elles en éprouvassent la moindre surprise.

« Ils parlent de la guerre », se répéta-t-il, mais avec la commisération d'un esprit supérieur qui connaît l'avenir et qui s'élève au-dessus des opinions vulgaires.

L'inquiétude publique n'était, selon lui, que la surexcitation nerveuse d'un peuple qui, habitué à une vie paisible, s'alarme dès qu'il entrevoit un danger pour son bien-être. On avait parlé si souvent d'une guerre imminente, à propos de conflits qui, à la dernière minute, s'étaient résolus pacifiquement ! Au surplus, l'homme a coutume de considérer comme logique et raisonnable tout ce qui flatte son égoïsme, et il répugnait à Jules que la guerre éclatât, parce qu'elle aurait dérangé ses plans de vie.

« Mais non, il n'y aura pas de guerre ! s'affirma-t-il encore à lui-même ! Ces gens sont fous. Il n'est pas possible qu'on fasse la guerre à une époque comme la nôtre ! »

Et il regarda sa montre. Cinq heures. Marguerite arriverait d'un moment à l'autre. Il crut la reconnaître de loin dans une dame qui entrait au jardin par la rue Pasquier ; mais,

lorsqu'il eut fait quelques pas vers elle, il constata son erreur. Déçu, il reprit sa promenade. La mauvaise humeur lui fit voir beaucoup plus laid qu'il ne l'est en réalité le monument dont la Restauration a orné l'ancien cimetière de la Madeleine. Le temps passait, et elle n'arrivait pas. Il surveillait de ses yeux impatients toutes les entrées du jardin. Et il advint ce qui advenait à la plupart de leurs rendez-vous : elle se présenta inopinément devant lui, comme si elle tombait du ciel ou surgissait de la terre, telle une apparition.

— Marguerite ! Ah ! Marguerite !

Il hésitait presque à la reconnaître. Il éprouvait une sorte d'étonnement à revoir ce visage qui avait occupé son imagination pendant les trois mois du voyage, mais qui, d'un jour à l'autre, s'était pour ainsi dire spiritualisé par l'idéalisme imprécis de l'absence. Puis, tout à coup il lui sembla qu'au contraire le temps et l'espace étaient abolis, qu'il n'avait fait aucun voyage, et que quelques heures seulement s'étaient écoulées depuis leur dernière entrevue.

Ils allèrent s'asseoir sur des chaises de fer, à l'abri d'un massif d'arbustes. Mais, à peine assise, elle se leva. L'endroit était dangereux : les gens qui passaient sur le boulevard n'avaient qu'à tourner les yeux pour les découvrir, et elle avait beaucoup d'amies qui, à cette heure, pouvaient sortir des grands magasins du quartier. Ils cherchèrent donc un refuge dans un coin du monument ; mais ce n'était pas encore la solitude. A quelques pas d'eux, un gros monsieur myope lisait son journal, et, un peu plus loin, des femmes bavardaient, leur ouvrage sur les genoux.

— Tu es bruni, — lui dit-elle ; — tu as l'air d'un marin... Et moi, comment me trouves-tu?

Jules la trouvait plus belle que jamais. Elle était un peu plus grande que lui, svelte et harmonieuse. Sa démarche avait un rythme aisé, gracieux, presque folâtre. Son visage n'avait point les traits fort réguliers, mais il était d'une grâce piquante.

— As-tu pensé beaucoup à moi? — reprit-elle. — Ne m'as-tu pas trompée? Dis-moi la vérité : tu sais que, quand tu mens, je m'en aperçois toujours.

— J'ai pensé sans cesse à toi ! — répondit-il en mettant sa

main sur son cœur, comme s'il prêtait serment devant un juge d'instruction. — Et toi, qu'as-tu fait pendant mon absence?

Ce disant, il lui prit une main qu'il caressait ; puis il essaya doucement d'introduire un doigt entre le gant et la peau satinée. En dépit de la discrétion de ce geste, le monsieur qui lisait son journal s'aperçut du manège et jeta vers les amoureux un regard indigné. Faire des niaiseries amoureuses dans un jardin public, alors que l'Europe était menacée d'une catastrophe !

Marguerite repoussa la main trop audacieuse et parla de l'existence qu'elle avait menée en l'absence de Jules. Elle s'était ennuyée beaucoup ; elle avait tâché de tuer le temps ; elle était allée au théâtre avec son frère ; elle avait eu plusieurs conférences avec son avocat qui l'avait renseignée sur la marche à suivre pour le divorce.

— Et ton mari? — demanda Jules.

— Ne parlons pas de lui, veux-tu? Le pauvre homme me fait pitié ! Il est si bon, si correct ! Mon avocat m'assure qu'il consent à tout, qu'il ne veut susciter aucune difficulté. Tu sais que je lui ai apporté une dot de trois cent mille francs et qu'il a mis cette somme dans ses affaires. Eh bien, il veut me rendre les trois cent mille francs, et même, quoique cela doive le gêner beaucoup, il veut me les rendre tout de suite après le divorce. Par moments, j'ai comme un remords du mal que je lui ai fait. Il est si bon, si honnête !

— Mais moi? — interrompit Jules, vexé de cette délicatesse inopportune.

— Oh ! toi, tu es mon bonheur ! — s'écria-t-elle avec transport. — Il y a des situations cruelles ; mais qu'y faire? Chacun doit vivre sa vie sans s'inquiéter des ennuis qui peuvent en résulter pour les autres. Être égoïste, c'est le secret du bonheur...

Elle garda un instant le silence ; puis, comme si ses pensées lui étaient pénibles, elle sauta brusquement à un autre sujet de conversation.

— Toi, qui es si bien instruit de toutes choses, crois-tu à la guerre? Tout le monde en parle... Mais j'imagine que cela finira par s'arranger.

Jules la confirma dans cet optimisme. Lui non plus, il ne croyait pas à la possibilité de la guerre.

— Notre temps, — reprit-elle, — ne permet plus ces sauvageries. J'ai connu des Allemands bien élevés, qui, sans aucun doute, pensent comme toi et moi. Un vieux professeur qui fréquente chez nous expliquait hier à ma mère qu'à notre époque de progrès les guerres ne sont plus possibles. Au bout de deux mois à peine on manquerait d'hommes ; au bout de trois mois il n'y aurait plus d'argent pour continuer la lutte. Je ne me rappelle pas bien comment il expliquait cela ; mais il l'expliquait avec tant d'évidence que c'était plaisir de l'entendre.

Elle réfléchit un peu, tâchant de retrouver ses souvenirs ; mais, effrayée de l'effort qu'il lui faudrait faire, elle se contenta d'ajouter en son propre nom :

— Figure-toi ce que serait une guerre. Quelle horreur ! La vie sociale serait abolie. Il n'y aurait plus ni réunions, ni toilettes, ni théâtres. Il serait même impossible d'inventer des modes. Toutes les femmes porteraient le deuil. Conçois-tu pareille chose? Et Paris devenu un désert ! Paris, qui me semblait si joli tout à l'heure, en venant au rendez-vous ! Non, non, cela n'est pas possible... Tu sais que le mois prochain nous allons à Vichy? Ma mère a besoin de prendre les eaux. Et ensuite nous irons à Biarritz. Après Biarritz, je suit invitée dans un château de la Loire. De plus, il y a mon divorce : j'espère que notre mariage pourra se célébrer l'été prochain. Et une guerre viendrait déranger tous ces projets? Non, je te répète que cela n'est pas possible. Mon frère et ses amis rêvent, quand ils parlent du péril allemand. Peut-être mon mari est-il aussi de ceux qui croient la guerre prochaine et qui s'y préparent ; mais c'est une sottise. Dis comme moi que c'est une sottise. Dis-le, je le veux !

Il répéta donc que c'était une sottise, et elle, tranquillisée par cette affirmation, passa à un autre sujet. Comme elle venait de parler de son divorce, elle pensa à l'objet du voyage que Jules venait de faire.

— Le plaisir de te voir, — dit-elle, — m'a fait oublier le plus important. As-tu réussi à te procurer l'argent dont tu as besoin?

Il prit l'air d'un homme d'affaires pour parler de ses finances. Il rapportait moins qu'il ne l'espérait. Il avait trouvé le pays dans une de ces crises économiques qui le tourmentent périodiquement. Malgré cela, il avait réussi à se procurer quatre cent mille francs représentés par un chèque. En outre, on lui ferait un peu plus tard de nouveaux envois : un propriétaire terrien, avec qui il avait quelques liens de parenté, s'occupait de ces négociations.

Elle parut satisfaite de la réponse et prit à son tour un air de femme sérieuse.

— L'argent est l'argent, — dit-elle sentencieusement, — et, sans argent, il n'y a pas de bonheur sûr. Tes quatre cents mille francs et ce que j'ai moi-même nous permettront de vivre.

Ils se turent, les yeux dans les yeux. Ils s'étaient dit l'essentiel, ce qui intéressait leur avenir. Maintenant une préoccupation nouvelle occupait leur âme. Ils n'osaient pas se parler en amants. D'une minute à l'autre les témoins devenaient plus nombreux autour d'eux. Les petites modistes qui quittaient l'atelier, les dames qui sortaient des magasins, prenaient à travers le jardin pour raccourcir leur route. L'allée se transformait en rue, et tous les passants jetaient un regard curieux sur cette dame élégante et sur son compagnon, blottis derrière les arbustes comme des gens qui cherchent à se cacher. Quelques-uns les regardaient d'un air de réprobation ; d'autres, encore plus agaçants, souriaient d'un air de complicité protectrice.

— Quel ennui ! — soupira Marguerite. — On va nous surprendre.

Une jeune fille la regarda fixement, et Marguerite crut reconnaître une employée d'un couturier fameux.

— Allons-nous-en vite ! — reprit-elle. — Si on nous voyait ensemble !

Jules protesta. Pourquoi s'en aller? Ils couraient partout le même risque d'être reconnus. Au surplus, c'était sa faute, à elle. Puisqu'elle avait si peur de la curiosité des gens, pourquoi n'acceptait-elle de rendez-vous que dans les lieux publics? Il y avait un endroit où elle serait à l'abri de toute surprise ; mais elle s'était toujours refusée à y venir.

— Oui, je sais : ton atelier. Je t'ai dit déjà cent fois que non.

— Mais puisque nos affaires sont presque réglées? Puisque nous serons mariés dans quelques semaines?

— N'insiste pas. Je veux que tu épouses une honnête femme.

Il eut beau plaider avec une éloquence émue et persuasive, elle resta ferme dans sa résolution. Il se résigna donc à faire signe à un taxi, où elle prit place pour rentrer chez sa mère. Mais, au moment où il prenait congé d'elle, elle le retint encore par la main et lui demanda :

— Ainsi, tu ne crois pas à la guerre? Répète-le. Je veux l'entendre encore de ta bouche. Cela me tranquillise.

II

LA FAMILLE DESNOYERS

Marcel Desnoyers, père de Jules, appartenait à une famille ouvrière établie dans un faubourg de Paris, et il était devenu orphelin à quatorze ans. Sa mère l'avait mis en apprentissage dans un atelier de sculpteur ornemaniste, et le patron content de son travail et de ses progrès put bientôt l'employer, malgré son jeune âge, dans les travaux importants qu'il exécutait alors en province.

En 1870, Marcel avait dix-neuf ans. Les premières nouvelles de la guerre le surprirent à Marseille, où il était occupé à la décoration d'un théâtre.

Comme tous les jeunes gens de sa génération, Marcel était ennemi de l'Empire; et il subissait aussi en cela l'influence de quelques vieux camarades qui avaient joué un rôle dans la République de 1848 et qui gardaient le vif souvenir du coup d'État du 2 décembre. Un jour, il avait assisté dans les rues de Marseille à une manifestation populaire en faveur de la paix, manifestation qui était surtout une protestation contre le gouvernement. Les républicains, en lutte implacable contre l'empereur, les membres de l'Internationale qui venaient de s'organiser, un grand nombre d'Espagnols et d'Italiens,

qui s'étaient enfuis de leur pays à la suite d'insurrections récentes, composaient le cortège. Un étudiant chevelu et phtisique portait le drapeau. « C'est la paix que nous voulons, criaient les manifestants. Une paix qui unisse tous les hommes ! » Mais sur cette terre les plus nobles intentions sont rarement comprises, et, lorsque les amis de la paix arrivèrent à la Cannebière avec leur profession de foi et leur drapeau, ce fut la guerre qui leur barra le passage. La veille, quelques bataillons de zouaves, qui allaient renforcer l'armée à la frontière, avaient débarqué sur les quais de la Joliette, et ces vétérans, accoutumés à la vie coloniale qui rend les gens peu scrupuleux en matière de horions, crurent devoir intervenir les uns avec leurs baïonnettes, les autres avec leurs ceinturons dégrafés. « Vive la guerre ! » Et une averse de coups tomba sur les pacifistes. Marcel vit le candide étudiant rouler avec son drapeau sous les pieds des zouaves, mais il n'en vit pas davantage, parce que, ayant attrapé quelques aiguillades et une légère blessure à l'épaule, il dut se sauver comme les autres.

Ce jour-là se révéla pour la première fois son caractère tenace et orgueilleux, s'irritant de la contradiction et susceptible d'adopter des résolutions extrêmes. Le souvenir des coups reçus l'exaspéra comme un outrage qui réclamait vengeance. Il se refusa donc absolument à faire la guerre, et, puisqu'il n'avait pas d'autre moyen pour éviter d'y prendre part, il résolut d'abandonner son pays. L'empereur n'avait pas à compter sur lui pour le règlement de ses affaires. Le jeune ouvrier, qui devait tirer au sort dans quelques mois, renonçait à l'honneur de le servir. D'ailleurs, rien ne retenait Marcel en France, car sa mère était morte l'année précédente. Qui sait si la richesse n'attendait pas l'émigrant dans les pays d'outre-mer ! Adieu, France, adieu !

Comme il avait quelques économies, il put acheter la complaisance d'un courtier du port qui consentit à l'embarquer sans papiers. Ce courtier lui offrit même le choix entre trois navires dont l'un était en partance pour l'Égypte, l'autre pour l'Australie, le troisième pour Montevideo et Buenos-Aires. Marcel, qui n'avait aucune préférence, choisit tout simplement le bateau qui partait le premier, et ce fut ainsi que

le lendemain il se trouva en route pour l'Amérique du Sud sur un petit vapeur qui, au moindre coup de mer, faisait un horrible bruit de ferraille et grinçait dans toutes ses jointures.

La traversée dura quarante-trois jours, et, lorsque Marcel débarqua à Montevideo, il y apprit les revers de sa patrie et la chute de l'Empire. Il éprouva quelque honte d'avoir pris la fuite, maintenant que la nation se gouvernait elle-même et se défendait courageusement derrière les murailles de Paris. Mais, quelques mois plus tard, les événements de la Commune le consolèrent de son escapade. S'il était demeuré là-bas, la colère causée par les désastres publics, ses relations de compagnonnage, le milieu même où il vivait, tout l'aurait poussé à la révolte. A cette heure, il serait fusillé ou il vivrait dans un bagne colonial avec quantité de ses anciens camarades. Il se félicita donc de son émigration et cessa de penser aux choses de sa patrie. La difficulté de gagner sa vie dans un pays étranger fit qu'il ne s'inquiéta plus que de sa propre personne, et il se sentit bientôt une audace et un aplomb qu'il n'avait jamais eus dans le vieux monde.

Il travailla d'abord de son métier à Buenos-Aires. La ville commençait à s'accroître, et, pendant plusieurs années, il y décora des façades et des salons. Puis il se fatigua de ce travail qui ne lui procurerait jamais qu'une fortune médiocre. Il voulait que le nouveau monde l'enrichît vite. A vingt-six ans, il se lança de nouveau en pleine aventure, abandonna les villes, entreprit d'arracher la richesse aux entrailles d'une nature vierge. Il tenta des cultures dans les forêts du Nord ; mais les sauterelles les lui dévastèrent en quelques heures. Il fut marchand de bétail, poussant devant lui, avec deux bouviers, des troupeaux de bouvillons et de mules qu'il faisait passer au Chili ou en Bolivie, à travers les solitudes neigeuses des Andes. A vivre ainsi pendant ces traversées qui duraient des mois sur des plateaux sans fin, il perdit l'exacte notion du temps et de l'espace. Mais, quand il se croyait sur le point d'arriver à la fortune, une spéculation malheureuse le dépossédait de tout ce qu'il avait si péniblement acquis. Ce fut dans une de ces crises de découragement, alors qu'il venait d'atteindre la trentaine, qu'il entra au service d'un riche proprié-

taire, Julio Madariaga. Il avait fait la connaissance de ce millionnaire rustique à l'occasion de ses achats de bétail.

Madariaga était un Espagnol venu très jeune en Argentine et qui, s'étant plié aux mœurs du pays et vivant comme un *gaucho*, avait fini par acquérir d'énormes propriétés. Ses terres étaient aussi vastes que telle ou telle principauté européenne, et sa vigueur infatigable de centaure avait beaucoup contribué à la prospérité de ses affaires. Il galopait des journées entières sur les immenses prairies où il avait été l'un des premiers à planter l'alfalfa, de sorte qu'au temps de la sécheresse il pouvait acheter presque pour rien le bétail qui mourait de faim chez ses voisins et qui s'engraissait tout de suite chez lui. Il lui suffisait de regarder quelques minutes une bande d'un millier de bêtes pour en savoir le nombre exact, et, quand il faisait le tour d'un troupeau, il distinguait au premier coup d'œil les animaux malades. Avec un acheteur comme Madariaga, les roueries et les artifices des vendeurs étaient peine perdue.

— Mon garçon, — lui avait dit Madariaga, un jour qu'il était de bonne humeur, — vous êtes dans la débine. L'impécuniosité se sent de loin. Pourquoi continuez-vous cette chienne de vie? Si vous m'en croyez, restez chez moi. Je me fais vieux et j'ai besoin d'un homme.

Quand l'arrangement fut conclu, les voisins de Madariaga, c'est-à-dire les propriétaires établis à quinze ou vingt lieues de distance, arrêtèrent sur le chemin le nouvel employé pour lui prédire toute sorte de déboires. « Cela ne durerait pas longtemps : personne ne pouvait vivre avec Madariaga. On ne se rappelait plus le nombre des intendants qui avaient passé chez lui. » Desnoyers ne tarda pas à constater qu'en effet le caractère de Madariaga était insupportable ; mais il constata aussi que son patron, en vertu de la sympathie spéciale et inexplicable qu'il éprouvait pour le Français, s'abstenait de le molester.

— Ce garçon est une perle, — répétait volontiers Madariaga, comme pour excuser la considération qu'il témoignait à Marcel. — Je l'aime parce qu'il est sérieux. Il n'y a que les hommes sérieux qui me plaisent.

Ni Marcel, ni sans doute Madariaga lui-même ne savaient au juste en quoi pouvait bien consister le « sérieux » que celui-ci

attribuait à son intendant ; mais Marcel n'en était pas moins flatté de voir le propriétaire agressif avec tout le monde, même avec les personnes de sa famille, tandis qu'en causant avec lui le ton rude du maître prenait un accent quasi paternel.

La famille de Madariaga se composait de sa femme *Missiá* Petrona, qu'il appelait la *Chinoise*, et de deux filles adultes, Luisa et Héléna, qui, revenues au domaine, après avoir été en pension à Buenos-Aires, avaient bientôt recouvré en partie leur rusticité primitive. *Missiá* Petrona se levait en pleine nuit pour surveiller le déjeuner des ouvriers, la distribution du biscuit, la préparation du café ou du maté ; elle gourmandait les servantes bavardes et paresseuses qui s'attardaient volontiers sous les arbres voisins de la maison ; elle exerçait à la cuisine une autorité de souveraine maîtresse ; mais, dès que la voix de son mari se faisait entendre, elle se recroquevillait sur elle-même dans un silence craintif et respectueux ; à table, elle le contemplait de ses yeux ronds et fixes et lui montrait une soumission religieuse. Quant aux filles, leur père leur avait richement meublé un salon dont elles prenaient grand soin, mais où il leur apportait souvent le désordre de ses rudes habitudes. Les opulents tapis s'attristaient des vestiges de boue imprimés par les bottes du centaure ; la cravache traînait sur une console dorée ; les échantillons de maïs éparpillaient leurs grains sur la soie d'un divan où ces demoiselles osaient à peine s'asseoir. Dans le vestibule, près de la porte, il y avait une bascule ; et, un jour, le père entra presque en fureur parce qu'elles lui avaient demandé de la faire transporter dans les dépendances. « Il serait donc obligé de faire un voyage toutes les fois qu'il voudrait vérifier le poids d'une peau crue? »

Luisa, l'aînée, — qu'on appelait *Chicha*, à la mode américaine, — était la préférée de son père :

— C'est ma pauvre Chinoise toute crachée, — disait-il. — Aussi bonne et aussi travailleuse que sa mère, mais beaucoup plus dame.

Jules n'avait pas la moindre velléité de contredire cet éloge, qu'il aurait plutôt trouvé faible et insuffisant ; mais il avait de la peine à admettre que cette belle fille pâle et modeste, aux grands yeux noirs et au sourire d'une malice

enfantine, eût la moindre ressemblance physique avec l'estimable matrone qui lui avait donné le jour.

Héléna, la cadette, était d'un tout autre caractère. Elle n'avait aucun goût pour les travaux du ménage et passait des heures de suite à faire au piano des exercices avec une conscience désespérée.

— Grand Dieu ! — s'écriait le père, exaspéré par cette rafale de gammes. — Si au moins elle jouait la *jota* et le *péricon* !

Et, à l'heure de la sieste, il s'en allait dormir sur son hamac, au milieu des eucalyptus pour échapper à ces interminables séries de gammes ascendantes et descendantes. Il l'avait surnommée « la romantique », et elle était continuellement l'objet de ses algarades ou de ses moqueries. « Où avait-elle pris des goûts que n'avaient jamais eus son père ni sa mère? Pourquoi encombrait-elle le coin du salon avec cette bibliothèque où il n'y avait que des romans et des poésies? » Sa bibliothèque, à lui, était bien plus utile et bien plus instructive : elle ne contenait que les registres où était consignée l'histoire de toutes les bêtes fameuses qu'il avait achetées pour la reproduction ou qui étaient nées chez lui de parents illustres. N'avait-il pas possédé Diamond III, petit-fils de Diamond I, qui appartint au roi d'Angleterre, et fils de Diamond II, vainqueurs dans tous les concours !

Marcel était depuis cinq ans dans la maison, lorsque, un matin, il entra brusquement au bureau de Madariaga.

— Don Julio, je m'en vais. Ayez l'obligeance de me régler mon compte.

Madariaga le regarda en dessous.

— Tu t'en vas? Et le motif?

— Oui, je m'en vais... Il faut que je m'en aille...

— Ah ! brigand ! Je le sais bien, moi, pourquoi tu veux t'en aller ! T'imagines-tu que le vieux Madariaga n'a pas surpris les œillades de mouche morte que tu échanges avec ma fille? Tu n'as pas mal réussi, mon garçon : te voilà maître de la moitié de mes *pesos* et tu peux dire que tu as « refait » l'Amérique.

Tout en parlant, Madariaga avait empoigné sa cravache et en donnait de petits coups dans la poitrine de son intendant,

avec une insistance dont celui-ci ne discernait pas encore si elle était bienveillante ou hostile.

— C'est précisément pour cela que je viens prendre congé de vous, — répliqua Marcel avec hauteur. — Je sais que mon amour est absurde, et je pars.

— Vraiment? Monsieur part ! — hurla le patron. — Monsieur croit qu'il est maître de faire ce qui lui plaît. Le seul qui commande ici, c'est le vieux Madariaga, et je t'ordonne de rester... Ah ! les femmes ! Elles ne servent qu'à créer la mésintelligence entre les hommes. Quel malheur que nous ne puissions pas vivre sans elles !

Bref, Marcel Desnoyers épousa Luisa, et désormais son beau-père s'occupa beaucoup moins du domaine. Tout le poids de l'administration retomba sur le gendre.

Madariaga, plein d'attentions délicates pour le mari de sa fille préférée, lui fit un jour une surprise : il lui ramena de Buenos-Aires un jeune Allemand, Karl Hartrott, qui l'aiderait pour la comptabilité : « Cet Allemand était un trésor ; il savait tout, pouvait s'acquitter de toutes les besognes. »

Et par le fait, après une courte épreuve, Marcel fut très satisfait du nouvel employé. Celui-ci appartenait à une nation ennemie de la France ; mais peu importait, en somme, il y a partout d'honnêtes gens, et Karl était vraiment un excellent serviteur. Il se tenait à distance de ses égaux et se montrait inflexible avec ses inférieurs. Il semblait appliquer toutes ses facultés à remplir ses fonctions et à admirer ses maîtres. Dès que Madariaga ouvrait les lèvres ou disait quelque bon mot, le comptable approuvait de la tête, éclatait de rire. Lorsque Marcel entrait au bureau, il se levait de son siège, le saluait avec une raideur militaire. Il causait peu, s'appliquait beaucoup à sa besogne, faisait sans observation tout ce qu'on lui commandait de faire. En outre, — et cela n'était pas ce qui plaisait le plus à Desnoyers, — il espionnait le personnel pour son propre compte et dénonçait toutes les négligences, tous les manquements. Madariaga ne se lassait pas de se féliciter de cette acquisition.

— Karl fait merveilleusement notre affaire, n'est-ce pas? Ces Allemands sont si dociles, si disciplinés ! Et puis, ils ont si peu d'amour-propre ! A Buenos-Aires, quand ils sont

commis, ils balaient le magasin, tiennent la comptabilité, s'occupent de la vente, dactylographient, font la correspondance en quatre ou cinq langues, et, au besoin, ils accompagnent la maîtresse du patron comme si c'était une grande dame et qu'ils fussent ses valets de pied. Tout cela, pour vingt-cinq piastres par mois. Pas possible de rivaliser contre de pareilles gens...

Mais, après ce lyrique éloge, le vieux réfléchissait un moment puis ajoutait :

— Au fond, peut-être ne sont-ils pas si bons qu'ils le paraissent. Lorsqu'ils sourient en recevant des coups de pied au cul, peut-être se disent-ils intérieurement : « Attends que ce soit mon tour, et je t'en rendrai vingt. »

Madariaga n'en introduisit pas moins Karl Hartrott dans son intérieur, comme autrefois Marcel, mais pour une raison bien différente. Marcel avait été accueilli par estime ; Karl n'entra au salon que pour donner des leçons de piano à Héléna. Aussitôt que le commis avait terminé son travail de bureau, il venait s'asseoir sur un tabouret à côté de la « romantique », lui faisait jouer des morceaux de musique allemande, puis, avant de se retirer, chantait lui-même, en s'accompagnant, un morceau de Wagner qui endormait tout de suite le patron dans son fauteuil.

Un soir, au dîner, Héléna ne put s'empêcher d'annoncer à ses parents une découverte qu'elle venait de faire.

— Papa, — dit-elle en rougissant un peu, — j'ai appris quelque chose. Karl est noble ; il appartient à une grande famille...

— Allons donc ! — repartit Madariaga en haussant les épaules. — Tous les Allemands qui viennent en Amérique sont des meurt-de-faim. S'il avait des parchemins, il ne serait pas ici. A-t-il donc commis un crime dans son pays, pour être obligé de venir chez nous trimer comme il fait?

Ni le père ni la fille n'avaient tort. Karl Hartrott était réellement fils du général von Hartrott, l'un des héros secondaires de la guerre de 1870, que l'empereur avait récompensé en l'ennoblissant ; et lui-même avait été officier dans l'armée allemande ; mais, n'ayant d'autres ressources que sa solde, vaniteux, libertin et indélicat, il s'était laissé aller à com-

mettre des détournements et des faux. Par considération pour la mémoire du général, il n'avait pas été l'objet de poursuites judiciaires ; mais ses camarades l'avaient fait passer devant un jury d'honneur, et il avait été expulsé de l'armée. Ses frères et ses amis lui avaient alors conseillé de se faire sauter la cervelle ; mais il aimait trop la vie, et il avait préféré fuir en Amérique, avec l'espoir d'y acquérir une fortune qui effacerait les taches de son passé.

Or, un beau jour, Madariaga surprit « la romantique » dans les bras de son maître de piano, derrière un bouquet de bois, près de la maison. Il y eut une scène terrible, et le père, qui avait déjà tiré son couteau, aurait certainement tué Karl, si celui-ci, plus jeune et plus rapide, n'avait pris la fuite. Après cette tragique mésaventure, Héléna, redoutant la colère paternelle, s'enferma dans une chambre haute et fut plusieurs jours sans se montrer. Finalement, elle s'enfuit de la maison : elle était allée rejoindre son beau chevalier Tristan.

Madariaga fut au désespoir ; mais, contrairement aux prévisions de Marcel, ce désespoir ne fut ni violent ni hurleur. La robustesse et la vivacité du vieux centaure avaient cédé sous le coup, et, chose extraordinaire, on vit même ses yeux se mouiller de larmes.

— Il me l'a enlevée ! Il me l'a enlevée ! — répétait-il d'un ton désolé.

Grâce à cette faiblesse inattendue, Marcel obtint un accommodement. Il n'y réussit pas de prime abord, et sept ou huit mois se passèrent avant que Madariaga consentît à entendre raison. Un matin, Marcel dit au vieillard :

— Héléna vient d'accoucher. Elle a un garçon, qu'ils ont nommé Julio, comme vous.

— Et toi, grand inutile, — vociféra Madariaga, peut-être pour cacher un attendrissement involontaire, — est-ce que tu m'as donné un petit-fils? Paresseux comme un Français ! Ce bandit a déjà un enfant, et toi, après quatre ans de mariage tu n'as rien su faire encore ! Ah ! les Allemands n'auront pas de peine à venir à bout de vous !

Sur ces entrefaites, la pauvre *Missiá* Petrona mourut. Héléna, avertie par Marcel, se présenta au domaine pour voir une dernière fois sa mère dans le cercueil ; et Marcel, profi-

tant de l'occasion, réussit enfin à vaincre l'obstination du vieux. Après une longue résistance, Madariaga se laissa fléchir.

— Eh bien, je leur pardonne! Je le fais pour la pauvre défunte et pour toi. Qu'elle reste à la maison et que son vilain Allemand vienne la rejoindre.

D'ailleurs le vieux fut intraitable sur la question des arrangements domestiques. Il se refusa absolument à considérer Hartrott comme un membre de la famille : celui-ci ne serait qu'un employé placé sous les ordres de Marcel, et il logerait avec les enfants dans un des bâtiments de l'administration, comme un étranger. Karl accepta tout cela et beaucoup d'autres choses encore. Le vieux ne lui adressait jamais la parole ; et, lorsque Héléna saisissait quelque prétexte pour amener au grand-père le petit Julio :

— Le marmot de ton chanteur ! — disait-il avec mépris.

Le temps s'écoula sans apporter beaucoup de changement à la situation. Marcel, à qui Madariaga avait entièrement abandonné l'administration du domaine, aidait sous main son beau-frère et sa belle-sœur, et Hartrott lui en montrait une humble gratitude ; mais le vieux s'obstinait à affecter vis-à-vis de « la romantique » et de son mari une dédaigneuse indifférence.

Après six ans de mariage, la femme de Marcel mit au monde un garçon, qu'on appela Jules. A cette époque, sa sœur Héléna avait déjà trois enfants. Six ans plus tard, Luisa eut encore une fille, qui fut nommée Luisa comme sa mère, mais que l'on surnomma Chichi. Les Hartrott, eux, avaient cinq enfants.

Le vieux Madariaga, qui baissait beaucoup, avait étendu à ces deux lignées la partialité qu'il ne perdait aucune occasion de témoigner aux parents. Tandis qu'il gâtait de la façon la plus déraisonnable Jules et Chichi, les emmenait avec lui dans le domaine, leur donnait de l'argent à poignées, il était aussi revêche que possible pour les rejetons des Hartrott et il les chassait comme des mendiants dès qu'il les apercevait. Marcel et Luisa prenaient la défense de leurs neveux, accusaient le grand-père d'injustice.

— C'est possible, — répondait le vieux. — Mais comment voulez-vous que je les aime? Ils sont tout le portrait de leur

père : blancs comme des chevreaux écorchés, avec des tignasses queue de vache, et les aînés portent déjà des lunettes !

En 1903, Hartrott fit part d'un projet à Marcel Desnoyers. Il désirait envoyer ses deux aînés dans un collège d'Allemagne. Mais cela coûterait cher, et, comme Desnoyers tenait les cordons de la bourse, il était nécessaire d'obtenir son assentiment. Cette requête parut assez juste à Marcel, qui avait maintenant la disposition absolue de la fortune de Madariaga ; il promit donc de solliciter du vieillard pour Hartrott l'autorisation de conduire ses deux enfants en Europe, et, de sa propre initiative, il se chargea de fournir à son beau-frère les fonds nécessaires pour le voyage.

— Qu'il s'en aille à tous les diables, lui et les siens ! — répondit le vieux. — Et puissent-ils ne jamais revenir !

Karl fut absent pendant trois mois, envoya force lettres à sa femme et à Desnoyers, leur parla avec orgueil de ses nobles parents, leur déclara qu'en comparaison de l'Allemagne tous les peuples étaient de la gnognotte, ce qui n'empêcha point qu'au retour il continua de se montrer aussi humble, aussi soumis, aussi obséquieux qu'auparavant.

Quant à Jules et à Chichi, leurs parents, pour les soustraire aux gâteries séniles de Madariaga, les avaient envoyés, le premier dans un collège, et la seconde dans un pensionnat religieux de Buenos-Aires. Ni l'un ni l'autre n'y travaillèrent beaucoup : habitués à la liberté des espaces immenses, ils s'ennuyaient comme dans une geôle. Ce n'était pas que Jules manquât d'intelligence ni de curiosité : il lisait quantité de livres, n'importe lesquels, sauf ceux qui lui eussent été utiles pour ses études ; et, les jours de congé, avec l'argent que son grand-père lui prodiguait en cachette, il faisait l'apprentissage prématuré de la vie d'étudiant. Chichi non plus ne s'appliquait guère à ses études : vive et légère, elle s'intéressait bien plus à la toilette et aux élégances citadines qu'aux mystères de la géographie ou de l'arithmétique ; mais elle avait le meilleur caractère du monde, gai, primesautier, affectueux.

Madariaga, privé de la présence de ces enfants, était comme une âme en peine. Plus qu'octogénaire, ayant l'oreille dure la vue affaiblie, il s'obstinait tout de même à chevaucher, malgré les supplications de Luisa et de Marcel qui redoutaient

pour lui un accident ; bien plus, il prétendait faire ces tournées seul, se mettait en colère si on lui offrait de le faire accompagner par un domestique. Il partait donc sur une jument bien docile, qu'on avait dressée exprès pour lui, et il errait de *rancho* en *rancho*. Lorsqu'il arrivait, une métisse mettait vite sur le feu la bouillotte pour le maté ; une fillette lui offrait la petite calebasse avec la paille pour boire le liquide amer. Et parfois il restait là toute l'après-midi, immobile et muet, au milieu des gens qui le contemplaient avec une admiration mêlée de crainte.

Un soir, la jument revint seule. Aussitôt on se mit en quête du vieillard, qui fut retrouvé mort à deux lieues de la maison, sur le bord du chemin. Le centaure, terrassé par la congestion, avait encore au poignet cette cravache qu'il avait si souvent brandie sur les bêtes et sur les gens.

Madariaga avait déposé son testament chez un notaire espagnol de Buenos-Aires. Le testament était si volumineux que Karl Hartrott et sa femme eurent un frisson de peur en le voyant. Quelles dispositions terribles le vieux avait-il pu prendre? Mais la lecture des premières pages suffit à les rassurer. Madariaga, il est vrai, avantageait beaucoup sa fille Luisa ; mais cela n'empêchait point qu'il restât encore une part énorme pour « la romantique » et les siens. Puis venait une centaine de legs au profit d'une infinité de gens établis dans le domaine. Ces legs représentaient plus d'un million de piastres : car le maître bourru ne laissait pas d'être généreux pour ceux de ses serviteurs qu'il avait pris en amitié. Enfin un dernier legs, le plus gros, était fait à Jules Desnoyers avec cette mention spéciale : « Le grand-père faisait don de cette *estancia* à son petit-fils pour que celui-ci pût en appliquer le revenu à ses dépenses personnelles, dans le cas où sa famille ne lui fournirait pas assez d'argent de poche pour vivre comme il convenait à un jeune homme de sa condition. »

— Mais l'*estancia* vaut des centaines de mille piastres ! — protesta Karl, devenu plus exigeant depuis qu'il était sûr que sa femme n'avait pas été oubliée.

Marcel, bienveillant et ami de la paix, avait son plan. Expert à l'administration de ces biens énormes, il n'ignorait pas qu'un partage entre héritiers doublerait les frais sans

augmenter les profits. Au surplus, il calculait les complications et les débours qu'amènerait la liquidation d'une succession qui se composait de neuf *estancias* considérables, de plusieurs centaines de mille têtes de bétail, de gros dépôts dans des banques, de maisons en ville et de créances à recouvrer. « Ne valait-il pas mieux laisser les choses en l'état et continuer comme auparavant? » Mais lorsque l'Allemand entendit cette proposition, il se redressa avec orgueil. « Non, non ! A chacun sa part. Quant à lui, il avait l'intention de retourner dans son monde, c'est-à-dire de regagner l'Europe ; et par conséquent, il voulait disposer de ses biens. »

Marcel le regarda dans les yeux et vit un Karl qu'il ne connaissait pas encore, un Karl dont il ne soupçonnait pas même l'existence.

— Fort bien, — répondit-il. — A chacun sa part. Cela me paraît fort juste.

Karl Hartrott s'empressa de vendre toutes les terres qui lui appartenaient, afin d'employer ses capitaux en Allemagne ; puis, avec sa femme et avec les trois garçons et les deux filles qui lui étaient nés encore, il repassa l'Atlantique et vint s'établir à Berlin.

Marcel continua quelques années encore à administrer sa propre fortune ; mais il le faisait avec peu de goût. Le rayon de son autorité s'était considérablement rétréci par le partage, et il enrageait d'avoir pour voisins des étrangers, presque tous Allemands, devenus propriétaires des terrains qu'ils avaient achetés à Karl. En outre, il vieillissait, et sa fortune était faite : l'héritage recueilli par sa femme représentait environ vingt millions de piastres. Qu'avait-il besoin d'en amasser davantage?

Bref, il se décida à affermer une partie de ses domaines, confia l'administration du reste à quelques-uns des légataires du vieux Madariaga, hommes de confiance qu'il considérait un peu comme de la famille, et il se transporta d'abord à Buenos-Aires où son fils, sorti maintenant du collège, menait une vie endiablée, sous prétexte de préparer les examens qui feraient de lui un ingénieur. D'ailleurs Chichi, très forte pour son âge, était presque une femme, et sa mère ne trouvait pas

à propos de la garder plus longtemps à la campagne ; avec la fortune que la jeune fille aurait, il ne fallait pas qu'elle fût élevée en paysanne.

Cependant les nouvelles les plus extraordinaires arrivaient de Berlin. Héléna écrivait à sa sœur d'interminables lettres où il n'était question que de bals, de festins, de chasses, de titres de noblesse et de hauts grades militaires : « Notre frère le colonel », « notre cousin le baron », « notre oncle le conseiller intime », « notre cousin germain le conseiller très intime ». Toutes les extravagances de l'organisation sociale allemande lqui invente sans cesse des distinctions bizarres pour satisfaire la vanité d'un peuple divisé en castes, étaient énumérées avec, délices par « la romantique » d'autrefois. Elle parlait même du secrétaire de son mari, secrétaire qui n'était pas le premier venu, puisqu'il avait gagné comme rédacteur dans les bureaux publics le titre de *Rechnungsrath*, conseiller de calcul ! Et elle mentionnait aussi avec fierté l'*Oberpedell*, c'est-à-dire le « Concierge supérieur » qu'elle avait dans sa maison. Les nouvelles qu'elle donnait de ses fils n'étaient pas moins flatteuses. L'aîné était le savant de la famille : il se consacrait à la philosophie et aux sciences historiques ; mais malheureusement il avait les yeux fatigués par les continuelles lectures. Il ne tarderait pas à être docteur, et peut-être réussirait-il à devenir *Herr Professor* avant sa trentième année. Sa mère aurait mieux aimé qu'il fût officier ; mais elle se consolait en pensant qu'un professeur célèbre peut, avec le temps, acquérir autant de considérations sociales qu'un colonel. Quant à ses quatre autres fils, ils se destinaient à l'armée, et leur père préparait déjà le terrain pour les faire entrer dans la garde ou au moins dans quelque régiment aristocratique. Les deux fillettes, lorsqu'elles seraient en âge de se marier, ne manqueraient pas d'épouser des militaires, autant que possible des officiers de hussards dont le nom serait précédé de la particule.

Hartrott aussi écrivait quelquefois à Marcel, pour lui expliquer l'emploi qu'il faisait de ses capitaux. D'ailleurs, ce n'était point qu'il eût l'intention de recourir aux lumières de son beau-frère et de lui demander conseil ; c'était uniquement par orgueil et pour faire sentir au chef d'autrefois que désormais l'ancien subordonné n'avait plus besoin de protection.

Il avait placé ses millions dans les entreprises industrielles de la moderne Allemagne ; il était actionnaire de fabriques d'armement grandes comme des villes, de compagnies de navigation qui lançaient tous les six mois un nouveau navire. L'empereur s'intéressait à ces affaires et voyait d'un bon œil ceux qui les soutenaient de leur argent. En outre, Karl avait acheté des terrains. A première vue, il semblait que ce fût une sottise d'avoir vendu les riches domaines de l'héritage pour acquérir des landes prussiennes qui ne produisaient qu'à force d'engrais ; mais, propriétaire terrien, il prenait place dans le « parti agraire », dans le groupe aristocratique et conservateur par excellence, de sorte que, grâce à cette combinaison, il appartenait à deux mondes opposés, quoique également puissants et honorables : à celui des grands industriels amis de l'empereur, et à celui des *junkers*, des gentilshommes campagnards, gardiens de la tradition et fournisseurs d'officiers pour les armées du roi de Prusse.

L'enthousiasme que respiraient ces lettres venues d'Allemagne finit par créer autour de Marcel une atmosphère de curiosité un peu jalouse. Chichi fut la première qui osa dire :

— Pourquoi n'irions-nous pas aussi en Europe?

Toutes ses amies y étaient allées; et elle, fille de Français, n'avait pas encore vu Paris. Luisa appuya sa fille : « Puisqu'ils étaient plus riches qu'Héléna, ils ne feraient pas plus mauvaise figure qu'elle dans le monde européen. » Et Jules déclara gravement que, pour ses études, le vieux continent valait beaucoup mieux que le nouveau : l'Amérique n'était pas le pays de la science.

Le père lui-même finit par se demander s'il ne ferait pas bien de revenir dans sa patrie. Après avoir été quarante ans dans les affaires, il avait bien le droit de prendre une retraite définitive. Il approchait de la soixantaine, et la rude vie de grand propriétaire rural l'avait beaucoup fatigué. Il s'imagina que le retour en Europe le rajeunirait et qu'il y retrouverait ses vingt ans. Rien ne s'opposait à son retour : car il y avait eu plusieurs amnisties pour les déserteurs ; et d'ailleurs son cas personnel était couvert par la prescription. Il s'accoutuma donc insensiblment à l'idée du retour. Bref, en 1911, il se décida à traverser la mer avec les siens, sur un paquebot du

Havre, dans des cabines de grand luxe, et il s'installa à Paris, dans une somptueuse maison de l'avenue Victor-Hugo.

A Paris, Marcel se sentit tout désorienté ; il n'y reconnaissait plus rien, se sentait étranger dans son propre pays, avait même quelque difficulté à en parler la langue : il avait passé là-bas des années entières sans prononcer un mot de français, et il s'était habitué à penser en espagnol. Au surplus, il n'avait pas un seul ami français, et, lorsqu'il sortait, il se dirigeait machinalement vers les lieux où se réunissent les Argentins. C'étaient les journaux argentins qu'il lisait de préférence, et, lorsqu'il rentrait chez lui, il ne pensait qu'à la hausse des prix des terrains dans la *pampa*, à l'abondance de la prochaine récolte, au cours des bestiaux. Cet homme, dont la vie entière avait été si laborieuse, souffrait de son inaction et ne savait quoi faire de ses journées.

Ce fut la coquetterie de Chichi qui le sauva. Le luxe ultra-moderne de l'appartement qu'ils occupaient parut froid et glacial à la jeune fille, qui engagea son père à y mettre un peu plus de variété. Le hasard les amena à l'Hôtel Drouot, et Marcel y trouva l'occasion d'acheter à bon compte quelques jolis meubles. Ce premier succès l'allécha, et, comme il s'ennuyait à ne rien faire, il prit l'habitude d'assister à toutes les grandes ventes annoncées par les journaux. Bientôt sa fille et sa femme se plaignirent de l'inondation d'objets fastueux, mais inutiles, qui envahissaient le logis : des tapis précieux, des tentures merveilleuses couvrirent les planchers et les murs; des tableaux de toutes les écoles, dans des cadres magnifiques s'alignèrent sur les lambris des salons ; des statues de bronze, de marbre, de bois sculpté, encombrèrent tous les coins ; les nombreuses vitrines s'emplirent d'une infinité de bibelots coûteux, mais disparates ; peu à peu, l'appartement prit l'aspect d'un magasin d'antiquaire, et il y eut des ferronneries d'art et des chefs-d'œuvre de cuivre repoussé jusque dans la cuisine. Comment aurait-il tué le temps, s'il avait renoncé à fréquenter l'Hôtel Drouot? Il savait bien que toutes ses emplettes ne servaient à rien, sinon à lui donner le vague plaisir de faire presque quotidiennement quelque découverte et d'acquérir à bon marché une chose qui lui devenait indifférente dès le lendemain. Il n'était ni assez connaisseur, ni assez érudit pour s'intéresser

vraiment et de façon durable à ses collections plus ou moins artistiques, et cette passion d'acheter toujours n'était chez lui que l'innocente manie d'un homme riche et désœuvré.

Au bout d'un an ou deux, l'appartement, tout vaste qu'il était, ne suffit plus pour contenir le musée hétéroclite, formé au hasard des « bonnes occasions ». Mais ce fut encore une « bonne occasion » qui vint en aide au millionnaire. Un marchand de biens, — de ceux qui sont à l'affût des étrangers opulents, — lui offrit le remède à cette situation fâcheuse. « Pourquoi n'achetait-il pas un château? » L'idée plut à toute la famille : un château historique, le plus historique possible, compléterait leur installation. Chichi en pâlit d'orgueil : plusieurs de ses amies avaient des châteaux. Luisa sourit à la pensée des mois de villégiature où elle retrouverait quelque chose de la vie simple et rustique de sa jeunesse. Jules montra moins d'enthousiasme : il appréhendait un peu les « saisons de villégiature » où son père l'obligerait à quitter Paris ; mais, en somme, ce serait un prétexte pour y faire de fréquents voyages en automobile, et cela était une compensation.

Quand le marchand de biens vit que Marcel mordait à l'hameçon, il lui offrit des châteaux historiques par douzaines. Celui pour lequel Marcel se décida fut celui de Villefranche-sur-Marne, édifié au temps des guerres de religion, moitié palais et moitié forteresse, avec une façade italienne de la Renaissance, des tours coiffées de bonnets pointus, des fossés où nageaient des cygnes. Les pièces de l'habitation étaient immenses et vides. Comme ce serait commode pour y déverser le trop-plein du mobilier entassé dans l'appartement de l'avenue Victor-Hugo et y loger les nouveaux achats ! De plus, ce milieu seigneurial ferait valoir les objets anciens qu'on y mettrait. Il est vrai que les bâtiments exigeraient de coûteuses réparations, et ce n'était pas pour rien que plusieurs propriétaires successifs s'étaient hâtés de revendre le château historique ; mais Marcel était assez riche pour s'offrir le luxe d'une restauration ; sans compter qu'il nourrissait dans le secret de son cœur un regret tacite de ses exploitations argentines et qu'il se promettait à lui-même de faire un peu d'élevage dans son parc de deux cents hectares.

L'acquisition de ce château lui procura une flatteuse amitié. Il entra en relations avec un de ses nouveaux voisins, le sénateur Lacour, qui avait été deux fois ministre, et qui végétait maintenant au Sénat, muet, dans la salle des séances, remuant et loquace dans les couloirs. C'était un magnat de la noblesse républicaine, un aristocrate du régime démocratique : il s'enorgueillissait d'un lignage remontant aux troubles de la Révolution, comme la noblesse à parchemins s'enorgueillit de faire remonter le sien aux croisades. Son aïeul avait été conventionnel, et son père avait joué un rôle dans la révolution de 1848. Lui-même, en sa qualité de fils de proscrit mort en exil, s'était attaché très jeune encore à Gambetta, et il parlait sans cesse de la gloire de ce maître, espérant qu'un rayon de cette gloire se refléterait ainsi sur le disciple. Lacour avait un fils, René, alors élève de l'École centrale. Ce fils trouvait son père « vieux-jeu », souriait du républicanisme romantique et humanitaire de cet homme politique attardé ; mais il n'en comptait pas moins sur la protection officielle que lui vaudrait le zèle républicain de ces trois générations de Lacour, lorsqu'il aurait en poche son diplôme. Marcel se sentit très honoré des attentions que lui témoigna le « grand homme » ; et le « grand homme », qui ne dédaignait pas la richesse, accueillit avec plaisir dans son intimité ce millionnaire qui possédait, de l'autre côté de l'Atlantique, des pâturages immenses et des troupeaux innombrables.

L'aménagement du château historique et l'amitié du sénateur auraient rendu Marcel parfaitement heureux, si ce bonheur n'eût été un peu troublé par la conduite de Jules. En arrivant à Paris, Jules avait changé tout à coup de vocation : il ne voulait plus être ingénieur, il voulait être peintre. D'abord son père avait résisté à cette fantaisie, qui l'étonnait et l'inquiétait ; mais, en somme, l'important était que le jeune homme eût une profession. Lui-même n'avait-il pas été sculpteur? C'était peut-être le talent artistique, étouffé chez le père par la pauvreté, qui se réveillait aujourd'hui chez le fils. Qui sait si ce garçon, un peu paresseux, mais vif d'esprit, ne deviendrait pas un grand peintre? Marcel avait donc cédé au caprice de Jules qui, n'en étant encore qu'à ses premiers

essais de dessin et de couleur, lui demanda une installation à part, afin de travailler avec plus de liberté ; et il avait consenti à l'installer rue de la Pompe, dans un atelier qui avait appartenu à un peintre étranger d'une certaine réputation. Cet atelier, avec ses annexes, était beaucoup trop grand pour un peintre en herbe ; mais la rue de la Pompe était près de l'avenue Victor-Hugo, et, au surplus, cela aussi était une excellente occasion : les héritiers du peintre étranger offraient à Marcel de lui céder en bloc l'ameublement et l'outillage professionnel.

Si Jules avait conçu l'idée de conquérir la renommée par le pinceau, c'était parce que cette entreprise lui semblait assez facile pour un jeune homme de sa condition. Avec de l'argent et un bel atelier, pourquoi ne réussirait-il pas, alors que tant d'autres réussissent sans avoir ni l'un ni l'autre? Il se mit donc à peindre avec une sereine audace. Il aimait la peinture mièvre, élégante, léchée : une peinture molle comme une romance, et qui s'appliquait uniquement à reproduire les formes féminines. Il entreprit d'esquisser un tableau qu'il intitula la *Danse des Heures*; c'était un prétexte pour faire venir chez lui toute une série de jolis modèles. Il dessinait avec une rapidité frénétique, puis remplissait l'intérieur des contours avec des masses de couleur. Jusque-là, tout allait bien ; mais ensuite il hésitait, restait les bras ballants devant la toile ; et il finissait par la mettre dans un coin, tournée contre le mur, dans l'attente d'une meilleure inspiration. Il esquissa aussi plusieurs études de têtes féminines, mais il ne put en achever aucune. Ce fut en ce temps-là qu'un rapin espagnol de ses amis, nommé Argensola, — lequel lui devait déjà quelques centaines de francs et projetait de lui faire bientôt un nouvel emprunt, — lui dit, après avoir longuement contemplé ces figures floues et pâles, aux énormes yeux ronds et au menton pointu :

— Toi, tu es un peintre d'âmes !

Jules, qui n'était pas un sot, sentit fort bien la secrète ironie de cet éloge ; mais le titre qui venait de lui être décerné ne laissa de lui plaire : à la rigueur, puisque les âmes n'ont ni contours ni couleurs, un peintre d'âmes n'est pas tenu de peindre, et dans son for intérieur, le « peintre d'âmes » ne

pouvait se dissimuler à lui-même qu'il commençait à se dégoûter de la peinture. Ce qu'il tenait à conserver, c'était seulement ce nom de peintre, qui lui fournissait des prétextes de haute esthétique pour amener chez lui des femmes du monde enclines à s'intéresser aux jeunes artistes. Voilà pourquoi, au lieu de se fâcher contre l'Espagnol, il lui sut bon gré de ce mot et lia même avec lui des relations plus étroites qu'auparavant.

Depuis longtemps, Argensola avait renoncé pour son propre compte à manier le pinceau, et il vivait en bohème, aux crochets de quelques camarades riches qui toléraient son parasitisme à cause de son bon caractère et de sa complaisance à leur rendre toute sorte de services. Désormais, Jules eut le privilège d'être le protecteur attitré d'Argensola. Celui-ci prit l'habitude de venir tous les jours à l'atelier, où il trouvait en abondance des sandwiches, des gâteaux secs, des vins fins, des liqueurs et de gros cigares. Finalement, un certain soir où expulsé de sa chambre garnie par un propriétaire inflexible, il se trouvait sans domicile, Jules l'invita à passer la nuit sur un divan. Cette nuit fut suivie de beaucoup d'autres, et le rapin élut domicile à l'atelier.

Ce bohème était en somme un agréable compagnon, qui ne manquait ni d'esprit ni même de culture. Pour occuper ses interminables loisirs, il lisait force livres, amassait dans sa mémoire une prodigieuse quantité de connaissances diverses, et il pouvait disserter sur les sujets les plus imprévus avec un intarissable bagout. Jules se servit d'abord de lui comme de secrétaire : pour s'épargner la peine de lire les romans nouveaux, les pièces de théâtres à la mode, les ouvrages de littérature, de science ou de politique dont s'occupaient les snobs, les articles sensationnels des revues de « jeunes » et le *Zarathustra* de Nietzsche, il faisait lire tout cela par Argensola qui lui en donnait ensuite de vive voix le compte rendu, et qui ajoutait même au compte rendu ses propres observations souvent fines et ingénieuses. Ainsi le « peintre d'âmes » pouvait étonner à peu de frais son père, sa mère, leurs invités et les femmes esthètes des salons qu'il se plaisait à fréquenter, par l'étendue de ses connaissances et par la subtilité ou la profondeur de ses jugements personnels. « C'est un garçon un

peu léger, disait-on dans le monde ; mais il sait tant de choses et il a tant d'esprit ! »

Lorsque Jules eut à peu près renoncé à peindre, sa vie devint de moins en moins édifiante. Presque toujours escorté d'Argensola, qu'en la circonstance il dénommait, non plus son « secrétaire », mais son « écuyer », il passait les après-midi dans les salles d'escrime et les nuits dans les cabarets de Montmartre. Il était champion de plusieurs armes, boxait, possédait même les coups favoris des paladins qui rôdent le long des fortifications. L'abus du champagne le rendait querelleur ; il avait le soufflet facile et allait volontiers sur le terrain. Avec le frac ou le smoking, qu'il jugeait indispensable dès six heures du soir, il implantait à Paris les mœurs violentes de la *pampa*. Marcel n'ignorait point cette conduite, et il en était navré ; néanmoins, en vertu du proverbe qui veut que les jeunes gens jettent leur gourme, cet homme sage et un peu désabusé ne laissait pas d'être indulgent ; bien plus, dans son for intérieur, il éprouvait malgré lui une sorte d'orgueil animal à penser qu'il était le père de ce hardi luron.

Sur ces entrefaites, les parents de Berlin vinrent voir les Desnoyers qui les reçurent dans leur château de Villefranche. Les Hartrott y passèrent deux mois. Karl apprécia avec une bienveillante supériorité l'installation de son beau-frère : « Ce n'était pas mal ; le château ne manquait pas de cachet et pouvait servir à mettre en valeur un titre nobiliaire. Mais l'Allemagne ! mais les commodités de Berlin ! » Il insista beaucoup pour qu'à leur tour les Desnoyers lui rendissent sa visite et pussent ainsi admirer le luxe de son train de maison et les nobles relations qui embellissaient son opulence. Marcel pensa que ce voyage arracherait Jules à ses mauvaises camaraderies ; que l'exemple des fils d'Hartrott, tous laborieux et se poussant activement dans une carrière, pourrait inspirer de l'émulation à ce libertin ; qu'en outre l'influence de Paris était corruptrice pour le jeune homme, tandis qu'en Allemagne il n'aurait sous les yeux que la pureté des mœurs patriarcales. Les châtelains de Villefranche firent donc le voyage de Berlin, où ils demeurèrent trois mois, pour donner à Jules le temps de perdre ses déplorables habitudes.

Et pourtant le pauvre Marcel ne se plaisait guère dans la

capitale prussienne. Quinze jours après son arrivée, il avait déjà une terrible envie de prendre la fuite. Non, jamais il ne pourrait s'entendre avec ces gens-là ! Très aimables, d'une amabilité gluante et visiblement désireuse de séduire, mais si extraordinairement dépourvue de tact qu'elle choquait à chaque instant. Les amis de Hartrott protestaient de leur amour pour la France ; mais c'était l'amour compatissant qu'inspire un bébé capricieux et faible ; et à ce sentiment de commisération ils ajoutaient mille souvenirs inopportuns des guerres où les Français avaient été vaincus. Au contraire, tout ce qui était allemand, un édifice, une station de chemin de fer, un simple meuble de salle à manger, donnait lieu à d'orgueilleuses comparaisons : « En France, vous n'avez pas cela... En Amérique vous n'avez jamais rien vu de pareil... » Marcel rongeait son frein ; mais, pour ne pas blesser ses hôtes, il les laissait dire. Quant à Luisa et à Chichi, elles ne pouvaient se résigner à admettre que l'élégance berlinoise fût supérieure à l'élégance parisienne ; et Chichi scandalisa même ses cousines en leur déclarant tout net qu'elle ne pouvait souffrir ces petits officiers qui avaient la taille serrée par un corset, qui portaient à l'œil un monocle inamovible, qui s'inclinaient devant les jeunes filles avec une rigidité automatique et qui assaisonnaient leurs lourdes galanteries d'une grimace de supériorité.

Jules, sous la direction de ses cousins, explora la vertueuse société de Berlin. L'aîné, le savant, fut laissé à l'écart : ce malheureux, toujours absorbé dans ses livres, avait peu de rapports avec ses frères. Ceux-ci, sous-lieutenants ou élèves-officiers, lui montrèrent avec orgueil les progrès de la joyeuse vie germanique. Il connut les restaurants de nuit, qui étaient une imitation de ceux de Paris, mais beaucoup plus vastes. Les femmes qui, à Paris, se rencontraient par douzaines, se rencontraient là par centaines. La soûlerie scandaleuse y était, non un accident, mais un fait expressément voulu et considéré comme indispensable à la gaîté. Les viveurs s'amusaient par pelotons, le public s'enivrait par compagnies, les vendeuses d'amour formaient des régiments. Jules n'éprouva qu'une sensation de dégoût en présence de ces femelles serviles et craintives, accoutumées à être battues, qui, avec

une avidité impudente, tâchaient de se rattraper des mécomptes, des préjudices et des torgnoles qu'elles avaient à souffrir dans leur commerce ; et il trouva répugnant ce libertinage brutal qui s'étalait, vociférait, faisait parade de ses prodigalités absurdes.

— Vous n'avez point cela à Paris, — lui disaient ses cousins en montrant les salons énormes où s'entassaient par milliers les buveurs et les buveuses.

— Non, nous n'avons point cela à Paris, — répondait-il avec un imperceptible sourire.

(*A suivre.*)

V. BLASCO IBAÑEZ

TRADUIT PAR G. HÉRELLE

LE COMMANDANT

JOSEPH VIDAL DE LA BLACHE

Joseph Vidal de la Blache naquit à Castres le 12 février 1872. Élève à l'École de Saint-Cyr de 1892 à 1894, sous-lieutenant, puis lieutenant au 1er bataillon de chasseurs à Verdun de 1894 à 1899, il entra en 1899 à l'École de guerre ; il en sortit stagiaire à l'état-major du 12e corps. En 1904, il fut attaché comme officier d'ordonnance au général gouverneur de Verdun, et, en 1907, nommé capitaine au 20e bataillon de chasseurs à Baccarat, en Meurthe-et-Moselle. Appelé en 1909 à la section historique de l'état-major de l'armée, il y resta jusqu'à la déclaration de guerre. Officier à l'état-major d'une armée, d'août en octobre 1914, il fut nommé chef de bataillon au 150e régiment d'infanterie. Il est mort à l'ennemi glorieusement, le 29 janvier 1915, dans le bois de la Gruerie.

Fils de M. Paul Vidal de la Blache, neveu du général Vidal de la Blache, élevé dans une famille universitaire et militaire; hésita un moment, pour le choix d'une carrière, entre l'armée et l'Université; opta pour l'armée ; mais l'exemple de son père, les leçons qu'il reçut de lui, l'influence du milieu normalien, où il vécut les années de son adolescence, M. Paul Vidal de la Blache étant directeur des études littéraires à

l'École normale, enfin ses rares aptitudes intellectuelles ont fait de lui un écrivain militaire.

Pendant les années de Verdun, son esprit attentif et curieux fut sollicité par un problème géographique : la Meuse, dans la partie lorraine de son cours, occupe une vallée ample et profonde dont le creusement est son œuvre. Or, avec son débit actuel, elle semble incapable d'avoir été l'artisan d'un tel travail. Il faut que des eaux supplémentaires l'aient autrefois renforcée. D'où lui venaient-elles, et comment lui ont-elles été soustraites dans la suite? Pour interpréter cette histoire du fleuve, J. Vidal de la Blache ne se contenta pas de consulter soigneusement les documents cartographiques et bibliographiques. Il étudia le terrain ; il observa patiemment les dépôts de surface d'alluvions anciennes; il put même pousser son exploration en profondeur, grâce à un sondage pratiqué dans la vallée même, en 1905, par le génie militaire à la recherche d'eau potable, et qui fit retrouver à dix mètres, sous la couche d'alluvions calcaires, le lit de graviers granitiques apportés par la rivière quand elle avait pour tête la haute Moselle. Finalement il arriva à cette conclusion que le long couloir fluvial qui s'étend de Bassigny à l'Ardenne est le témoin d'un système autrefois plus étendu ; il reconstitua le dessin primitif et en suivit l'évolution jusqu'à l'isolement qui a fait de la Meuse actuelle « une rivière tronquée ». La plupart de ses affluents lui ont été soustraits par « l'offensive » de la Moselle, de la Saône et de la Seine, dont les bassins la resserrent étroitement. La perte surtout des sources de vie qui l'unissaient aux Vosges a contribué à lui ravir sa force d'érosion. Son débit n'est aujourd'hui préservé de l'indigence que par les réserves d'eau accumulées dans sa large vallée.

Après plusieurs années d'études préliminaires, le capitaine J. Vidal de la Blache écrivit son *Étude sur la vallée lorraine de la Meuse* [1]. Il la présenta en 1908 à la Sorbonne, en vue

1. Paris, chez Armand Colin, 1908, in-8°, 191 pages. Les juges les plus compétents ont loué ce travail. Voir, dans les *Annales de Géographie*, 1908, 18e bibliographie, France, un article de M. Gallois; dans la *Revue générale des Sciences*, XX, 1909, un article de M. Nicklès ; dans les *Annales de Géographie*, 15 novembre 1915, une notice nécrologique de M. Emmanuel de Margerie.

d'obtenir le titre de docteur de l'Université de Paris. Sa soutenance, le 16 juin 1908, fut remarquable. La valeur de son livre, la façon dont il le discuta, sa parole lente, réfléchie, distinguée lui valurent le titre de docteur avec la plus haute mention.

A la Section historique de l'état-major de l'armée, Joseph Vidal de la Blache fut le plus laborieux de ces officiers à qui nous devons tant de travaux intéressants. Il a donné à la *Revue d'histoire*, publiée par cette section, plusieurs articles parmi lesquels : *Quelques observations sur l'histoire militaire* [1] étude de méthodologie, où il enseigne la façon dont l'historien militaire doit se servir des documents, récits d'officiers, jour naux, archives, mémoires, et pose les règles de la critique. Il avait donc sérieusement réfléchi sur les difficultés du métier d'historien.

Invité par moi, il écrivit pour la *Revue de Paris* deux études : *la Préfecture des Bouches de l'Èbre* et *Eylau dans la peinture et dans l'histoire.*

Ce sont là des opuscules. Voici les œuvres :

D'abord, *la Régénération de la Prusse après Iéna* [2], sujet bien souvent traité, comme le dit l'auteur, mais qui l'attira pour les raisons que l'on devine. Il s'excuse de n'y rien apporter de nouveau ; mais il est trop modeste. A l'étude des documents et des livres publiés, il a en effet ajouté celle de la correspondance diplomatique conservée aux archives de notre ministère des Affaires étrangères, et il y a trouvé plus d'un renseignement nouveau. Il a clairement exposé les circonstances politiques, économiques et morales où ont agi les régénérateurs de la Prusse. Il fait une large part aux circonstances morales, car il attribue le relèvement prussien, tout autant à la réforme de l'éducation nationale et aux idées nouvelles répandues par Fichte et G. de Humboldt, qu'à la réorganisation militaire. Il embrasse donc le sujet dans toute son étendue. Il le traite avec une émotion contenue, mais

1. Numéro 151 de cette *Revue*.

2. Paris et Nancy, chez Berger-Levrault, 1910. Un volume in-8°, 447 pages.

communicative. Impartial historien, il loue ce qui est à louer avec cet esprit de justice que ne connaissent pas les Allemands, aveuglés par l'égoïsme de leur fol orgueil. Cette période de régénération, il l'appelle « héroïque », et il a raison.

L'œuvre principale, ce sont les deux volumes de *l'Évacuation de l'Espagne* et *l'Invasion dans le Midi, juin 1813-avril 1814* [1], à laquelle l'Académie française a décerné en 1914 le prix Thérouanne; puis, en 1915, pour honorer la mémoire de l'auteur, la plus haute des récompenses dont elle dispose pour les travaux historiques, le grand prix Gobert.

Dans un long rapport, M. Hanotaux a loué ce livre :

Un drame court, parallèle au grand drame qui se joue en Allemagne et sur la frontière du Rhin, une campagne peu connue, présentant des alternatives singulières de vigueur et de découragement, de ténacité sous le feu et le désordre dans les manœuvres; des personnalités considérables : Wellington, Soult, Suchet et le général Foy; des épisodes émouvants, de magnifiques scènes... ; le tableau attachant, poignant d'une retraite sanglante devant un ennemi plus nombreux, mieux approvisionné, bien commandé, soutenu par un enthousiasme patriotique et le sentiment croissant du succès, tel est le sujet de l'ouvrage. Il est traité avec une science parfaite et un art supérieur.

M. Hanotaux lut à l'Académie quelques belles pages du livre : le portrait de Wellington et celui de Suchet; mais, dit-il, « l'auteur n'est pas un faiseur de portraits » ; son livre, tout « actif et militaire », n'a rien « du genre littéraire ». Les portraits sont là pour faire comprendre les actions.

Dès le début, sans préface, sans considérations préliminaires, le lecteur est introduit *in medias res*. Il est saisi par le « fait ». Le fait est très abondant : l'auteur ne le néglige jamais, si petit qu'il soit : car « le retard d'un convoi peut disposer des destinées du monde ». Par moments, se détachent les grands épisodes militaires, comme l'héroïque siège de Saint-Sébastien, dramatiquement raconté. Mais, là même où le récit énumère des détails, il a, « sous la sécheresse apparente, quelque chose de vibrant ».

1. Paris et Nancy, chez Berger-Levrault, 1914. Deux volumes ; le premier, *l'Évacuation de l'Espagne*, 596 pages; le second, *l'Invasion dans le Midi*, 611 pages.

L'auteur est géographe autant qu'historien : « Cette guerre de montagnes se présente à son imagination comme une guerre de reliefs. Il met toujours sous les pieds des hommes la carcasse de la terre et l'obstacle entre la volonté et la réalisation. »

Et puis, « la minutie du détail ne fait jamais perdre de vue les lignes générales. Chaque incident local est rattaché par un fil caché à l'évolution des événements européens. On sent toujours, invisible et présente, la physionomie lointaine de l'auteur principal du drame, Napoléon. »

Enfin, « l'allure sobre et militaire » de l'auteur, l'exactitude de son style, l'art qui, sans chercher l'effet, le trouve dans l'enchaînement même des circonstances du drame achèvent de faire du livre, conclut le rapporteur, « un modèle d'histoire militaire ».

Or, ce livre devait être suivi d'un autre très prochainement. Le commandant Vidal de la Blache laisse en manuscrit deux volumes sur *la Campagne d'Eylau et de Friedland*, que la Section historique de l'état-major de l'armée voudra certainement publier après la guerre.

Ainsi, en 1908, *la Vallée lorraine de la Meuse* ; en 1910, *la Régénération de la Prusse après Iéna* ; en 1914, *l'Évacuation de l'Espagne* et *l'Invasion dans le Midi*, et puis, ces deux volumes inédits, en même temps préparés, quel labeur dans cette vie ! Le commandant Vidal de la Blache était un perpétuel travailleur. Il ne voulait ni loisirs, ni distractions. Très réfléchi, enfermé en lui même, rarement un sourire éclairait son sérieux et beau visage.

Il aima la France de toute son âme. Tous ses écrits sont inspirés par le patriotisme. Géographe, historien, il pense à la patrie toujours. C'est une chose émouvante que son premier grand travail ait été l'étude de la vallée frontière où il devait mourir.

On commettrait une injustice envers sa mémoire en supposant que son travail de cabinet lui ait un moment fait oublier son principal devoir. Il aimait fièrement son métier de soldat. Sa dernière joie fut le commandement d'un bataillon en face de l'ennemi. Ses lettres, publiées plus loin, tout intimes, simples, sincères, sont le récit de sa campagne.

Quelques lignes d'une citation à l'ordre du jour racontent sa mort :

« *A chargé vigoureusement à la tête de son bataillon, donnant le plus bel exemple de bravoure et d'intrépidité ; est tombé devant la tranchée ennemie* [1]. »

Nous ne saurons jamais de quel prix nous aurons payé notre victoire. Notre reconnaissance envers les jeunes hommes qui ont sacrifié à la France les espoirs de leur vie n'égalera jamais leurs mérites. Et quel effort il nous faudra faire, tous tant que nous sommes, vieux et jeunes, pour compenser par une plus-value de nous-mêmes la perte de tant de belles intelligences, de tant de cœurs héroïques !

ERNEST LAVISSE

1. Madame J. Vidal de la Blache a reçu d'un colonel allemand la lettre suivante :

« Bois de la Gruerie, 20 juin 1915.

» Très honorée Madame,

» D'après les recherches que je viens d'effectuer, je suis obligé de vous faire part de la mort de votre mari.

» Il est tombé le 29 janvier 1915, sur le champ d'honneur, en héros tel qu'il était. Il est enterré avec ses camarades. Qu'il repose en paix et que Dieu vous console !

» Toutes les tombes sont bien tenues, comme il convient à de braves ennemis.

» Si c'est possible, je vous procurerai une photographie de la tombe.

» Agréez, Madame, l'expression de mes humbles respects.

» Votre dévoué,

» O. HAAS

» *Colonel et Commandant de régiment.* »

LETTRES

(28 JUILLET 1914 — 26 JANVIER 1915)

28 juillet 1914.

Il y a aujourd'hui dans la gravité de la situation une lueur d'optimisme. On cause au moins avec l'Allemagne qui assure qu'elle veut la paix. Il n'en est pas moins vrai que l'Autriche et la Russie mobilisent et que les opérations sont engagées contre la Serbie. C'est peut-être cette mobilisation russe, et la certitude que la flotte anglaise agirait dans le concert de la Triple-Entente qui font réfléchir l'Allemagne. Il n'en est pas moins certain qu'un mauvais coup avait été préparé à Vienne et à Berlin. Voilà l'Autriche enferrée maintenant ! Comment se dégager de là sans affront, c'est le nouveau danger de la situation... Cet orage passera peut-être, mais il recommencera à la première occasion, à moins que l'accord de la Triple-Entente ne mette les Allemands à la raison. Et encore? Il y a toute la question des Slaves d'Autriche que cet incident pose ! et les questions économiques et sociales !

30 juillet.

La situation vue du ministère de la Guerre ou vue d'après les journaux est un peu différente. Au ministère de la Guerre, on se tient prêt à répondre à toute mesure que prendront les Allemands sur la frontière lorraine par une mesure analogue.

On est donc dans l'état d'esprit de quelqu'un qui, chaque jour, donne un tour de vis de plus à un étau, bref on est prêt à mobiliser. La revue de la presse laisse un peu plus, mais bien peu de détente. L'Allemagne a voulu la guerre, sans oser le dire. Il semble qu'aujourd'hui elle hésite devant la menace russe, anglaise, française et surtout, je crois, devant la crise économique qui se produirait chez elle, car comment les Allemands vivraient-ils, la mer leur étant fermée et dans le Nord et dans le Sud, et les frontières de terre aussi? D'autre part son alliée s'enferre et l'enferre avec elle. L'Autriche proteste bien qu'elle ne touchera pas à l'intégrité territoriale de la Serbie, mais ce sont paroles de jésuite. Ce qu'elle veut, c'est prendre l'armée serbe dans un Sedan en l'acculant contre la frontière bulgare. L'armée serbe prise, elle impose une contribution terrible, et c'en est fait pour longtemps de l'indépendance de la Serbie, encore que l'Allemagne assure qu'elle ne demandera aucune annexion territoriale. Or la défaite des Serbes — si elle se produit — la Russie ne peut l'accepter. Le bruit court aujourd'hui qu'elle aurait envoyé un ultimatum à l'Autriche... J'ai beau être calme, ce n'est pas moins une tension nerveuse extraordinaire de se dire toutes les vingt-quatre heures : paix ou guerre ! La vérité, c'est qu'il semble qu'on s'avance dans un engrenage. On voit bien aujourd'hui, rien qu'à regarder autour de soi, que tout le monde sent que les volontés individuelles ne sont rien dans la puissance des événements et des circonstances. Si cependant les Autrichiens recevaient une pile des Serbes, ce serait une détente! et une justice à leur rendre.

31 juillet.

Je rentre d'Épinal où j'ai été envoyé hier soir porter un pli. Ne te fais pas d'illusions sur la prolongation de cette crise. Elle est à ce moment au nœud. Nous suivons pas pour pas les mesures que prennent les Allemands à notre frontière. J'avoue cependant qu'il y a moins de tension dans les esprits à Épinal que dans cette atmosphère de Paris où les télégrammes se succèdent et où les journaux sont fort pessimistes.

En général, les gens paraissent résolus à la guerre plutôt qu'à supporter cette tension continuelle dont les ambitions

de l'Allemagne sont la cause. Elle veut la guerre, n'ose pas le dire, n'osera peut-être pas la faire? Mais le jeu devient formidablement dangereux !

3 août.

J'ai voyagé aujourd'hui dans la cohue du deuxième jour de mobilisation où la masse des réservistes rejoint. Très grand enthousiasme. Les gens disent : « On y va de bon cœur ! Il faut qu'il n'y ait plus de Prusse ou plus de France ! A Berlin! A Berlin! » *La Marseillaise, le Chant du Départ.* Les femmes dans les gares crient : « Courage ! Courage ! » On leur répond : « Il ne faut pas pleurer ! » C'est un torrent qui se déchaîne, jusqu'où ira-t-il? Je sais que l'enthousiasme se perd quelquefois vite, mais il vaut mieux qu'il existe. Je remarque que cette masse de réservistes qui est tout ce qu'il y a de mieux disposée, ne salue plus les officiers ; c'est un coudoiement démocratique : on y va de bon cœur, comme ils disent. Parmi les officiers, trop d'optimisme quelquefois. Les canards, bien entendu, prennent leur vol.

5 août.

Nous mobilisons notre état-major au milieu d'une ville qui pendant deux jours a été remplie d'un afflux de réservistes. De temps en temps, nous apprenons les nouvelles : violation du Luxembourg et de la Belgique ; condamnation à mort et exécution du président du Souvenir français à Metz, etc. ; Comme je ne puis rien dire d'intéressant sur les opérations, je confirmerai simplement la très grande impression de confiance que faisait cette levée de réservistes. Mais que de canards qui volent ! Un homme m'arrête dans la rue pour me dire que les conserves de l'administration sont avariées, toutes, qu'il le sait ! D'autres ont vu à tel ou tel endroit des zeppelins ou des uhlans prisonniers ! Il faut que les imaginations travaillent même à vide ! Que sera-ce devant la réalité dans quelques jours?

6 août.

Tout s'organise ici. Les trains se succèdent et débarquent les régiments. Cette régularité méthodique que permet

l'existence d'une forte armée de couverture répand la confiance partout. Jusqu'à présent, tout se passe comme à une manœuvre avec cadres, sauf cette différence que les cadres se remplissent à vue d'œil et que les coups de l'ennemi vont intervenir... Raconte-moi comment vous vivez, ce que font les enfants que j'aurais eu si grand plaisir à embrasser. Quels événements ! En quinze jours, la maladresse et l'arrogance allemande déchaînent une coalition européenne...

8 août.

Nous partons demain pour une ville où j'ai été huit ans en garnison. Les grands événements sont prochains. Nous apprenons que les Belges ont un gros succès à Liége. C'est un avantage qui arrête les Allemands suffisamment pour compenser l'avance qu'ils avaient sur notre mobilisation.

10 août.

Nous travaillons beaucoup ici ; nous sommes bien près de la bataille générale. Les événements de Liége et de Mulhouse marquent les extrémités du front sur lequel les armées sont engagées. Tu sauras dans quelques jours de quel côté nos masses et celles des Allemands sont engagées. Je n'ai pas encore vu un zeppelin. J'ai vu hier le premier blessé français et le premier prisonnier allemand.

11 août.

La situation n'est pas encore changée. Il n'y a sur tout le front que des reconnaissances et les engagements consécutifs. De notre côté, les opérations d'ensemble ne sont pas encore commencées. Le temps est splendide et chaud. Si ce n'était nos dirigeables et nos aéroplanes qui ronflent dans l'air, et l'aspect morne et clos de la ville où je suis qui n'a presque plus de population civile, on croirait avoir le droit de jouir de ces belles journées.

12 août.

Le ...e régiment a été fort éprouvé avant-hier par le feu des mitrailleuses dans un combat qui s'est livré au nord de Verdun : à Mangiennes. Les Allemands se sont retirés en laissant trois

canons et des mitrailleuses sur le terrain. Jusqu'à présent l'ensemble de ces combats de détail nous est favorable. La cavalerie allemande en particulier a moins de moral que la nôtre. On se reconnaît, on se tâte, pendant que la concentration se termine. La bataille générale s'engagera bientôt.

16 août.

On téléphone à force autour de moi. Les autos du quartier général ronflent. On vit dans une excitation continuelle. Nous avons un service de bureau très fatigant. On se relaie la nuit. De temps en temps, une grande course en auto. Ainsi hier, je suis allé de la ville où je suis à la ville qu'on appelle X...-en-Champagne, aller et retour en neuf heures. Contrairement à tout ce qu'on aurait pu prévoir, les Allemands n'attaquent pas. C'est donc nous, la concentration étant achevée, qui irons les chercher.

17 août.

Il faut compter encore sur de grands retards de correspondance, car il se passe en ce moment des déplacements de troupes que je t'expliquerai quand j'aurai le droit de le faire. Nous avons tous confiance dans le succès final, bien qu'il soit certain que nous le paierons par de grosses pertes.

18 août.

Je ne puis pas dire ce que nous faisons, mais je puis dire ce que nous savons des Allemands. Ils ont laissé cinq corps sur la frontière russe. Ils en ont dix-sept entre Mulhouse et Liége, mais le gros de leurs forces (dix corps d'armée) n'est ni en Alsace, ni en Lorraine, mais dans le Luxembourg et l'Ardenne belge. C'est avec cette aile marchante qu'ils comptaient traverser la Belgique, se rabattre en Champagne et nous infliger un gigantesque Sedan en nous prenant entre deux feux en Lorraine. A l'heure qu'il est, ce plan est tellement déjoué, par le seul fait de la résistance des Belges, de la force de notre couverture et de l'intervention anglaise, qu'ils paraissent grandement fourvoyés. S'ils ont moins de forces en Alsace-Lorraine qu'en Belgique, en revanche ils ont hérissé l'Alsace-Lorraine de fortifications.

Les opérations décisives ne sont pas encore engagées du côté où je suis, mais elles ne tarderont pas à l'être. Tout s'est passé chez nous très méthodiquement avec infiniment plus de sang-froid et de souplesse qu'il ne s'en est manifesté chez les Allemands.

Mon existence consiste à faire quatorze heures de bureau par jour, et à mon tour de rôle, de la permanence de nuit dans le bureau. J'ai un téléphone sur ma table ; jamais je n'ai tant téléphoné de ma vie ! Figure-toi un employé de grand magasin à un moment d'affluence et tu auras l'idée du genre d'existence qu'on mène dans un état-major d'armée. Ce n'est pas une sinécure : une armée de 200 000 hommes ne s'entretient qu'à force d'organisation du travail.

20 août.

Je regrette de ne pouvoir rien dire d'intéressant sinon qu'il coule plus d'encre que de sang dans les états-majors et que nous sommes submergés sous un flot de papier qui vient de l'avant et de l'arrière. L'avant nous demande le moindre bouton de guêtre et l'arrière nous envoie de l'éloquence... Jusqu'à présent rien ne se déclenche sur le théâtre de guerre où je griffonne du papier.

24 août.

La crise bat son plein. Il est certain que la pesée allemande est forte, mais j'ai confiance que le dernier coup de balance sera pour nous. Où la décision se produira-t-elle? Je n'en sais rien.

25 août.

Le résultat des opérations est sans contredit l'échec de notre offensive sur toute la ligne. Mais cette situation ne présente pas en elle-même de gros risques. L'intervention des Russes amènera la décision. Il s'agit de tenir jusque-là.

Notre pauvre infanterie a été fortement éprouvée par les mitrailleuses, un peu par le fait de son inexpérience et de son enthousiasme... Voilà les longs cortèges de blessés transportables qu'on embarque dans les trains et la foule clopin-clopinante des blessés légers. Mais plus triste encore est

l'exode des habitants des villages lorrains. On voit sur les routes des files de charrettes où il y a des matelas, quelques meubles, des enfants, des femmes et des vieillards. Ils fuient l'invasion ou quittent leurs villages où l'artillerie a allumé des incendies. Cette pauvre Lorraine piétinée par les armées offre un spectacle vraiment poignant.

Les nouvelles officielles sont vraies et il faut partager l'optimisme officiel. Nous sommes tenus en échec et refoulés sur la ligne de nos places fortes au delà de laquelle on n'espérait guère commencer la guerre en d'autres temps que dans l'été de 1914. Il y a eu en France un peu trop d'optimisme. Le plus grand malheur, c'est, qu'après avoir envahi une partie de l'Alsace et de la Lorraine, nous l'avons évacuée et que les Allemands y feront des répressions impitoyables. C'est un système chez eux d'exterminer dans cette guerre l'élément français qui pourrait les gêner dans les annexions qu'ils espèrent. C'est ainsi qu'ils procèdent dans l'arrondissement de Briey.

27 août.

Nous avons reculé de ce côté-ci, et je ne suis plus dans la ville où j'étais. L'offensive entreprise sur Longuyon par l'armée de Châlons et sur Neufchâteau par l'armée voisine à gauche a été arrêtée par des forces supérieures de notre côté et par des positions très fortifiées du côté de l'armée de gauche. On ne soupçonnait pas l'existence de ces masses de ce côté... L'infanterie a beaucoup souffert de son inexpérience des effets du feu. Trois jours de bataille ont ramené l'armée de Châlons en arrière. Nos morts et ceux de nos blessés qui l'étaient grièvement sont restés aux Allemands... Il faut résister à cette pression allemande qui est formidable mais qui ne peut plus durer bien longtemps. La seule chose à craindre, c'est que ce baptême sanglant ne diminue le moral de notre infanterie.

Tu me demandes si j'ai vu des prisonniers allemands. Je ne suis pas allé les voir. On les évacue, comme nos blessés, dans l'Ouest et dans le Midi, où on pourra les contempler à loisir. Si tu t'étonnes que je n'aie pas vu d'Allemands, sache que les officiers et soldats blessés s'étonnent bien plus d'avoir été blessés sans avoir aperçu un Allemand. Les champs de

bataille modernes sont vides. On n'y voit que les nuages de fumée des obus qui éclatent et les villages qui flambent. Dans la zone où je fonctionne, les coups de téléphone remplacent les coups de canon.

29 août.

Le gros effort des Allemands se fait en ce moment dans la région de Charleroi, Maubeuge, le Nouvion, afin de pouvoir se rabattre sur le derrière des armées qui opèrent sur la Meuse, en Lorraine et dans les Vosges. Si cet effort réussit, il amènera un recul de tout le groupe de nos forces vers la haute Seine et la Loire, et Paris pourra être investi. Il est bien certain que la masse allemande ne pourra plus peser encore bien longtemps sur nous, même si nous étions battus du côté de Maubeuge, à moins qu'il n'arrive malheur aux Russes. Tout cela finira bien après des oscillations inquiétantes.

De l'endroit où je suis, je ne vois plus rien des scènes de premier plan de la guerre. Télégrammes et coups de téléphone comme toujours. Je pourrai te dire plus tard des choses intéressantes. Sache que le chemin de fer joue un rôle énorme et qu'on fait avec lui ce que Napoléon faisait jadis avec les jambes des soldats. Mais jusqu'à présent moins heureux en un sens et plus heureux dans l'autre sens que Napoléon, nous n'avons pas vaincu, mais nous n'avons rien éprouvé d'irréparable.

30 août.

Le cercle des opérations ressemble assez en ce moment à celui de la campagne de France de 1814, sauf qu'il y a un groupe d'armées solidement étayé là où il n'y avait que 100 000 hommes presque investis. Il faudra peut-être encore un mois pour que la pression des Russes oblige les Allemands à nous lâcher car ils ont évidemment pris le parti désespéré de ne pas nous lâcher avant de nous avoir écrasés. Tous leurs corps d'armée actifs sont doublés d'un corps de réserve, ce qui fait qu'ils pèsent sur nous avec trente-deux corps d'armée et que nous avons à peine — si nous l'avons — l'égalité numérique, les Anglais compris.

La progression de l'aile droite allemande, la masse allemande vers Paris peut ne pas être arrêtée... Notre barque est terriblement secouée, mais il est impossible que nous ne nous en tirions pas.

Les détails intéressants des opérations, je les dirai plus tard. Il y a toujours beaucoup de mensonges ou d'exagérations dans les journaux ou les propos, trop de facilité aussi à passer de l'optimisme puéril au pessimisme.

La vérité, c'est que les réalités de la guerre paraissent avoir étonné bien des gens, parmi les militaires comme parmi les civils et que si la masse a une bonne tenue, il y a d'indéniables défaillances qu'on trouve d'ailleurs dans toutes les guerres et dans tous les camps.

L'artillerie allemande n'est pas inférieure à la nôtre, comme on le dit trop. Elle tire à de très grandes distances où elle produit au moins un effet moral et quelquefois un effet matériel. Les avions d'artillerie lui révèlent les mouvements de troupes dans les plis du terrain. Un avion allemand voltige au-dessus de nos troupes ; un quart d'heure après, il arrive des obus. Enfin les mitrailleuses d'infanterie, bien cachées dans les plis du terrain, ont brisé nos assauts à la baïonnette maintes et maintes fois. C'est le feu des mitrailleuses qui fait que nous avons tant de fantassins blessés aux jambes.

1er septembre.

La pression allemande nous refoule pas à pas, malgré quelques succès locaux, et tant que les Russes ne seront pas sur l'Oder, je ne crois pas que les Allemands détachent de nous une partie de leurs forces.

Cette guerre là peut durer longtemps.

Voilà sans excès d'imagination des perspectives qu'il faut prévoir dès maintenant, car le pire se réalise.

2 septembre.

D'ici la fin du mois qui commence, il se passera bien des événements et s'il faut envisager tous les cas possibles, il ne faut pas s'en tenir aux extrêmes d'optimisme ou de pessimisme. S'il arrive que mes lettres ne te parviennent plus, ne

t'en émeus pas. Aie confiance comme nous avons confiance. Tout finira par se retourner contre l'Allemagne.

3 septembre.

On ne voit pas le feu ici et on a des moments d'angoisse parce que l'ensemble de la situation nous échappe souvent. On pousse en avant munitions, vivres, ambulances. On ne peut pas croire que les troupes soient dépourvues. Seuls, certains « tire-au-flancs » sollicitent la pitié des civils en disant qu'ils sont affamés, et ils ne le sont que parce qu'ils ont quitté leur corps.

6 septembre.

Il y aura très prochainement une nouvelle bataille qui cette fois, espérons-le, leur fera lâcher prise. Il n'y a qu'un mot pour caractériser la stratégie allemande ; c'est celui dont ils se servent pour Blücher : *daran flosgehen*, foncer tête baissée. En face, une stratégie méthodique, qui a ses avantages et ses inconvénients. Inversement la tactique allemande abrite l'infanterie derrière un feu d'enfer d'artillerie et de mitrailleuses, tandis que notre tactique d'infanterie, au moins au début, a été trop d'élan. Les assauts sont partis à de trop grandes distances, et les troupes ont été quelquefois fauchées par le feu des mitrailleuses dont elles n'avaient pas éventé les emplacements. C'est de ce feu des mitrailleuses que provient le très grand nombre de blessés aux jambes, le tir des mitrailleuses étant très rasant. Enfin notre stratégie ayant éludé la bataille générale depuis les échecs de la fin du mois précédent, les soldats, qui avaient donné des assauts sanglants, ont été surpris de battre ensuite en retraite par ordre. Ils seront réconfortés quand l'offensive recommencera. En tout cela, il faut de la constance, ce qui n'est pas éminemment une vertu française. Mais nous serons constants parce qu'il le faut.

Les populations ont de l'énergie et de l'espoir, et cependant l'exode des femmes, des enfants et des vieillards devant les Allemands est le spectacle le plus douloureux qu'on puisse voir. Le feu de l'artillerie est incendiaire. Les villages flambent et le vide se fait autour. Il me semble que, si les Allemands ont

appris la guerre aux Turcs, ils ont emprunté aussi quelque chose de leurs élèves, car il y a chez eux le dessein bien arrêté de chasser la population française de la Lorraine et de la Champagne... Je ne puis pas ne pas penser aux miens quand je vois des enfants errants sur les routes.

8 septembre.

On se bat continuellement depuis trois jours. Il semble que l'effort des Allemands soit à bout. D'ailleurs, de tous côtés, on reprend chez nous l'offensive. En ce qui nous concerne, nous sommes, j'entends dans la partie de l'immense champ de bataille où je suis, assez sensiblement dans la situation de Kellermann en 92, face à la France.

Les Allemands semblent détruire méthodiquement les usines qui leur font concurrence. La cristallerie de Baccarat a été totalement détruite ; elle était d'ailleurs entre deux feux. On cite plusieurs usines en Champagne, notamment à Suippes où on ne s'est pas battu, qui ont été détruites.

L'exode des populations couvre les routes. Les malheureux passent les nuits au bivouac. Heureusement cet été est superbe. Figure-toi à côté de ces convois de bohémiens, la masse des convois automobiles et hippomobiles qui sillonnent les routes pour les opérations du ravitaillement ; de-ci, de-là, un parc de voitures dans les champs, tous les chevaux au bivouac ; de temps en temps, un cheval crevé au bord de la route et des paysans qui l'enfouissent ; des détachements, venus des dépôts de l'intérieur pour combler les pertes, qui débarquent dans des petites stations de chemin de fer, et cherchent à rejoindre leurs corps, et, dans ces mêmes stations, un afflux de blessés, et tu auras l'idée du spectacle qu'offrent les dernières.

Les petits blessés marchent en s'appuyant sur des bâtons. Les autres sont étendus sur des civières dans tous les locaux des stations y compris la halle aux marchandises. On les charge dans les trains sanitaires composés de wagons aménagés pour le transport des blessés. Les blessés légers s'en vont dans les trains de ravitaillement vides et la foule se presse aux passages à niveau pour causer avec eux. Le blessé grièvement

atteint n'est pas loquace, mais le blessé léger paraît enchanté de l'honneur qui ne lui a pas coûté trop cher.

10 septembre.

On se bat depuis le 7 septembre sans que, du côté où je suis la situation se modifie d'une façon notable. Les adversaires paraissent à bout de forces... Les mitrailleuses continuent à intimider beaucoup notre infanterie qui a été trop confiante au début. Les batailles se passent en canonnades furieuses qui répandent l'épouvante dans toute la population du voisinage. Elle fuit comme le gibier dans la saison des grandes manœuvres.

12 septembre.

Voici enfin une victoire certaine. Les Allemands se sont repliés de la Marne et du sud de la Marne sur l'Aisne. On repart en avant, même de notre côté où cependant les progrès seront plus difficiles qu'ailleurs s'ils restent maîtres de l'Argonne. Nous avons servi de pivot à cette reprise de l'offensive. La joie est générale et fait oublier pour un instant les pertes.

De notre côté, l'armée du Kronprinz qui nous attaquait, a fait dans la nuit du 9 au 10 une dernière et très violente attaque contre notre armée qui faisait front de Revigny à Saint-Mihiel. Ce sera, si tu veux, la bataille de Bar-le-Duc. C'était dans cette direction de Revigny, Vitry-le-François que les Allemands portaient leur gros effort, afin de nous forcer d'abandonner cette ligne des places de l'Est : Verdun, Toul, Épinal, etc., qui est pour ainsi dire notre colonne vertébrale. D'un côté luttent celles de nos forces qui défendent Nancy et les Vosges, de l'autre, lutte le gros de nos forces face à la Belgique. La pesée allemande avait forcé notre armée à reculer depuis Montmédy et Longuyon jusqu'à hauteur de Saint-Mihiel et de Bar-le-Duc. Elle se maintenait tant qu'elle pouvait avec l'appui de la place de Verdun, le plus au nord possible, en se laissant entraîner le moins au sud possible, par le recul de notre aile gauche. Les Allemands sont encore à l'heure qu'il est en possession de l'Argonne qui leur permet de garder la ligne de l'Aisne, Argonne, Vouziers, Soissons, Compiègne, jusqu'à nouvel ordre.

14 septembre.

Nous remontons vers le Nord à la suite des Allemands qui ont disparu. Mais note ceci : de notre côté, ils sont partis volontairement par suite des événements survenus du côté d'Épernay ; ils ne sont pas en déroute. En fait de matériel, on n'observe guère dans le terrain qu'ils ont évacué qu'une quantité de bouteilles vides. Les habitants qui sont restés dans leurs villages disent qu'ils n'ont pillé que les maisons vides.

L'artillerie a mis le feu à nombre de villages et comme on s'est battu sur place pendant les trois derniers jours de la lutte, il règne sur le champ de bataille une odeur de brûlé, de roussi, mêlée à la puanteur cadavérique. On voit des chevaux, le ventre ballonné qui ont tous une jambe en l'air et des cadavres d'hommes, la figure souvent noire, et les poches de leurs vêtements ouvertes et coupées, car, avant les gendarmes, les maraudeurs sont passés. On recueille des lettres par terre, en plein champ ! Tout cela n'est pas nouveau sous le soleil et c'est une profonde misère.

Le temps a changé. Il y a maintenant des pluies diluviennes mais l'état sanitaire est encore bon, et le passage à l'offensive a rendu du cœur à tous malgré ce spectacle.

Je vois dans les journaux qu'on compte beaucoup sur la légèreté des blessures faites par les balles quand elles ne rencontrent pas un organe essentiel. Jusqu'à présent, les trains n'ont guère évacué que des blessés légers parce que nous abandonnions nos champs de bataille. Mais à compter de maintenant nous recueillerons tous ceux qui sont restés sur le champ de bataille y compris les Allemands, et les illusions passeront peut-être.

Je ne veux rien prédire. Le maximum qu'on puisse espérer de cette victoire, c'est l'évacuation du Nord de la France, mais, à coup sûr, il faudra en découdre pour déterminer celle de la Belgique. La Lorraine et surtout l'Alsace sont devenues le lieu d'opérations secondaires.

17 septembre.

Nous reconstituons nos forces par d'énormes ravitaillements, remplacements d'hommes, tout en continuant l'offen-

sive. Entre Bar-le-Duc et Saint-Mihiel, on ensevelit les morts qui, en certains endroits situés entre deux feux, sont restés cinq ou six jours sur place. On trouve dans les bois des blessés vivant encore . . . . . Dans les villages qui ont été sous le feu de l'artillerie, il reste les quatre murs des maisons et des gens fous d'émotion après un séjour prolongé dans les caves.

Rencontré hier sur une route le curé de Rembercourt-aux-Pots. Son église est ouverte par les obus. Il venait constater qu'un calvaire voisin du village n'avait pas été davantage épargné : le Christ gisait par terre au milieu de cartouchières et de débris de matériel.

On voit partout des entonnoirs produits par les gros projectiles, des tranchées abandonnées, aujourd'hui transformées en fosses. Des territoriaux alignent devant les rangées de cadavres par numéros de régiments.

Je remarque à ce propos que nos uniformes sont restés bien visibles. Les capotes bleues et les pantalons rouges tachent le sol, tandis qu'on aperçoit à vingt mètres seulement un cadavre allemand. Ces morts sont restés quelquefois dans l'attitude qu'ils avaient lorsqu'ils ont été foudroyés. C'est une chose bien dramatique à voir et bien pénible.

19 septembre.

J'ai vu dans une partie du champ de bataille des 7, 8, 9 septembre de véritables charniers entre Rembercourt-aux-Pots et Beauzée, le long du chemin de fer à voie étroite de Bar-le-Duc à Verdun. On s'est battu trois jours de suite sur ce terrain qui a été pris et repris. En certains endroits les cadavres sont encore, à la date du 19, sur place. C'est de l'histoire écrite sur le terrain. On voit par exemple ceci. Un régiment français défendait le talus du chemin de fer. Une attaque de Wurtembergeois l'en a chassé. Il s'est replié à la course à travers un vallon sur la crête opposée. Alors ça a été un massacre. Tout ce vallon où la colchique d'automne commence à sortir est émaillé de capotes bleues. De temps en temps, les fers en l'air, un cheval de bât, porteur de mitrailleuse.

Plus loin, la scène change. C'est la ferme Vaux-Marie sur

une crête. Elle est entourée de haies d'arbres brisés, fauchés par un ouragan d'obus, éventrée de trous, entourée d'entonnoirs produits dans les terres par les projectiles à explosifs. Ici, ce sont les cadavres d'Allemands qui se pressent, quelques-uns affreusement mutilés par les éclats d'obus. De leurs sacs, qui ont été fouillés, s'échappent des lettres et des livres de prières réglementaires dans l'armée allemande. Il y en a pour le soldat protestant et pour le soldat catholique. Il y a des prières à l'usage du soldat blessé, à l'usage de celui que la mort a épargné, etc... Tout cela au milieu de lettres des sœurs et des fiancées ! Ces Allemands ont presque tous la figure mieux conservée que les nôtres qui sont noirs comme de l'encre quand ils ont été frappés par les explosifs asphyxiants de l'artillerie allemande. Français et Allemands sont partout arc-boutés par l'agonie, les uns la face au ciel, les autres la face contre terre. Ici, l'agonie commune de deux soldats entrelacés. Là, une agonie douce d'un soldat qui s'est appuyé contre une meule de paille pour mourir ; un Wurtembergeois, les mains jointes ; un Français qui a déchiré ses vêtements pour chercher à panser sa plaie; des cadavres, noyés dans les flaques d'eau, qu'on happe avec des perches. Au loin sur les crêtes des grandes fumées jaunes ; ce sont les cadavres des chevaux qu'on brûle. Partout des corvées qui ramassent les cadavres, creusent les grandes fosses, recueillent l'équipement.

Sur la route de Vaux-Marie à Beauzée s'étend un terrain où l'artillerie française a été éprouvée. Les cadavres de chevaux jonchent le sol. Des pistes durcies marquent dans les champs le passage des roues. Dans un fossé, voici les six chevaux du même attelage tués par le même coup de mitraille.

Nous avons visité la lisière d'un bois qui s'appelle le bois Blandin. Il y avait peu de traces de la lutte. Au coin de la lisière Est, s'est offert sur un carré de 200 mètres un véritable charnier. Là gisaient les restes d'un bataillon de coloniaux, hommes, chevaux, voitures. L'explication de cette scène se lisait sur le sol labouré d'obus. Un avion allemand avait repéré l'emplacement de ce bataillon qui était en réserve derrière le bois, et des obusiers allemands, dont le tir était dirigé par l'avion, avaient envoyé une rafale. Panique et massacre.

Voilà ce qui reste après une grande bataille. C'est un spectacle inqualifiable. Je voudrais bien ne plus voir les derrières d'une armée.

21 septembre.

Ici la situation ne change pas. Nous empêchons les Allemands qui sont devant nous de bouger et ils en font autant à notre égard. Eux sont appuyés sur Metz-Thionville et nous sur Toul-Verdun. Depuis le commencement de la guerre, nous ne faisons que pivoter dans cette région, cédant du terrain lorsque la situation en Champagne nous oblige à le faire, regagnant du terrain lorsqu'il se produit en Champagne des événements favorables.

Dans les attaques des 7, 8, 9, 10 septembre, les Allemands avaient essayé de percer vers Vitry-le-François et au sud de Verdun pour se réunir à leur armée d'Alsace et de Lorraine et nous refouler sur Toul, car nous avions été obligés à cette époque de nous détacher de Verdun.

Aujourd'hui nous sommes de nouveau à hauteur de Verdun et les Allemands essayent de percer vers Reims, pour séparer nos forces en deux groupes : l'un qu'ils rabattraient en Lorraine et l'autre dans l'Ouest. Ils ne réussiront pas.

Les Allemands pillent et mettent le feu. On a trouvé dans des villages incendiés des cordeaux remplis de poudre qui ont évidemment cette destination. Ne les juge pas d'après leur attitude dans les villes. Dans certains villages, ils ont commis des horreurs, ces soldats évangéliques qui ont un livre de prières officielles dans leur sac. J'ai sous les yeux un rapport de gendarmerie qui entre autres faits commis à Sommeilles au sud de l'Argonne, constate le massacre d'une famille composée du père, de la mère, et de trois enfants de onze à un an. On vit dans l'horreur, et le triste c'est qu'on finit par être blasé.

23 septembre.

Le beau temps semble revenir, temps sec et froid qui tonifie le vivant et momifie le mort.

Le général X... affecte de boire du café des morts, c'est-à-

dire pris dans les sacs des Allemands tués. Comme il est grand collectionneur, il lui arrive des incidents macabres. Intéressé par le béret d'un mort, il le manipule, puis le rejette en disant : « Zut ! il est plein d'asticots ! »

Après nous êtres battus face au N.-O. nous nous battons maintenant face au N. et à l'E. sans que rien de décisif puisse survenir de ce côté-ci. Nous servons de pivot... Nous sommes encore loin de l'évacuation du Nord de la France. Tant que les Russes n'auront pas passé la Vistule, les Allemands ne seront pas très gênés par eux. En outre, il est certain que les Allemands ont gagné en Prusse une victoire, à la fin d'août, qui a immobilisé pour un certain temps l'armée russe qui avançait de ce côté. Et puis ! les ravitaillements des Russes ! Pas beaucoup de chemins de fer et des routes polonaises qui ne doivent pas être très favorables à la circulation des autos, surtout en automne, encore moins en hiver.

24 septembre.

Ils ont détruit la cathédrale de Reims pour montrer à l'univers que ce qui ressemble le plus à un Turc, c'est l'officier prussien. C'est l'Allemagne prussianisée que nous avons devant nous, et elle fait la guerre à l'instar des bachibouzouks.

Nous sommes très attaqués ici, avec d'autant plus d'acharnement qu'ils se sentent plus menacés à leur aile droite, et que, s'ils ne nous refoulaient pas, nous menacerions leur aile gauche.

1er octobre.

Ici les vivants sont mêlés aux morts. Des troupes cantonnent sur des terrains où l'on s'est battu les 7, 8, 9 et jours suivants, et on découvre encore, dans les endroits écartés, bois ténébreux, vallons pleins de mystère, force cadavres qui ne sentent pas frais. Les paysans reviennent. Quelques-uns retrouvent leur maison ; d'autres non. La charrue retrace son sillon qui efface celui des obus et la terre absorbe les morts. On trouve partout des carnets, des lettres qui ont un sort que je ne souhaite pas aux tiennes.

3 octobre.

La réfection des cadres m'appellera prochainement sur le front... Je verrai ce moment avec joie, car l'arrière des troupes est vraiment un spectacle qui ne donne pas de l'entrain.

Une chose vraiment émouvante, ce sont les chevaux. On en voit partout, de ces victimes passives de la guerre : sur le bord des routes où ils sont tombés ; dans les champs où ils se tiennent sur trois pattes, la patte brisée en l'air, dans une immobilité étonnante ; au bivouac où la pluie leur hérisse le poil, maigres, immobiles ; dans les traits des voitures où ils tirent en esclaves jusqu'à ce qu'ils crèvent. L'homme est moins esclave du devoir étant moins encadré...

Je ne te dirai qu'une chose sur la situation de notre armée et de l'armée voisine ; c'est que la nôtre se cramponne à l'Argonne, à Verdun, aux côtes de Meuse et que son dispositif, prolongé à droite par celui de l'armée voisine, a, par suite de la pointe des Allemands à Saint-Mihiel la forme d'un Z, Verdun-Pont-à-Mousson-Saint-Mihiel.

Tu vois que les Allemands de Saint-Mihiel sont dans notre mâchoire, mais jusqu'à présent nous n'avons pas pu refermer la mâchoire sur eux, tant ils s'entourent de retranchements, de fils de fer, de feux d'artillerie à longue portée. Note que ces gens qui se retranchent si bien qu'on ne peut pas les tirer de leurs taupinières à mitrailleuses, ont une direction supérieure très offensive, puisqu'ils ont mis dans notre flanc cette épine de Saint-Mihiel, probablement d'ailleurs pour faire diversion à la manœuvre qui se prépare contre eux en Picardie.

4 octobre.

Je passe aujourd'hui au ...e régiment d'infanterie où je vais prendre le commandement d'un bataillon... Je suis mon destin.

6 octobre.

Me voici donc depuis hier au ...e. J'ai reçu dès mon arrivée le baptême du feu, hier 5 octobre, étant en train de déjeuner en plein air. Des obus se mirent du repas. Je me porte fort bien et passe ma deuxième nuit au fond d'une tranchée couverte de paille. On se croirait au camp de Châlons tant on entend

dans l'air de bruits d'artillerie de tous calibres. Les fins de nuit sont un peu fraîches et les journées brumeuses. Je t'écris sur le parapet d'une tranchée, dans une plaine où j'ai vu autrefois de brillantes revues de fin de manœuvre.

8 octobre.

Je passe toujours mes nuits au fond d'un abri qui ressemble à un silo de betteraves. Nuit et jour, on entend la musique des gros obusiers ou celle des shrapnells et, de temps en temps, une fusillade. De ce côté-ci, personne ne veut lâcher pied et les opérations ne progressent ni d'un côté ni de l'autre. Les Allemands bombardent tout systématiquement : un village pour y mettre le feu et l'empêcher de servir de cantonnement, un pli de terrain parce qu'il peut abriter des réserves d'infanterie. Ils sont fort embêtants. Au moment où on déjeune, pan, des shrapnells ; on dîne, mais pas en paix. Le soleil se couche, l'artillerie fait rage. La lune se lève, une rafale de projectiles avec elle. Bref, on est mal à l'aise. Jamais je n'ai senti si bien le charme de la nature quand elle n'est pas troublée par ces voix discordantes.

11 octobre.

Aujourd'hui, bivouac dans un bois. Il pleut. Les blessés légers des combats d'août commencent à rentrer. Ils semblent partagés entre le devoir de reprendre leur place dans le rang, et le regret des soins qui les entouraient. Je te répète que je ne sais plus rien des événements. Mon horizon est un bivouac qui fume dans un bois mouillé, un fort bombardé dont le profil ressemble maintenant à celui de la chaîne des Alpes, des crêtes où de temps en temps les artilleries adverses font rage, cherchant à frapper l'infanterie dont elles soupçonnent la présence. L'air alors vibre, siffle et résonne de mille voix méchantes et hargneuses. On est mal à l'aise.

13 octobre.

Hier, dans la position où nous étions en réserve, dans un ravin, nous avons été encadrés puis coupés par une rafale des obusiers allemands. On voit alors une foule de gens qui ont l'attitude de la prière ou de la prosternation, comme s'il servait

de quelque chose de ne pas regarder en face la mort hargneuse que vous présente la mitraille. Nous perdons ainsi tous les jours du monde. C'est un rôle ingrat. Nous sommes aujourd'hui dans une carrière où voisinent les abris de branchage, les emplacements de tir et les tombes fraîches de ceux qui y sont tombés les jours précédents. On a le plus grand mal à faire la cuisine dans des endroits où la fumée soit le moins possible aperçue, car la fumée du dîner appelle l'hôte indésiré, le shrapnell ou l'obus. Toutes les nuits, le bruit d'une attaque qui crépite dans le voisinage, les éclairs des coups de canon, les panaches de fumée des villages qui flambent ! C'est la dévastation dans toute sa terreur le long de cette vallée où j'ai été si longtemps en garnison.

15 octobre.

Nous quittons ce soir la carrière où le tour de service d'avant-postes nous a laissés deux jours. Hier, anniversaire d'Iéna, l'artillerie allemande nous a bombardés avec énergie, fouillant toutes les crêtes et tous les replis de terrain. Elle paraissait chercher surtout une batterie des nôtres masquée sous des gerbes d'avoine et de feuillage près de la carrière susdite. On n'aime pas beaucoup que l'artillerie ennemie s'occupe trop de vous. On préfère qu'elle s'occupe du voisin et on discute alors pour savoir si c'est l'obusier lourd qui tire. Celui-là les soldats l'appellent : l'autobus, tant il fait un lourd fracas en traversant le ciel. Bref la journée s'était passée assez bien lorsqu'à sept heures, deux coups éclatent contre nos abris, mais miraculeusement sans faire d'autre mal que de roussir deux soldats qui sont sortis de cette commotion complètement hébétés, leur sac en lambeau, leurs verres de montres volatilisés, leurs cartouches brûlées et tordues. Voilà comme on vit dans nos tranchées. Il y a des instants vraiment palpitants.

19 octobre.

Me voici dans la plaine de L...-s.-M... dans une tranchée pour trois jours. Grand fracas de canon la nuit, repos relatif le jour, par journées brumeuses. On ressemble à des ermites. On fait la cuisine à 4 kilomètres des avant-postes, parce que la fumée appelle le coup de canon. Depuis le 5 octobre, je

couche en plein air et j'ai perdu la faculté de m'enrhumer. On est, il est vrai, transi vers quatre heures du matin. Voici les shrapnells qui recommencent à faire piou ! piou ! piou ! en effarouchant tous les corbeaux et les étourneaux qui écument cette plaine remplie de gerbes et de quelques cadavres. Cette existence est un jeu de hasard. Nous sommes d'ailleurs assez gais par fatalisme. Le coup qui te tuera, tu ne l'entendras pas.

22 octobre.

Nous sommes en plein hiver : gelée et temps sec. On nous cantonne tous les huit jours pendant quatre jours, le bivouac étant glacial, moins désagréable cependant que quand il pleut. Canonnades toujours. Actions partielles d'infanterie qui ne changent pas grand'chose à la situation dans ce secteur. Il est évident qu'on chasserait les Bavarois qui sont à Saint-Mihiel en faisant de gros sacrifices, mais qu'on veut précisément éviter en ce moment-ci.

23 octobre.

Nuits froides mais journées belles. Nous ne bougeons pas. Nos hommes sont bien nourris, chaudement vêtus des tricots que leur envoient les femmes de France, mais ils s'engourdissent et leurs officiers finiront par faire comme eux. Les canonnades que les Allemands nous prodiguent à certaines heures ne les empêchent ni de dormir, ni de vaquer à leurs occupations, non qu'ils ignorent la peur, mais parce qu'ils vivent, comme nous d'ailleurs, d'une vie purement animale. Bref, on s'abrutit.

1er novembre.

Nous avons repoussé cette nuit une belle attaque. Voici comment les choses se sont passées. Nuitamment une batterie de notre artillerie de campagne est venue s'établir près de nos tranchées d'infanterie pour être plus à portée de l'artillerie lourde allemande. Cette batterie s'est entourée et recouverte de paille pour échapper à l'observation des taubes. La nuit dernière, vers vingt-deux heures, elle a ouvert un feu par

rafales sur des cantonnements et des batteries allemandes. Les Allemands ahuris n'ont pas répondu. Mais à minuit ils nous ont attaqués avec infanterie et artillerie. C'était superbe. Les shrapnells passaient dans le ciel comme des étoiles filantes, les coups percutant sur le sol rejaillissaient en gerbes de feu et volutes de fumée noire ; l'incendie d'un village faisait à l'horizon une grande colonne de fumée aux reflets de flamme ; les balles sifflaient, gargouillaient, donnaient des sons mats en s'amortissant sur le sol. Les mitrailleuses crépitaient et les échos des bois d'alentour répercutaient toute cette orchestration. A l'odeur de la poudre se mêlait celle de l'acide azotique des projectiles explosifs. Des blessés hurlaient comme J... quand il a un bobo.

3 novembre.

Pour la première fois depuis le 5 octobre, je couche dans un lit. On nous a mis pour deux jours dans un cantonnement de repos, c'est-à-dire un endroit où l'on peut se laver sans avoir à se garer des coups. Je ne dissimule pas que c'est un soulagement. Mais quelle drôle de guerre ! On dirait qu'il s'agit de faire le siège de l'Allemagne. Et c'est bien cette tournure que la situation militaire prendra, si l'offensive des Russes est arrêtée comme la nôtre l'a été. Dans la guerre bulgare, ce fut la même chose : offensive brisée devant Andrinople. La nôtre en échec au début, reprise ensuite mais tôt arrêtée, ne peut recommencer qu'avec l'aide des Russes...

6 novembre.

Nous quittons ce soir le cantonnement de repos où nous nous sommes lavés et engraissés pendant quatre jours, pour retourner sur la paille humide du bivouac aux avant-postes. Nous espérons toujours qu'un succès décisif, en Flandre ou en Pologne, mettra un terme à la situation des adversaires dans cette région. Nous sommes comme ces taureaux qui croisent leurs cornes, s'arc-boutent l'un contre l'autre et restent immobiles. Selon que la fortune tournera dans un sens ou dans l'autre, ce sera l'investissement de deux de nos places ou celui de M...

8 novembre.

Me revoilà dans ma plaine. On y observe la vie des taupes et des mulots aussi bien que le tir d'ailleurs ralenti des Allemands. Ils doivent bien être obligés de faire des économies de projectiles ! Entre nos avant-postes et les leurs, pourrissent des cadavres qui datent du 24 septembre. Aucun armistice n'étant accordé, il est impossible de les enterrer à moins de faire tuer des vivants pour enterrer des morts. Quelques chiens du village voisin ruiné et abandonné sont devenus nos commensaux, mais ils ont grand peur des obus ; ils ne savent alors où se cacher. Grand aussi est l'émoi des corbeaux et étourneaux lorsqu'ils sentent la mitraille passer dans l'air. On le voit à leur vol effaré. La plaine est couverte de gerbes d'avoine qui sont restées en place depuis le mois d'août. Sur nos tranchées et sur les tombes, repousse l'avoine en herbe. On trouve de tout dans cette plaine : machines agricoles abandonnées, mobilier pris dans les ruines du village, objets d'équipement, lettres et cartes postales tombées des sacs.

10 novembre.

Ici, situation sans changement, suivant la formule, sauf que les Allemands ne canonnent presque plus. Bivouac dans les bois pour changer. Brouillard de novembre.

13 novembre.

Vie monotone aux mêmes endroits. Canonnade rare. Les bois se dépouillent de leurs arbres et de leurs branches pour blinder nos abris. Ils portent partout la trace des bombardements récents. On y ramasse des éclats d'obus gros comme des tuiles. On voit des chênes et des hêtres vénérables brisés par les obus, d'autres qui ne tiennent plus que par quelques racines. Près d'un fort en ruines, qui est dans le voisinage, un mouton broute depuis trois semaines et échappe par une course folle au couteau des cuisiniers qui le convoitent. Nous luttons contre la gale, les poux, la saleté des bivouacs aux mêmes endroits, le froid et la pluie qui commencent,... avec l'espoir d'un triomphe.

15 novembre.

Nous revoici dans les tranchées de la plaine de L... maniant la pioche, la pelle, la hache, la ronce artificielle. Les mêmes Allemands sont toujours devant nous, mais ils réservent leurs munitions qu'ils prodiguaient le mois dernier. Nous occupons une ligne si étendue qu'il ne peut pas se produire de décision par ici, si ce n'est par répercussion de ce qui arrivera ailleurs. Ces parties de drogue sont nécessaires et d'ailleurs communes à toutes les guerres. Au moins avons-nous la certitude du succès final, que les combattants de 71 n'avaient pas. Cela, c'est une grande différence et toute à leur honneur. Je répète que je me porte fort bien. Pas un rhume, pas un rhumatisme, mais je ne jure pas de ne pas en rapporter de cette guerre. Nos hommes en sont déjà perclus et c'est une troupe un peu ankylosée que je commande.

1er décembre.

Nous passons maintenant tous les quatre jours dans un cantonnement après quatre jours d'avant-postes, de sorte qu'on peut bien se laver. La situation ici est celle que je t'ai déjà décrite plusieurs fois ; tranchées, fils de fer, canonnade et fusillade ralentie chez les Allemands, plus vive de notre côté.

3 décembre.

Ici, canonnade et fusillade jour et nuit, mais c'est nous qui tirons. C'était l'inverse au mois d'octobre. Nous avons jusqu'à des pièces de marine et des canonniers marins. Ces pièces ont un coup de gueule formidable. Les Boches tirent beaucoup sur nos avions ; on voit alors dans le ciel les nuages blancs produits par l'explosion des shrapnells se succéder derrière ou devant l'avion en un long cordon sinueux. C'est très joli, mais les éclats retombent sur les terriens. En somme, guerre dans l'air et guerre de mines. Le temps est pluvieux ; le rhumatisme est le moindre mal qui nous guette, mais on est heureux de sentir que les Boches sont aussi embêtés que nous l'avons été jadis.

5 décembre.

Nous avons ici des journées très occupées : travail de sape, tirs pour embêter nos adversaires, patrouilles et reconnaissances. Des marins, vêtus de capotes d'infanterie, des canonniers marins ont fait leur apparition dans nos parages. Aussitôt est née aux avant-postes la légende du marin fantôme, un Boche déguisé en marin qui circulerait dans nos lignes pour découvrir l'emplacement des pièces à longue portée. Personne ne l'a encore pris sur le fait. Nous avons construit, à vingt mètres derrière nos tranchées, des abris de repos munis d'un confortable relatif : paille de couchage, toit plus ou moins perméable, poêles pris dans les ruines du village voisin. Tout cela est peuplé de taupes et de mulots qui, éblouis par les bougies, viennent nous observer le soir.

7 décembre.

Les nouvelles sont bien monotones. Je vois dans les journaux qu'on mène sur tout le front la même vie que là où nous sommes. Mais les journaux sont émaillés de lettres de combattants qui me paraissent contenir de fortes blagues. Les Boches sont pleins de ruses et on ne les met pas si facilement dedans qu'on le croirait à lire des lettres de zouaves. Pour moi, je n'ai encore vu que leurs obus qu'ils nous ont prodigués et leurs balles, mais jamais leurs visages ni leurs dos.

11 décembre.

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas, sinon qu'ils nous trouvent toujours aux mêmes endroits. Ce sont tantôt des détonations formidables de grosses pièces, qui ne nous empêchent plus de dormir bien qu'elles fassent trembler l'air et le sol, tantôt la chute de quelques « gros noirs » qui creusent leurs « marmites » dans le sol, tantôt des journées presque calmes où quelques shrapnells blancs ou verts saluent les travailleurs qui vont à la tranchée. Nos hommes s'amusent à répéter les propos des soldats des régiments du Midi qui sont nos voisins : « Le rrrégimain a été couverrrt de balles ! »

14 décembre.

L'artillerie boche se réveille. Elle salue de shrapnells la mise en place des travailleurs dans les tranchées. Les anciens disent aux jeunes : « C'est la cloche ! » comme à l'usine. Les jeunes courbent le dos avec cette impression de malaise qu'on éprouve lorsqu'on se sent sous le trajet final des trajectoires. On entend *dziï* (c'est l'obus qui vient); immédiatement : boum ! ensuite fumée, pluie de shrapnells et de cailloux, puis quelque chose comme un disque noir qui tourbillonne dans l'air comme un cerceau qui va tomber : c'est le culot du projectile, qui est toujours en retard, mais qui par sa masse est fort dangereux.

17 décembre.

Nous voilà à 30 kilomètres de l'endroit où nous étions, où d'autres troupes nous ont remplacés. Nous sommes présentement dans un bon cantonnement loin du feu, mais il est bien certain que nous sommes là en réserve pour aller quelque part.

20 décembre.

Nous avons fait deux fortes marches par des pluies battantes. La canonnade très violente ce matin à notre arrivée s'est tue ce soir. Que sera demain? En tous cas nous sommes dispos quoique mouillés.

28 décembre.

Nous en faisons bien moins dans l'endroit où nous sommes que jadis. On attend qu'il y ait un trou de fait pour nous jeter dedans. Or ce trou ne se discerne pas. Le général qui dans cette guerre a montré le plus de talent s'appelle Fil de Fer; il était tenu en peu d'estime en temps de paix. Il se défile fort bien; il est très tenace et s'entoure d'un feu qui fait réfléchir ceux qui ne sont pas de fer.

1er janvier 1915.

Cette année s'ouvre sur de belles perspectives inespérées après tout. Patience et longueur de temps auront raison du colosse et de son fil de fer. Cependant ne vendons pas la peau

de l'ours avant de l'avoir mangé. Je conclus sur ces deux proverbes.

9 janvier.

Ce matin, départ brusque à travers bois. Ce soir nous sommes près du Pied-de-Cochon.

10 janvier.

Nous allons reprendre l'existence dans les tranchées, mais dans la forêt de X... Cela nous promet bien de la boue. Nous étions propres depuis quinze jours ! Nous n'avions guère subi jusqu'à présent que le feu de l'artillerie ; nous allons nous trouver dans le combat d'infanterie sous bois, qui exclut un peu le canon pour la balle.

11 janvier.

Nous apprenons à lancer des grenades à main, à tirer des obusiers de tranchées et un tas d'autres jouets. C'est un nouveau genre d'occupation. Le temps est fort laid, aigre et pluvieux. Je n'avais vu ce pays qu'au printemps.

12 janvier.

A 15 kilomètres environ au sud de G..., il est au sein des bois aujourd'hui sonores, un pavillon qui porte le nom de la partie du Bois de Boulogne, où se font des expositions de peinture. *Dahin ! Dahin !* C'est là que je vais aller...

15 janvier.

Nous voici dans les bois, pataugeant dans une boue pareille à de la crème au chocolat. Fusillade incessante jour et nuit. Les Boches sont tout près quoique les taillis nous les cachent. Ma correspondance sera moins fréquente, car je suis en alerte continuellement.

17 janvier.

Nous avons aujourd'hui du soleil pendant quelques heures sur notre boue. Toujours même tintamarre. Il est resté cependant des mésanges dans ces bois, qui viennent picorer dans les bivouacs, mais pas d'autres bêtes. Daims et sangliers se sont

enfuis ; c'est nous qui avons pris leur place. Il n'y a aucune raison pour que notre séjour en forêt de se prolonge pas. La décision ne peut pas venir d'ici, mais du terrain découvert où l'artillerie décide.

18 janvier.

Boue et neige fondue. On dort au crépitement de la fusillade et on ne sursaute que lorsque le crépitement longtemps régulier devient un orage, martelé de coups de canon et traversé par des colères de mitrailleuses. Si tu as vu dans les foires « les hommes de bronze », tu auras une idée de la boue qui nous englue. On brûle d'ailleurs du bois puisqu'on est en forêt et on avale avec délices café, thé et alcool.

19 janvier.

Comme les travaux des Boches sont tout près, l'artillerie doit tirer sur des hausses très courtes, d'où il résulte que nous recevons quelquefois du 75 dans le dos ! C'est inévitable... Je t'ai décrit les tranchées inondées d'eau. On n'aperçoit les Boches que quand, comme nous, ils écopent l'eau des tranchées. L'infanterie lance sur leurs travaux, à la main, des pétards de chedditte qui malheureusement éclatent quelquefois contre les arbres. On leur tire aussi avec des mortiers improvisés (une douille d'obus fixée sur un culot de bois), des fougasses qui vont à 50 et 80 mètres. Alors leurs mitrailleuses se mettent en colère ; les nôtres répondent et le concert commence. Toutes les nuits coups de fusil toutes les trois secondes, quand les nuits sont calmes. Il semble qu'on entend le coassement des grenouilles dans une mare. Ricochets sonores sur les troncs d'arbres. Le lendemain matin, neige et boue.

21 janvier.

Mot d'un chef de bataillon lançant à l'attaque des territoriaux : « Allons les territoriaux ! Vous êtes assez vieux pour mourir ! » On tient généralement d'autant plus à sa peau qu'on y habite depuis longtemps et qu'on y a pris ses petites habitudes... Pas mal d'engelures ! Des hommes qui s'en vont

en père Peinard, appuyés sur un bâton, un pied enflé et la chaussures attachée dessous.

23 janvier.

Forêt blanche de givre depuis deux jours. Boue un peu durcie par la gelée. Voilà dix jours que je ne me suis pas lavé ! Grand tintamarre toujours de fusil et de canon. Nous voyons dans le taillis les pioches et les pelles des Boches, qui sapent vigoureusement, se lever et s'abaisser. On contre-sape, on tire, on téléphone ! Cadavres livides couverts de givre comme dans le tableau de Gros qui décidément fut un grand réaliste. Mes hommes sont bien. Ils souffrent sans se plaindre. D'ailleurs l'intérêt de la défense personnelle les retient au devoir. Les évacués et les blessés risquent beaucoup avant d'arriver à l'ambulance qui est loin.

25 janvier.

Toujours dans les bois sans nous laver car il n'y a que de la boue. On voit devant nos lignes des taillis littéralement fauchés par la fusillade. Dieu merci, les arbres encaissent la majeure partie des balles qui circulent continuellement. On ne voit des Boches que leurs pelles et leurs pioches qui s'élèvent au-dessus des sapes d'un mouvement régulier tandis que leurs mitrailleuses battent avec rage nos tranchées. Ils montent quelquefois dans les arbres pour viser à leur aise. On en a fait descendre un dont le tir nous avait déjà coûté cher.

26 janvier.

Nous sommes relevés pour deux ou trois jours, si aucun incident ne se produit. Je te dirai plus tard ce qu'est la guerre sous bois. Quelle pétarade énervante ! Nous sommes restés exactement quatorze jours au fond du bois. Deux fois par jour je circulais dans des tranchées où l'on a parfois de l'eau jusqu'aux genoux. Ma correspondance s'achemine difficilement dans ces conditions et il y a tant de choses auxquelles il faut penser quand on est ainsi sur le qui-vive ! Demain je me nettoie chez M. le curé.

COMMANDANT VIDAL DE LA BLACHE

FRANÇOIS-JOSEPH Ier

I

François-Joseph est mort le 21 novembre 1916, après avoir régné exactement soixante-huit ans moins dix jours. Monté sur le trône en pleine tourmente révolutionnaire, il en est descendu dans l'ouragan d'une guerre universelle dont il porte, comme complice ou dupe de l'Allemagne, la lourde responsabilité. Il a échoué dans l'œuvre à laquelle tout son règne a été consacré, l'édification d'une Autriche moderne. Par son dernier acte, il a détruit la légende et l'illusion dont vivait sa monarchie : la légende d'une puissance conservatrice et pacifique par nature, pierre angulaire de l'équilibre de l'Europe ; l'illusion longtemps caressée d'un empire qui serait juste envers tous ses peuples, fort par leur libre accord et leur cordiale entente. La question d'Autriche, telle qu'en mourant il la laisse posée, ne comporte plus que deux solutions : ou une Autriche-Hongrie, livrée, comme elle l'a été depuis un demi-siècle, aux Allemands et aux Magyars et désormais plus étroitement encore qu'avant la guerre vassale de Berlin, fourrier docile de la pénétration germanique vers l'Orient et de l'hégémonie allemande sur l'Europe et bientôt sur le monde ; ou, sur les ruines d'une monarchie infidèle à sa mission européenne et humaine, la formation en États nationaux libres des peuples qu'elle a trop longtemps opprimés, et

qui désormais, unis par les liens de la parenté et de l'amitié, en entente étroite avec les Alliés, assureront à l'Europe ce que, par la faute des Habsbourg, l'Autriche a failli à lui donner : l'équilibre et la paix par la justice, le droit et la liberté.

L'ancienne Autriche était un immense domaine de famille, œuvre de la patience et de la ruse plus que du génie et de la force victorieuse, ramassé à coup de mariages et d'héritages par des souverains sans cesse à l'affût des occasions d'arrondir leurs terres, et géré au seul gré et dans le seul intérêt de ses maîtres. Elle s'effondra sous la tempête de 1848, révélant l'absolue insuffisance et l'incurable faiblesse de l'absolutisme patriarcal qui l'avait régie durant des siècles sans pouvoir insuffler la vie à ce grand corps disparate, gauche et lourd, lui donner une âme, créer une nation autrichienne. Dans l'Europe nouvelle, transformée par le grand souffle de la liberté politique et nationale, il n'y avait plus place pour cette monarchie féodale : il lui fallait se transformer ou disparaître. La mission historique de François-Joseph, qui recueillit en pleine crise la lourde succession de son oncle Ferdinand, était de guider cette évolution, d'associer les peuples autrichiens à la vie de l'État, de les élever de la condition de sujets à la dignité de citoyens, de doter son empire composite des institutions qui feraient des dix nationalités entre lesquelles se divisent ses sujets, la nation autrichienne unie et une. A cette mission, il a failli, lui aussi. Dans son échec, quelle est la part des circonstances, des difficultés insurmontables, quelle est sa responsabilité propre?

Son règne est sans doute le plus long de l'histoire : sur les soixante-douze années de Louis XIV, il y en eut dix-sept de minorité imposée ou consentie ; François-Joseph, au contraire, a vraiment régné, vraiment gouverné, depuis son avènement jusqu'à sa mort. Il semblerait que cette extraordinaire longévité ait dû grandir sa part d'action personnelle sur son époque. En fait, le contraire plutôt est vrai, et, à régner si longtemps, François-Joseph n'a gagné que de subir plus d'influences et de voir s'effacer encore sa personnalité naturellement assez terne. Devant lui deux générations ont disparu, leur œuvre accomplie, et une troisième a commencé

la sienne. A la place des souverains qui avaient salué son avènement il trouvait, dans ses dernières années, leurs petits-fils, et souvent déjà leurs arrière-petits-fils. Nous avons eu cinq régimes et onze chefs de l'État pendant le temps qu'il a occupé le trône. Sous ses yeux se sont produits les changements les plus profonds, les plus rapides, les plus étonnants, autour de lui, dans ses États et dans le monde : les transformations sociales et intellectuelles issues de la Révolution de 1848, et les conséquences politiques qu'elles ont entraînées ; la renaissance des nationalités de son empire, la disparition du régime féodal, la pénétration du capitalisme moderne jusque dans les montagnes neigeuses du Tyrol et les steppes brûlantes de l'Alföld hongrois, la conquête par la grande industrie même des recoins silencieux des Alpes et des profondes vallées boisées des Carpathes, la croissance américaine de Budapest ; l'émiettement de l'empire turc et la consolidation des États balkaniques ; l'essor de l'Allemagne et de l'Italie unifiées ; l'éveil magnifique de la jeune force du peuple russe ; l'élargissement du monde, et la prodigieuse expansion coloniale des cinquante dernières années. Il n'était pas de taille à dominer son temps, à en comprendre toute la grandeur et la puissance : il n'avait pas l'étoffe des grands conducteurs d'hommes ; et d'ailleurs l'histoire n'est-elle pas aujourd'hui l'œuvre des masses anonymes plus que des héros? François-Joseph, qui avait débuté par l'absolutisme le plus rigoureux, se fit, à l'âge où d'ordinaire les vieillards se raidissent contre le progrès, le promoteur et le champion du suffrage universel dans les deux États de sa monarchie : ce n'est ni l'éclair du génie, ni la mûre sagesse d'une longue expérience : tout prosaïquement il tirait de la révolution russe une leçon de prudence, et il comptait, pour réfréner les passions nationales déchaînées, sur la crainte du socialisme.

Mais, s'il n'a pas, et pour cause, imprimé sa marque personnelle sur l'évolution de la monarchie au cours de son long règne, il a, comme souverain, largement agi sur elle : non point par des impulsions soudaines, par des initiatives énergiques, mais par une intervention, patiente, continue, souvent obscure, efficace cependant et plus d'une fois décisive. Dans

cet empire des Habsbourg, bariolé, composite, encore tout pénétré d'ancien régime, le rôle du souverain est plus grand que peut-être même dans la monarchie la plus absolue. Entre ses royaumes et provinces, qui ont gardé leurs traditions et leurs aspirations propres, entre ses peuples, divers de race, de langue, d'histoire, de civilisation, parfois d'intérêts, et souvent divisés et presque ennemis, il est le principe de liaison, l'expression vivante et l'incarnation de leur unité : en un sens, il est l'État, à lui seul. Il n'y a point de patriotisme commun à tous ses sujets, hors le loyalisme : le contrat fondamental de la monarchie, c'est cette fameuse Pragmatique Sanction de Charles VI, qui proclame que la couronne apostolique de Hongrie et le faisceau des couronnes — royales, archiducales, ducales ou comtales — groupées depuis 1804 sous la couronne impériale d'Autriche resteront inséparablement et indivisiblement unies tant qu'il subsistera des descendants légitimes de l'empereur Léopold Ier de Habsbourg. La monarchie autrichienne est le dernier survivant en Europe des États purement dynastiques d'autrefois. Son souverain aujourd'hui possède des pouvoirs constitutionnels étendus, mais un pouvoir de fait infiniment plus vaste : pratiquement, il est, dans les domaines les plus importants de la vie publique, maître sans partage. La Constitution autrichienne, octroyée par sa grâce, est faite de manière à ne point gêner sa liberté, et il la suspend à son gré, expressément ou tacitement. Avec la Constitution millénaire de la Hongrie, qui est presque contemporaine de la Grande Charte, il faut plus de façons ; mais encore, elle laisse au pouvoir royal un large champ d'action : il y a juste dix ans, on a vu un colonel dissoudre le Parlement par l'ordre du roi, le pays accepter sans un mouvement ce coup d'État, et la majorité s'y plier et venir à résipiscence.

La force du monarque autrichien est faite de la supériorité d'une volonté unique, nette, arrêtée, tenace, sur une multitude de volontés ou de velléités qui se contrarient, s'éparpillent et souvent s'annulent. Il est deux souverains en un seul, empereur d'Autriche et roi de Hongrie, et par là comme une sorte d'arbitre et de conciliateur né entre ses deux États. Il l'est aussi, dans chacun d'eux, entre ses sujets,

divisés comme partout en partis et en classes, mais aussi, ce qui est l'originalité de l'Autriche-Hongrie, en nationalités. Dans cet émiettement le monarque apparaît aux partis, aux classes, aux nationalités, comme le protecteur puissant dont seule la faveur leur permettra de réaliser leurs aspirations, et on les voit rivaliser envers lui d'obéissance, de complaisance et parfois de servilité. L'empereur d'Autriche et roi de Hongrie, souverain constitutionnel, avait, hier encore, plus d'autorité peut-être, plus d'influence réelle, plus d'action sur sa monarchie que l'empereur d'Autriche au temps où il se proclamait fièrement monarque absolu.

Soixante-huit années durant, François-Joseph a porté la couronne ; soixante-huit années durant, il est apparu à ses peuples dans cet éclat, dans cette majesté, dans cette gloire. Sa longévité même, qui nuisait à son influence personnelle, a ajouté au lustre de sa dignité. « Notre vieil empereur », comme on disait en Autriche, « notre vieux roi », comme on l'appelait en Hongrie, joignait au prestige du souverain celui du patriarche, et son autorité s'augmentait du temps même depuis lequel il l'exerçait. Plus d'un politique, plus d'un historien, plus d'un observateur, témoin proche ou lointain des affaires d'Autriche-Hongrie, des troubles de Prague, des scènes scandaleuses du Reichsrat, des philippiques lancées contre l'Autriche au Parlement de Budapest, tenait ces années de François-Joseph pour une grâce que le ciel accordait aux peuples affamés de paix et de repos, et formait le vœu que longtemps encore fût ajournée cette crise de la succession d'Autriche, où la mort du vieux monarque risquait de mettre aux prises toute l'Europe. C'était mal juger de la force du sentiment dynastique en Autriche et en Hongrie : quel que fût le prestige personnel de François-Joseph, son successeur aurait en tout temps paisiblement pris possession de ses trônes. Aujourd'hui, à voir comment il a fini, à compter ses erreurs et ses fautes, à suivre le développement de leurs conséquences effroyables, on est tenté de se demander si le ciel n'eût pas été plus clément en ne lui accordant que la durée ordinaire des vies humaines et en appelant au trône dix ou quinze ans plus tôt un empereur jeune, dégagé des préjugés d'une éducation lointaine et de très anciennes habitudes

d'esprit, libre de secouer dès traditions surannées et d'orienter a monarchie dans une voie moins dangereuse. — Mais on songe aussitôt que, depuis le drame encore mystérieux de Meyerling, l'héritier de François-Joseph s'appelait l'archiduc François-Ferdinand.

II

Dans le protocole, les Habsbourg sont « la sérénissime Maison impériale ». L'empire dont est tiré ce titre, ce n'est pas l'empire d'Autriche, mais c'est l'empire dont la couronne n'est, du milieu du xve siècle jusqu'en 1806, sortie de la Maison d'Autriche qu'une fois, pendant cinq ans, l'empire dont la tradition pénètre les Habsbourg au point de les dominer tous encore aujourd'hui : le Saint-Empire romain de nation germanique, l'Empire de Charles-Quint, l'Empire universel.

Né sous l'ancien régime, grandi dans une cour dont Metternich était l'oracle, élevé par une mère aussi ambitieuse qu'énergique, l'archiduchesse Sophie, l'une de ces « six sœurs bavaroises » que le fanatisme prussien de Treitschke appelle « sœurs de malheur », et qui, toutes mariées à des princes autrichiens et allemands, ont, dans l'Allemagne de 1830 à 1860, activement servi la cause de l'empire catholique et autrichien, François-Joseph a été toute sa vie le serviteur et le prisonnier de cette idée impériale. Cette fidélité à un haut idéal est peut-être tout ce qu'il y a de noble dans son règne ; politiquement, elle en a été le malheur. Fasciné par cette vision de grandeur, ébloui par les vastes perspectives qu'elle lui ouvrait, le cerveau trop peu vigoureux pour en percer le mirage et reconnaître que le monde contemporain n'avait plus de place pour une monarchie universelle, trop timide d'esprit et de volonté pour s'en dégager et se fixer des buts précis, plus proportionnés à ses moyens et à ses ressources, mieux adaptés à son temps comme aux besoins et aux forces de ses États, il a été la victime d'un conflit, semblable à ceux de la tragédie antique, le jouet de forces immenses et fatales.

Et il y a certes quelque chose de tragique dans la destinée de ce souverain qui, les yeux perdus dans un rêve de grandeur, conduit sa monarchie à l'abîme, alors que s'il avait su concevoir sa mission vraie et s'y consacrer tout entier, son règne eût été utile et glorieux, et son nom honoré de ses peuples et du monde.

Dans une de ces instructions aux ambassadeurs du roi, où s'offre à notre admiration la finesse pénétrante et précise de la diplomatie française du XVIIe et du XVIIIe siècle, on lit cette phrase : « L'empereur regarde comme autant d'usurpations faites sur lui les États dont il n'est pas le maître. » On n'a jamais défini plus justement que par cette discrète ironie l'état d'esprit impérial des Habsbourg. Pour eux, il n'y a au monde qu'un pouvoir légitime ; de même que, dans l'ordre spirituel il n'y a qu'un pape, il n'y a, dans l'ordre temporel, qu'un empereur. *Il n'y a qu'une ville impériale, il n'y a qu'une Vienne*, dit le refrain viennois qui nous apporte l'écho populaire et transposé de cette naïve conviction. La foi en l'étoile de la Maison est inébranlable chez les Habsbourg, et elle ne saurait à leurs yeux être trompeuse. Les États sur lesquels ils règnent aujourd'hui ne sont qu'une partie, un fragment de l'empire qui leur revient de droit divin : c'est un acompte sur ce que la grâce de Dieu leur réserve pour un jour dont, si tard qu'il doive venir, ils attendent la venue avec une confiance aveugle et mystique. Un Habsbourg n'est pas seulement l'empereur d'une monarchie de cinquante millions d'hommes, si fort qu'il y tienne et qu'il travaille à la consolider et à l'étendre : ses ambitions et ses destinées sont plus hautes : dans ses méditations et ses élévations, il voit toujours luire au loin l'aube du jour qui lui rendra un empire semblable à celui du grand ancêtre, sur lequel le soleil ne se couchait jamais.

On a peine à imaginer un François-Joseph mystique. Il l'a pourtant été sur ce point. L'étiquette espagnole qui l'entourait, l'éducation profondément catholique qu'il avait reçue, l'habitude et le goût de l'autorité, l'orgueil de se sentir l'héritier d'une longue lignée d'empereurs, la fierté d'être un aristocrate parmi les souverains et de descendre d'une famille auprès de laquelle la plupart des dynasties régnantes sont parve-

nues, tout cela créait en lui un état d'esprit qui l'élevait au-dessus de sa nature terrestre, de sa condition, des contingences de la politique, et où il puisait, même dans ses moments de plus grande humiliation, un réconfort, un stimulant, l'énergie de résister à la mauvaise fortune et de faire crédit à l'avenir. On dit qu'après Sadowa, un moment accablé sous tant de coups du sort, il songea à abdiquer : mais ce ne fut qu'une faiblesse passagère. En 1873, au contraire, dans la pompe et le concert d'hommages qui entourèrent l'inauguration de l'exposition universelle de Vienne et les noces d'argent de son règne, il se sentit comme réhabilité de ses échecs passés, relevé à ses propres yeux, appelé de nouveau à faire de grandes choses ; et dès ce moment l'on distingue les premiers signes de l'évolution qui, en Autriche comme en Hongrie, tout en respectant les formes constitutionnelles, allait, en face des droits des Parlements, affirmer plus énergiquement l'autorité du souverain, et on observe les débuts de la politique extérieure qui, préparant l'occupation de la Bosnie et de l'Herzégovine, visait à inaugurer, avec l'expansion vers l'Orient, une ère nouvelle de grandeur habsbourgeoise.

Cette idée impériale, à laquelle il obéissait sans en avoir même une claire conscience, s'exprimait pour lui par un terme allemand, aussi vague et flou qu'elle est elle-même imprécise et flottante, un terme que, depuis tantôt cinquante ans, on peut trouver presque dans chacune de ses manifestations de souverain constitutionnel, discours du trône, proclamations ou manifestes ; autour duquel ont tourné, pendant près de deux ans, les négociations longues et embrouillées du Compromis austro-hongrois de 1867, et dont à ce moment il a, si l'on peut dire, défendu chaque syllabe, chaque lettre avec une incroyable opiniâtreté : die *Grossmachtstellung*, la situation de grande puissance de la monarchie. Ce mot, pour lui, voulait tout dire ; en lui se résumait toute sa politique ; c'était un mot d'ordre, une maxime, un symbole. Il fallait que la monarchie fût une grande puissance ; il le fallait pour la tradition, pour le passé de sa famille, pour le rang de sa Maison, parce que seule une grande puissance pouvait soutenir et, l'occasion favorable venue, faire valoir les prétentions inexprimées et indéfinies qu'autorisait l'idée impériale. Sans doute

l'Autriche-Hongrie, on l'a dit souvent, placée en Europe dans une position centrale, formée d'un groupement de petits peuples et de fragments de peuples soumis à de fortes attractions extérieures, avec de longues frontières militairement et politiquement exposées, ne pouvait vivre et se maintenir qu'en étant forte et puissante. Mais ce n'est pas de cette nécessité politique que s'inspire François-Joseph ; en bon Habsbourg, il songe moins à sa monarchie qu'à sa Maison, à ses peuples qu'à sa famille ; comme ses aïeux, ce qui l'occupe, c'est de sauvegarder ce qui reste de l'empire, le titre, l'éclat, le rang, le prestige, derrière lequel se cachent des droits imprécis, mais toujours précieux, qu'un jour peut-être la chance s'offrira de faire valoir et triompher.

Réserver l'avenir de sa Maison, c'est la fin dernière de toute sa politique. Elle n'a rien de national, rien de populaire : elle n'enflamme pas ses peuples, et le temps est passé où par un régime d'effroyable terreur, un Ferdinand II, un Léopold Ier les pliaient à une passive obéissance. Il pactisera donc, faute de pouvoir, comme il l'eût préféré sans doute, commander en maître absolu. Son grand-père disait après le Congrès de Vienne : « *Totus mundus stultizat, et vult habere Constitutiones.* » Il pensera de même à part soi, et concédera des Constitutions à la folie du temps, pourvu qu'elles laissent intact l'essentiel de son pouvoir, qu'elles n'affaiblissent pas entre ses mains les instruments de la grandeur dynastique, l'héritage impérial. Il n'acceptera pas toujours sans répugnance et sans résistance des innovations qui l'inquiètent ; parfois, au contraire, il ira, d'un saut hardi à des mesures radicales. Tantôt il prendra l'initiative des réformes, tantôt il faudra qu'on les lui arrache presque par la menace, presque par la force. On lui reprochera, et parfois avec amertume, d'avoir mis sa signature au bas de tant de proclamations qui se contredisaient, de Constitutions qui s'annulaient : on dénoncera ses palinodies. Il est pourtant toujours resté fidèle à lui-même ; devant sa conscience, si elle l'interroge, il est certainement tranquille : la fin justifie les moyens ; pour sauver ce qui est essentiel, nécessaire, permanent, il est licite, juste et bon de sacrifier ce qui est accessoire, contingent, éphémère. Pour conserver la situation de grande puissance

de sa monarchie et ce qui en était à ses yeux les conditions essentielles, il a, on peut le dire, cédé sur tout ; mais, sur cela même, il n'a jamais cédé.

Il était profondément catholique, et c'est la main forcée, après une longue et rude résistance, de mauvaise grâce, qu'il a sanctionné, en Autriche d'abord, puis, près de vingt ans plus tard, en Hongrie, des lois sur le régime des cultes qu'il considérait comme sacrilèges : mais il les a sanctionnées, car, si elles chargeaient peut-être sa conscience, elles ne touchaient pas à la puissance de la monarchie. Il était, au fond de son âme, absolutiste, conservateur et aristocrate : il a accepté le régime constitutionnel, et si, dans son for intérieur, il ne s'y est jamais complètement rallié, non seulement il l'a pratiqué, tel qu'il le comprenait, fidèlement et honnêtement, souvent avec des ministres dont le tour d'esprit chicanier, le ton pédant et les manières roturières le choquaient et parfois lui inspiraient une répugnance physique ; mais il a pris l'initiative de réformes électorales démocratiques, il a imposé le suffrage universel à l'Autriche, et bien failli l'imposer à la Hongrie ; il a vu, sans effroi, le parti socialiste conquérir presque le cinquième des sièges au Reichsrat ; il a reçu en audience, avec le bureau de cette Chambre, un vice-président socialiste, célèbre par la verve et le mordant de ses attaques contre la dynastie, et après l'audience, dit simplement avec un demi-sourire : « Il a vraiment été très gentil pour moi. » Il était centraliste, et il a souscrit au dualisme, et il n'a pas tenu à lui, à certains moments, que la Bohême ne reçût une autonomie d'où il n'y aurait plus eu qu'un pas jusqu'au fédéralisme. Aussi longtemps qu'il ne voyait pas menacée son autorité suprême de chef absolu de la diplomatie et de l'armée, il cédait : mais dès qu'il voyait surgir la menace, dès qu'il sentait en péril ces derniers restes de son ancien pouvoir, ce dernier espoir de la grandeur dynastique, ce fidéicommis, si réduit, qu'il se jugeait tenu de transmettre à ses successeurs, il était irréductible.

Pour avoir critiqué sa politique extérieure et voulu rogner sur le budget militaire, la majorité centraliste allemande de Schmerling fut renvoyée en 1865, et les négociations entreprises avec la Hongrie, dont, grâce à Sadowa, le résultat fut

l'établissement du dualisme. Parce que la majorité libérale allemande des Herbst et des Giskra s'opposait à l'occupation de la Bosnie-Herzégovine, elle fut brisée en 1879, et la faveur impériale sourit pendant vingt ans aux Slaves. Quand le Parlement hongrois, aux environs de 1900, voulut épiloguer sur les textes constitutionnels qui définissaient les droits du roi sur l'armée, l'harmonie presque sans nuages qui, depuis le Compromis, avait régné entre François-Joseph et les Magyars, se trouva troublée : le roi releva le gant ; il ne recula pas devant le conflit, et, par la dissolution du Parlement et l'établissement d'un ministère extra-parlementaire, montra sa puissance ; et si par amour de la paix, il finit par quelques concessions de forme, il n'est pas douteux que de la lutte il sortit vainqueur.

Il n'admettait pas, surtout, qu'on touchât à son armée ; elle était à lui ; il était son chef et le premier camarade de ses officiers ; en elle il voyait le dernier vestige de cette unité autrichienne qu'en des temps plus heureux il avait connue plus complète ; sur elle reposait la puissance de la monarchie. « Plus j'ai de raisons de juger favorablement la valeur militaire de mon armée tout entière, son zèle et son dévouement au bien du service, et le concours sans réserve que toutes ses parties apportent à la tâche commune, plus je dois et je veux en conserver l'organisation éprouvée », dit le fameux ordre du jour de Chlopy, qui, par son ton plus encore que ses affirmations, parut à la Hongrie de 1903 le manifeste d'un retour offensif de l'absolutisme. Plus brièvement et plus nettement, presque brutalement, François-Joseph répondait un jour à un député tchèque qui essayait de discuter sur un de ses ordres à l'armée : « En matière d'armée, je n'entends pas la plaisanterie. »

Il n'eût pas mieux demandé, sans doute, que de ne pas l'entendre davantage en toute autre matière politique, et sa nature l'eût porté à l'absolutisme. Mais il voyait que le temps de l'absolutisme était passé et cédait à l'inévitable, en se défendant du mieux qu'il pouvait. Au service d'un idéal rigide, il mettait ainsi, par nécessité, toutes les ressources d'un souple opportunisme. Il louvoyait, tergiversait, marchandait sur tout, sauf sur ce qu'il jugeait essentiel ; là-dessus

il restait inflexible, et finalement, toutes les fois qu'il l'a voulu, il l'a emporté. C'est beaucoup si l'on considère qu'il n'avait ni l'esprit large ni le cœur haut ; et l'on est tenté, parfois, d'admirer que l'homme qu'il était n'ait pas commis encore plus de fautes, éprouvé plus d'échecs, fait plus de mal qu'il n'a fait, et de croire que par moments sa fermeté dans son idéal l'élevait au-dessus de lui-même. Il semble plutôt qu'avec cet idéal il eût reçu de la longue lignée de ses ancêtres comme une sorte d'instinct politique, formé et affiné par l'exercice du pouvoir à travers tant de générations, une sorte de flair héréditaire, qui, s'il ne l'a point préservé, sans doute, de très lourdes erreurs, lui en a du moins évité de plus lourdes encore, auxquelles il était exposé.

III

François-Joseph avait l'esprit tout juste moyen, et le caractère inférieur à son esprit. On cherche vainement dans son règne une grande idée ou un grand élan ; son cerveau était stérile et son cœur sec. Des trois grands moyens d'action des souverains, la crainte, l'admiration ou l'amour, aucun n'était dans son registre. Marie-Thérèse ne fut pas toujours tendre pour les Magyars : elle prit de grandes libertés avec leur Constitution, et leur appliqua consciencieusement le principe « Qui aime bien, châtie bien. » Mais elle avait, à la célèbre Diète de Presbourg, fait à leur dévouement l'appel un peu théâtral que l'on sait : elle leur disait qu'elle les aimait, et, au fond, elle les aimait à sa manière ; aussi l'ont-ils adorée, et gardent-ils, après un siècle et demi passé, le culte de sa mémoire. François-Joseph n'avait pas cet instinct. Les Magyars sont le seul de ses peuples pour lequel, un moment, pendant les négociations du Compromis de 1867, il ait eu comme un accent du cœur ; mais l'accent ne venait pas de lui. L'âme inquiète et blessée de l'impératrice s'était prise d'une affection passionnée pour cette race, dont la gaîté éclatante recouvre une foncière mélancolie. La seule fois de son long règne où l'empereur ait mis comme un peu de sentiment dans sa politique, il subissait,

comme peut-être il ne l'a jamais subie, l'influence de sa femme, et ce mince rayon d'amour qui, timide et furtif, semble un moment réchauffer son cœur glacial, n'est que le reflet du cœur brisé d'Élisabeth de Bavière, « l'ange gardien de la Hongrie ».

On a loué la constance de François-Joseph, sa fermeté dans le malheur, cette conscience du devoir qui, sous les coups les plus rudes, faisait qu'il se redressait et, sans défaillance, reprenait sa tâche de souverain. Mais n'y a-t-il pas, sous cette apparence d'héroïsme, un égoïsme sans bornes? Le doute est au moins permis. On admire un souverain qui, pour être tout à l'État, tue en lui-même l'homme : encore faut-il qu'il y ait eu quelque peine, et quelque mérite. Rien ne prouve que François-Joseph les ait eus.

Le fond de son caractère était une incurable défiance, née d'une juste conscience de son manque de valeur personnelle. Une mémoire étonnante, qu'il garda jusqu'à ses toutes dernières années, et une certaine pondération de jugement ne compensaient pas la lenteur et l'étroitesse de son esprit ; sa mère, qui avait reporté sur lui toutes les ambitions déçues qu'avait son faible mari, un gouverneur énergique et instruit, un précepteur hors de pair, — l'abbé Rauscher, qu'il fit cardinal et archevêque de Vienne et qui, longtemps, garda sur lui une grande influence — avaient à peu près perdu leur temps avec lui. Cette défiance de soi-même le rendait à la fois indécis, obstiné et jaloux : il craignait autant de prendre de lui-même une résolution que de paraître se la laisser dicter par un autre. Toute supériorité offusquait sa médiocrité, l'inquiétait, l'irritait; et, sans cesse sur le qui-vive, sa jalousie naturelle avait parfois les airs les plus laids et les plus bas. Il avait senti, chez sa mère, une préférence pour son cadet, Maximilien, mieux doué, plus ouvert, plus brillant : devenu empereur, il s'en vengea si bien, que l'ennui de vivre dans cette atmosphère empestée de soupçons fut l'une des causes qui jetèrent Maximilien dans l'aventure du Mexique. Sa faveur allait naturellement aux médiocres. Il n'a pas eu de grands ministres, peut-être parce que sa monarchie, vieillie et figée, ne produisait plus de grands talents : mais il ne les eût pas supportés : il n'eût su être ni le Louis XIII d'un autre Richelieu, ni le

Guillaume Ier d'un autre Bismarck. Les deux seuls ministres auxquels il ait dû de véritables succès, Andrassy et Aehrenthal, ont dans les moments critiques de leur politique, plus d'une fois senti chanceler la confiance de leur souverain et menacer la disgrâce.

Toute indépendance d'idées ou de caractère lui était odieuse : il y voyait comme une offense à son pouvoir souverain, et presque une trahison. Le comte Apponyi a été, durant tout le règne, frappé d'une sorte d'exclusive, pour avoir, fils d'un père en qui s'incarnait la plus pure tradition aulique, épousé la cause des revendications nationales de la Hongrie ; aux yeux de François-Joseph, il était comme un ennemi personnel, et traité en conséquence. L'actuel comte Andrassy, que recommandaient pourtant les mérites et la fidélité de son père comme son propre dévouement aux intérêts de grande puissance de la monarchie, devint presque suspect du jour où, dégoûté de la corruption qui empoisonnait la vie publique en Hongrie, il se sépara de la majorité pour faire une campagne de salubrité politique et de restauration de la vérité constitutionnelle. On a loué souvent François-Joseph d'avoir été sans préjugés, d'avoir oublié ses rancunes, pardonné à d'anciens rebelles, reçu en audience le fils de ce Kossuth qui avait proclamé sa déchéance, fait de lui un ministre : et on a exalté son sens constitutionnel. En réalité, il ne s'est jamais élevé à l'intelligence et à la pratique sincère du constitutionnalisme : il en respectait les formes sans en comprendre l'esprit : l'opposition la plus modérée lui a toujours paru factieuse, parce qu'il était d'un autoritarisme borné. Pour un François Kossuth, empressé à faire sa cour, à se parer des titres conférés par la grâce du roi, et à effacer par son loyalisme la tache originelle dont il était marqué, il avait au fond plus d'indulgence ou plus de sympathie que pour les fils de ses plus dévoués serviteurs, s'ils marquaient quelque indépendance.

Il était d'une ingratitude cynique. Quels que fussent la longueur ou le mérite de leurs services et les sacrifices qu'ils lui avaient faits, ses ministres, ses fonctionnaires, ses généraux risquaient à tout moment la disgrâce la plus brusque et souvent la plus brutale. Ce fut par l'*Officiel* que Schmer-

ling apprit, en 1865, le changement de politique qui entraînait sa démission. Jelacic, qui, en 1848, avait, avec ses Croates, sauvé le trône, fut ensuite traité presque en rebelle, tout au moins en suspect. Avec Benedek, l'empereur joua une odieuse et déshonorante comédie. Le général avait, au début de la guerre de 1866, sur les instances personnelles de François-Joseph, accepté de se sacrifier pour la dynastie, en cédant à l'archiduc Albert son armée d'Italie et la victoire certaine sur un théâtre stratégique dont, comme il le disait, il connaissait chaque arbre, pour prendre en échange le commandement en Bohême, sur un terrain tout neuf pour lui, contre les Prussiens. Quand il y eut subi la défaite qu'il avait prévue et prédite, on lui demanda sa parole de ne rien réveler de son rôle dans la guerre ; et, après qu'il l'eut donnée, avec sa naïve confiance dans l'honneur de son souverain et de son camarade l'archiduc, on l'écrasa sous le poids d'un article officiel qui rejetait sur son incapacité la responsabilité de la perte de la guerre et de l'abaissement de la monarchie. Plus noble que la Maison d'Autriche, le petit gentilhomme hongrois, esclave de son serment, resta silencieux jusqu'à sa mort : mais, comme il l'écrivit dans son testament, « il perdit ce jour-là toute sa poésie de soldat », et il ordonna qu'on l'enterrât sans son uniforme et sans honneurs militaires. Le regret platonique que François-Joseph semble avoir eu ensuite de cette infamie ne l'empêcha pas de récidiver quarante ans plus tard. En 1906, au fort du conflit entre la couronne et le Parlement hongrois, sous le ministère Fejérvary, la Chambre des députés fut dispersée par la force armée. La paix faite, quelques mois plus tard, entre François-Joseph et les Magyars, les officiers et les fonctionnaires qui avaient servi le roi dans cette crise furent boycottés : le général Nyiri, ministre de la Honvéd, et chef hiérarchique du colonel qui avait exécuté l'ordre de dissolution, était l'objet d'une haine particulière : ses enfants furent exclus des écoles du pays, et il dut, avec toute sa famille, se retirer en Autriche. François-Joseph laissa mettre au ban de l'opinion et traiter en traîtres ces hommes qui avaient eu foi en lui, sans un mot, sans un geste pour les défendre et les couvrir.

On lui fait tort, sans doute, en le jugeant à la mesure

humaine. Pour être juste, il faudrait ne le juger que comme souverain, et estimer ses actes non à leur valeur morale, mais à leur valeur politique. Car il était et il ne voulait être que l'incarnation de la raison d'État. L'idéal qu'il croyait servir, trop haut et trop lourd pour lui, non seulement l'écrasait, mais déformait son âme. A certains moments de son règne, de ceux où sa conduite révolte le plus la conscience, on songe involontairement à ces inquisiteurs du XVIe siècle, qui torturaient et brûlaient leurs victimes pour leur assurer le salut éternel.

C'est lui faire trop d'honneur d'admettre que, dans le mal, il dépassât la mesure commune. Il n'y avait pas en lui l'étoffe d'un fourbe génial, dont l'hypocrisie raffinée aurait, pendant soixante-cinq ans, caché sous des airs de respectabilité l'effroyable sadisme qui, brusquement, au seuil de la tombe, se serait démasqué dans une orgie de meurtre et de sang. Au spectacle de la tragédie qu'il a déchaînée sur le monde, l'imagination publique incline à voir en lui un scélérat de haut vol; et, comme sa vie privée prête à toutes les critiques, comme autour de lui, dans sa famille, à sa cour, ç'a été une succession de scandales retentissants et de drames mystérieux, l'opinion, qui l'a longtemps tenu pour le Nestor des souverains, se le représente volontiers aujourd'hui comme un nouveau Néron, sans cesse en quête de cruautés inouïes. Pour témoins contre lui, on invoque ses victimes, depuis les martyrs illustres d'Arad, les treize généraux de la Révolution pendus en 1849, jusqu'aux martyrs anonymes, aux milliers de soldats, de paysans, de bourgeois, de Slaves et Italiens qui, depuis vingt-huit mois, ont payé de leur vie la protestation de leur patriotisme contre l'oppression allemande ou magyare. Il n'est que trop vrai qu'il fut sans pitié : mais ce n'était pas cruauté instinctive ou raisonnée, c'était, à ses yeux, rigueur exigée par la raison d'État. En 1849, Schwarzenberg, qui dominait son inexpérience et en abusait, lui avait persuadé que la révolte impie de la Hongrie devait être exemplairement punie, et que seul le sang laverait les outrages commis contre la majesté impériale ; et, depuis la guerre, des ministres ou fanatiques ou sans scrupules menaient à leur guise le vieillard à l'intelligence affaiblie, qui, sur leurs rapports, croyait à un vaste complot ourdi

contre sa monarchie, et à la nécessité de ne pas reculer, pour la défendre, devant les moyens les plus extrêmes. La plus belle prérogative des monarques est, sans doute, le droit de grâce : mais François-Joseph n'avait pas assez de hauteur d'âme pour le comprendre.

Un juge aussi peu suspect d'une bienveillance excessive que Bismarck louait, en 1852, son zèle, son application, son sens politique. Une aussi haute conscience que Deak, qui le vit pour la première fois en 1861, disait qu'il avait de la tête et du cœur. Tous deux étaient hommes à percer l'hypocrisie la plus habile, l'un par sa connaissance et son mépris des hommes, l'autre par la pénétration de sa droiture et de sa loyauté. Il faut donc bien qu'il y ait eu en François-Joseph quelques bons côtés. Il faisait en conscience son métier de souverain, encore qu'il n'y vît que le métier : il était diligent et ponctuel ; il s'était imposé une stricte discipline, et abattait quotidiennement une masse énorme de travail matériel. Si pénétré qu'il fût de sa dignité, il avait de la simplicité dans les manières, et de la modestie ; il se contentait d'être le souverain, et ne s'avisait pas comme d'autres, de vouloir donner le ton à la littérature et aux arts, moins encore de composer, de peindre ou de modeler. Il n'eût pas manqué à l'étiquette espagnole, mais il n'aimait pas le faste, les pompes criardes. Il avait plus de race que son brillant allié. Dans les petites choses, il ne manquait pas d'une certaine générosité. Minces qualités, certes, effacées, presque négatives, mais sans lesquelles son portrait n'aurait que des ombres.

On a scrupule, s'agissant de lui, à répéter le mot de victime ; peut-être en fut-il une, cependant, peu intéressante, sans doute, et largement responsable de son destin, mais victime tout de même. Victime du pouvoir absolu, du conflit entre le monde idéal où se perdait son esprit et le monde réel où devait s'exercer son action, de la disproportion de ses forces à sa tâche, de la nature de sa monarchie, la plus complexe, la plus difficile, la plus « sensitive », comme on l'a nommée, qui ait jamais été en Europe, du sort qui n'a placé sur sa route aucun de ces ministres qui s'imposent par leur génie ou parfois par leur conscience. De tous les hommes d'État et les politiques de sa monarchie avec lesquels les vicissitudes

de son règne l'ont mis en rapport, un seul semble avoir fait sur lui vraiment une grande impression : et c'est celui qui était le plus détaché de toute politique au sens vulgaire, le plus éloigné des intrigues des cours ou des couloirs de Parlement, l'incarnation de la conscience et du droit, « le sage de la nation » hongroise, François Deak. Le vieux gentilhomme campagnard magyar, simple et un peu gauche, qui venait en audience à la Hofburg en fiacre à un cheval, sa valise sur le siège, est peut-être le seul homme devant qui François-Joseph, l'empereur et roi, habitué aux congrès de souverains et aux magnificences de la cour la plus brillante, ait éprouvé comme du respect. S'ils s'étaient rencontrés dix ans plus tôt, si, au lieu de tomber aux mains d'un Schwarzenberg, cynique et blasé, fanfaron d'énergie brutale, François- Joseph avait eu, à ses débuts, les conseils d'un Deak, ou ceux d'un Eötvös ou d'un Palacky, quel eût pu être le sort de la monarchie autrichienne, et celui de l'Europe? Mais on n'appelle les Deak que quand les Schwarzenberg et les Bach ont fait leur œuvre de malheur, pour réparer un mal déjà irréparable.

IV

Quand on embrasse, d'un coup d'œil d'ensemble, l'évolution politique de la monarchie habsbourgeoise de 1848 à 1914 ou 1916, la première impression est toute de désordre, de caprice et de contradiction. Une bonne demi-douzaine de régimes s'y succèdent : le centralisme de la Constitution de 1849, l'absolutisme de 1851 à 1859, le provisoire de 1859 à 1860, le Diplôme d'octobre 1860, charte unitaire-autonomiste que remplace, à peine promulguê, la Patente de février 1861, unitaire-centraliste, elle-même suspendue en 1865 pour faire place à un provisoire que clôt, en 1867, le dualisme ; donc, sept systèmes en soixante-huit ans, moins de dix ans en moyenne par système : ou encore, dix-huit ans d'expériences brèves et heurtées, qui semblent suivies de près de cinquante ans de stabilité. Mais, sous cette apparente stabilité, le régime instauré en 1867 en Autriche et en Hongrie a subi, au cours de ces quarante-neuf

années, des transformations aussi fréquentes que profondes. L'Autriche a eu des gouvernements allemands et des ministères favorables aux Slaves, des cabinets de forme parlementaire et d'autres uniquement composés de fonctionnaires à la dévotion de l'empereur. La Hongrie a passé du constitutionnalisme vraiment libéral du parti de Deak au « mameloukisme » de Coloman Tisza, constitutionnalisme autoritaire, fondé sur un échange de services, main libre au roi dans la politique extérieure et l'organisation de l'armée, carte blanche à la majorité pour faire sa politique et ses affaires, contre les partis d'opposition et les nationalités non magyares ; et il faut croire que le régime lui convient, puisqu'après en avoir, durant vingt-cinq ans, essayé toute une série d'autres elle y est revenue, sous la direction, on pourrait dire la dictature de l'énergique et fanatique comte Étienne Tisza ; seulement, aujourd'hui, ce n'est plus le souverain qui impose sa volonté, mais ce sont les Magyars. Dans la monarchie enfin, dans le gouvernement commun et dans les rapports entre les deux États associés, autant de crises que de renouvellements des accords économiques décennaux du Compromis ; Beust, l'homme de la revanche contre l'Allemagne, remplacé par Andrassy, qui conclut l'alliance austro-allemande ; Goluchowski, partisan d'une entente conservatrice avec la Russie, cédant la place à d'Aehrenthal, qui, par l'annexion de la Bosnie-Herzégovine, amorce la crise orientale d'où est sortie la guerre actuelle. Ces quarante-neuf années sont donc, en fait, aussi troublées que les dix-huit premières, et tout le règne semble n'être que confusion, agitation, instabilité et contradiction.

A y regarder de plus près, cependant, on découvre, sous cette apparence, une réalité toute différente : une surprenante régularité, et presque une parfaite unité. Dégagée des incidents qui l'embroussaillent, et ramenée à ses lignes essentielles, dégagée aussi de ses formes et ramenée à ses idées directrices, on voit l'évolution, partie du centralisme germanisant, passer au sommet de sa courbe, très près du fédéralisme, puis redescendre vers un dualisme rigoureux, où, sous l'hégémonie des Magyars en Hongrie, des Allemands en Autriche, les nationalités qui aspirent à l'autonomie ou au fédéralisme

seraient maintenues, comprimées, exploitées, et, tôt ou tard, absorbées et assimilées par les deux peuples dominants. Et comme, depuis la guerre, les Magyars, s'ils n'ont pas, au fond du cœur, abdiqué leur haine et leur mépris séculaire des Allemands, ont du moins imposé silence à leurs passions, comme ils ont, sous le joug de la nécessité politique, courbé leur nuque jusqu'alors indomptée, et qu'ils se proclament les disciples, et, sous le nom d'alliés, les protégés de l'Allemagne, c'est, en fin de compte, à un centralisme germanisant, modifié sans doute dans sa forme et dans son extension, mais complété par un autre centralisme magyarisant, c'est donc à un centralisme dédoublé avec prédominance allemande qu'aboutit l'évolution du règne de François-Joseph, c'est-à-dire non pas sans doute exactement au point, mais du moins tout près du point d'où elle était partie soixante-huit ans plus tôt.

La nature même de la monarchie l'entraînait vers le fédéralisme, vers le principe d'une association volontaire et confiante de peuples libres et égaux. Comme la patrie française, au sens moderne, est née sur l'autel de la Fédération, la patrie autrichienne, si elle devait être la patrie de tous les peuples de l'Autriche et de la Hongrie, et non pas seulement une patrie pour les privilégiés d'entre eux et une prison pour les autres, ne pouvait naître que le jour où ils se fédéreraient tous pour en être les fils également fidèles, également respectueux, et également aimés. L'unité nationale, dans la monarchie des Habsbourg, ne pouvait se faire par la contrainte et l'oppression, mais seulement par la justice et la liberté. Aux portes de la grande monarchie, une petite République lui a, depuis longtemps, donné l'exemple d'une unité où trois nationalités, sans qu'aucune sacrifie rien de sa conscience de race, de sa langue, de ses traditions, de ses sympathies, rivalisent de dévouement passionné à la patrie commune. Entre la Suisse et l'Autriche-Hongrie, il y a assurément des différences considérables : ni leur situation géographique ni leur situation politique n'est la même, et le problème des nationalités se complique, en Autriche-Hongrie, de bien des éléments que la Suisse a la chance d'ignorer. Mais, pour y être plus délicates d'application, les formules qui ont fait l'unité de la Suisse n'y perdent pas leur valeur, et longtemps les amis sincères de

l'Autriche-Hongrie, qui étaient nombreux en Europe, ont espéré qu'elle saurait en reconnaître le mérite, les adapter à ses conditions particulières, et fonder sur elles la sécurité et la grandeur de son avenir.

Une évolution naturelle, nécessaire, fatale, entraînait la monarchie au sortir de la crise révolutionnaire, vers les formes de fédération ou d'autonomie. Elle était si fatale que, contrariée et déviée en Autriche-Hongrie, elle se fera hors de l'Autriche-Hongrie, après sa destruction, sur ses ruines, et qu'à une échéance indéterminée, peut-être brève, peut-être lointaine, mais à une échéance certaine, les nationalités opprimées dans le dualisme obtiendront, au lieu de la modeste liberté qu'elles demandaient au Habsbourg et que le Habsbourg leur a refusée, leur liberté intégrale et le plein épanouissement d'une vie indépendante. Si elle a été arrêtée et contrariée, c'est pour une large part la faute personnelle de François-Joseph. A trois moments au moins, au cours de son règne, on peut saisir sur le fait sa responsabilité.

Au lendemain de la Révolution, les vœux des peuples autrichiens étaient des plus modestes : respect de l'individualité historique des royaumes et provinces et des droits des nationalités, concession d'une autonomie provinciale modérée, création d'une sorte de Sénat, peu nombreux, formé de délégués des Diètes provinciales, pour faire entendre au monarque, à titre consultatif, le sentiment de ses sujets dans les grandes questions qui touchaient à leurs intérêts communs. On sortait d'une crise qui avait bouleversé les âmes, rendu timides les plus audacieux, révélé la puissance des forces de conservation, démontré la solidité de la monarchie, étouffé toute velléité de séparatisme : un peu de liberté individuelle, un peu d'égards aux sentiments les plus intimes et les plus profonds, un régime qui cessât de traiter les peuples comme de simples accessoires des terres dont la dynastie était propriétaire, c'eût été le prix de l'unité autrichienne. Elle le valait. Mais François-Joseph était sous l'influence de Schwarzenberg qui avait dompté la Révolution, et des militaires, qui l'avaient vaincue et réprimée. Il se sentait avant tout soldat, chef de l'armée qui, en Italie avec Radetzky, mais aussi à l'intérieur, à Vienne, en Bohême, en Hongrie, avait

sauvé la monarchie. Il ne concevait pas entre ses sujets et lui d'autre rapport que de commandement absolu et d'obéissance passive. Il supprima la Constitution de 1849, se proclama souverain absolu, étouffa toute vie publique. Le résultat fut que lorsque, dix ans plus tard, l'absolutisme tombé sous le poids de ses fautes et de la défaite, les peuples se retrouvèrent en face les uns des autres, appelés cette fois à collaborer au relèvement de la monarchie, ils s'ignoraient, étaient étrangers les uns aux autres et commencèrent aussitôt à se combattre.

En 1867, lorsqu'au moment de conclure le Compromis François-Joseph consulta quelques-uns des conseillers en lesquels il avait le plus confiance, son ancien professeur de droit, le baron de Lichtenfels, se prononça nettement contre le projet. « Avant Sadowa, dit-il, j'aurais compris ces concessions à la Hongrie, pour assurer l'ordre intérieur et par là fortifier l'empire en vue de la lutte en Allemagne pour la défense de l'hégémonie autrichienne. Mais maintenant que nous sommes chassés d'Allemagne, que nous n'avons plus à nous occuper que de nous, je ne les comprends plus. » Lichtenfels était un centraliste impénitent qui eût voulu qu'on revînt au système de Schmerling. Mais, quelle que fût son arrière-pensée, son opinion était juste : pour reconstituer la monarchie il fallait ne consulter que ses intérêts propres, et choisir le système qui pouvait la rendre la plus forte et la plus unie. C'eût été, non pas le centralisme, mais un retour aux idées du Diplôme d'octobre, élargies, modernisées, débarrassées de l'attirail féodal qui avait discrédité cette Constitution, la meilleure, la plus raisonnable, la mieux adaptée à sa nature que la monarchie ait eue sous François-Joseph, et pour cela même, sans doute, la plus éphémère. Mais François-Joseph, par une inspiration toute personnelle, venait d'appeler Beust au pouvoir : le ministre saxon, qui ignorait tout de la monarchie, brûlait d'en finir avec les questions intérieures pour pouvoir entreprendre sa campagne de revanche contre Bismarck ; il poussa son maître à accepter les conditions des Magyars, et l'unité de la monarchie fut sacrifiée à la chimère politique de grandeur.

Depuis 1899, et la chute du ministère Thun, la politique

intérieure de l'Autriche, cisleithane, est redevenue nettement centraliste, nettement allemande. Elle marque une régression non pas rapide sans doute, mais régulière, dont le rythme s'accélère depuis la guerre. Ce nouveau cours a correspondu à un changement d'attitude de l'Allemagne. Bismarck avait traité les affaires intérieures de l'Autriche en diplomate, indifférent au sentiment national. Mais Guillaume II, dès son début, montra un autre esprit, et l'on put, à Vienne, prévoir ce qui allait arriver, quand on le vit, à l'un de ses premiers voyages, ostentativement ignorer le comte Taaffe, premier ministre en charge, que les Allemands d'Autriche traitaient en ennemi. Quelques années plus tard, lorsque les ordonnances du comte Badeni sur l'emploi des langues en Bohême provoquèrent l'obstruction allemande au Reichsrat, l'opinion publique de l'Allemagne se prononça avec tant de violence pour les « frères d'Autriche », qu'il parut bien que, désormais, le sentiment national des Allemands d'Allemagne serait un des facteurs de la politique intérieure de l'Autriche. Il le devint, en effet, et l'on eut, comme en 1867, un changement de système à l'intérieur pour des raisons de politique extérieure.

C'est que, suivant l'invariable tradition de la Maison d'Autriche, la politique intérieure de la monarchie n'est que l'humble servante de sa politique extérieure : ou plutôt, il n'y a de politique qu'extérieure, et le reste n'est que détail d'administration. Puisque la raison d'être des États de la Maison d'Autriche n'est que de fournir à leur souverain des hommes et de l'argent pour faire figure parmi les monarques, soutenir le rang de sa Maison, et chercher à arrondir son empire, puisqu'ils ne sont pas un État, n'ont pas un peuple, ne forment pas une nation, quoi de plus naturel que de leur donner la forme et de leur imposer le régime qu'exigent les besoins de la politique extérieure? L'empereur aspire-t-il à rétablir et à renforcer son autorité en Allemagne? Vite, un coup de peinture en noir-rouge-or, et, sous Bach, sous Schmerling, avec une bureaucratie allemande, une majorité parlementaire allemande, obtenue par le truquage du droit électoral et la candidature officielle, comment l'empire d'Autriche ne serait-il pas une puissance allemande, un État alle-

mand? Est-on battu par la Prusse, veut-on une revanche? Vite, on bâcle un Compromis avec les Magyars ; ils auront leur dualisme, puisqu'aussi bien, sous les formes dualistes, on croit avoir réussi à préserver l'autorité absolue de l'empereur sur la diplomatie et l'armée : dans quelques années, quand le génie de Beust aura triomphé de Bismarck et l'archiduc Albert mis à la raison ce hobereau de Moltke, le dualisme ne pèsera pas lourd devant l'empereur et roi, redevenu par la victoire l'empereur tout court; — on oublie seulement que les Magyars sont aussi habiles qu'énergiques et qu'ils savent que la défaite de la Prusse serait la leur : en 1870, le veto d'Andrassy arrête net toute intervention de la monarchie à nos côtés, et, si tenté qu'il en soit, François-Joseph n'ose passer outre, car 1859 et 1866 lui ont appris les dangers militaires du mécontentement de la Hongrie. A-t-on annexé la Bosnie et l'Herzégovine, et veut-on pousser l'expansion en Orient? L'hégémonie magyare en Hongrie est trop jalousement et trop bien défendue pour qu'on y touche : mais on culbute la majorité allemande en Autriche (les lois électorales de Schmerling ont de ces retours), et la faveur que, sous Taaffe, l'on témoigne aux Slaves, avec réserve d'ailleurs, et en dosant sagement les concessions, sert de thème à la propagande autrichienne dans le Balkan. Puis la politique impériale change de nouveau de direction, elle s'inféode complètement à l'Allemagne, et abaisse son ambition à recueillir les miettes des conquêtes dont Berlin dresse avec une si superbe confiance le plan semaine par semaine, et presque heure par heure ; alors la germanisation déclarée réapparaît en Autriche : car, seuls dans la monarchie avec les Magyars, les Allemands sont le peuple d'une semblable politique ; et l'on voit, depuis la guerre, l'hégémonie allemande se rétablir en Autriche, et le dualisme reprendre, à la lettre, le sens que lui donnait Beust, quand il disait : « Collons les Slaves au mur », et quand il proposait aux Magyars cette élégante formule d'association « Gardez vos hordes, nous garderons les nôtres. »

Ainsi se manifeste, dans les occasions essentielles, l'action de cette *Grossmachtstellung*, dont François-Joseph a fait le pôle de sa politique ; et l'on voit comment, pour l'avoir conçue de façon tout abstraite, toute mécanique, toute matérielle,

il a tué les forces vivantes qui, nourries, groupées, encadrées, concentrées, auraient fait d'une Autriche nouvelle, de l'Autriche des peuples, non pas un fantôme de grande puissance, mais une vraie grande puissance. Son rôle, qui, aujourd'hui, dans le recul, semble si compliqué et si difficile, était en réalité, au début de son règne, le plus simple, le plus facile à jouer : il n'y fallait qu'un peu d'intelligence et de cœur. Nul besoin de grande initiative : c'était une évolution naturelle qui s'annonçait, et qu'il suffisait de guider avec calme et fermeté, même simplement de ne pas contrarier : l'Autriche nouvelle se fût faite, après 1848, d'elle-même, presque sans intervention active, et fût devenue une grande puissance forte et riche de la diversité même de ses peuples unis, avec un vaste champ d'expansion ouvert vers l'Orient. Pour avoir, dans le culte aveugle d'un idéal suranné, par préjugé, jalousie et crainte, contrarié cette évolution, François-Joseph a conduit sa monarchie, de crise en crise, jusqu'à la catastrophe.

V

Le chœur des officieux et des officiels de Vienne, de Budapest et de Berlin a, des années et des années, exalté en lui le prince de la paix, auquel l'Europe devait de se voir épargner les horreurs de la guerre. Mais où est son mérite? Il avait, après Solférino et Sadowa, de bonnes raisons de prudence. Depuis 1879, il était tenu par l'alliance allemande, et, pour entreprendre une guerre, il lui eût fallu la permission de Berlin. Et pourquoi l'eût-il faite? Chassé d'Italie en 1859 et en 1866, d'Allemagne en 1866 et en 1870, il avait reporté toutes ses ambitions sur l'Orient, et il y obtenait sans batailles les succès qu'il poursuivait. A diverses reprises, quand un conflit avec la Russie parut menaçant, les bons offices des alliés ou des amis des deux puissances en écartèrent à temps le danger ; et la Russie elle-même, en mainte circonstance, témoigna de son désir d'entente pacifique. Puisque François-

Joseph n'a pris aucune initiative en faveur de la paix — car ce n'est pas lui, que l'on sache, qui a convoqué les conférences de la Haye — doit-on donc croire qu'aux yeux des courtisans de tout poil, à Berlin comme à Vienne, la guerre étant jeu de princes, il suffit, pour que les peuples doivent au monarque une reconnaissance sans bornes, qu'il ne l'ait pas faite pour le seul plaisir de se donner de fortes émotions et de beaux spectacles, et les souverains auraient-ils droit à des éloges simplement pour le mal qu'ils n'ont pas fait?

C'est ce prince de la paix pourtant, qui, à la veille de paraître devant son Juge, a déchaîné sur l'Europe la plus épouvantable des guerres. Il n'en porte pas seul, sans doute, ni pour la plus grande part, la responsabilité directe et immédiate. Depuis des années, il avait laissé son héritier présomptif prendre sur les affaires une influence sans cesse grandissante. Leurs rapports étaient difficiles. La violence de l'archiduc terrifiait parfois l'empereur : au cours du conflit militaire avec la Hongrie, il y eut entre eux des scènes terribles, après l'une desquelles on trouva l'empereur évanoui. François-Joseph était trop long à mourir au gré de son futur successeur, au gré surtout de l'ambitieuse duchesse de Hohenberg, impatiente peut-être de devenir reine ou impératrice, et en tout cas d'assurer l'avenir de ses enfants. On sait que c'est entre François-Ferdinand et Guillaume II que fut préparé le plan de la guerre européenne, et ce qui a percé du mystère de ces entretiens de Konopist, même si les révélations publiées contiennent une part de légende ou de fantaisie, suffit à montrer combien la guerre devait être pour François-Ferdinand « sa » guerre. Mais, si François-Joseph n'est sans doute pas coupable d'avoir de longue date prémédité le crime dont l'ultimatum à la Serbie fut le premier acte, il est coupable de l'avoir inconsciemment préparé : il est chargé d'une double et lourde responsabilité : directe et immédiate, d'abord, pour n'avoir pas opposé son veto à des actes qui, nécessairement, entraînaient la guerre, et contraint ses ministres d'accepter les propositions d'arrangement pacifique et honorable qui, jusqu'à la dernière minute, leur vinrent de Londres ou de Pétrograd : plus lointaine, ensuite, mais, en un sens, plus lourde encore, pour avoir, tout son règne, fait une politique

qui, à moins d'un miracle, devait conduire à la guerre la monarchie, et l'Europe avec elle.

L'année décisive du règne est 1867, l'année du Compromis austro-hongrois. François-Joseph accomplit ce grand acte sans en mesurer la portée, et sans en discerner les conséquences nécessaires. Encore qu'il s'effrayât de certaines des concessions qu'exigeaient les Magyars, il les croyait de même nature et, plus étendues seulement que celles qu'il avait été prêt à leur accorder en 1860, par le Diplôme d'octobre. En réalité, elles étaient d'une tout autre nature. Elles mettaient toute la monarchie dans la main des Magyars : et, depuis lors, quelles qu'aient été souvent leurs plaintes intéressées sur la violation de leurs droits, c'est leur influence qui a été prépondérante, exclusive même, dans la monarchie. François-Joseph aurait eu la force d'empêcher leur sentiment national de dégénérer en chauvinisme, le libéralisme de Deak de céder la place à l'esprit de domination brutale de Tisza. Pour s'éviter de la peine et des ennuis, il a préféré laisser aller, et faire lui-même la politique magyare.

Or la politique magyare est, non moins que la politique du centralisme germanisateur autrichien, à l'antipode de la politique que sa nature et toute l'évolution du monde moderne imposaient à la monarchie. C'est une politique d'oppression et d'injustice, de défiance envers les nationalités non magyares, surtout les Slaves, d'hostilité contre la Russie, d'alliance avec l'Allemagne, parce que l'Allemagne est l'ennemie de la Russie; et que peut être une alliance entre deux puissances de force si inégale, sinon l'asservissement de la plus faible? C'est un Magyar, Andrassy, qui, en 1871, a inauguré le rapprochement avec l'Allemagne; c'est lui qui, en 1879, a signé l'alliance austro-allemande ; c'est lui qui a créé la tradition, fidèlement suivie par tous ses successeurs, d'une politique balkanique austro-hongroise antislave, c'est-à-dire nécessairement fondée sur l'oppression du sentiment national, sur l'abus de la force contre les petits États balkaniques, sur la violence, et, par conséquent, vouée fatalement à aboutir à un conflit, si l'Europe refusait un jour de tolérer plus longtemps cet outrage aux idées sur lesquelles a vécu tout le monde contemporain.

On reste confondu devant l'aberration d'une puissance qui

cherchant dans le Balkan des compensations aux défaites qu'elle a subies en Italie et en Allemagne, ne trouve à présenter aux Slaves balkaniques, pour s'attirer leurs sympathies dont elle a besoin, que le spectacle de l'humiliation et de l'oppression des Slaves d'Autriche et de Hongrie. Si peu de cas que l'on fasse de l'esprit et du cœur des ministres de François-Joseph et du souverain lui-même, pareille folie passe l'imagination. Mais on songe au mirage impérial, à l'absolue inconscience des Habsbourg, au mépris profond du droit des peuples, à l'indifférence totale des coteries aristocratiques et militaires de Vienne ou de Budapest pour tout ce qui n'est pas la force, à l'extraordinaire inintelligence du Ballplatz, et on comprend alors les actes insensés de la politique qui a abouti à cette guerre.

François-Joseph, qui avait subi les défaites de 1859 et de 1866, qui avait vu le domaine de sa maison diminué des provinces italiennes et l'éclat de la couronne impériale terni par la perte de la primauté séculaire des Habsbourg en Allemagne, brûlait du désir de prendre une revanche, non point sur ses ennemis devenus ses alliés ou ses amis, mais sur le sort, et de laisser, lui aussi, le renom d'un « augmenteur de l'empire ». Il accueillit avec joie les projets d'Andrassy qui, dans le partage de l'empire turc, lui assuraient la Bosnie et l'Herzégovine, et il n'en voulut à son ministre que de n'avoir pu en obtenir l'occupation, et non l'annexion en pleine souveraineté. Trente ans plus tard, dans la crise orientale née de la révolution jeune-turque, le baron d'Aerenthal procura à son maître la gloire de cette annexion. Mais les procédés dont il usa, ses ruses, ses restrictions mentales, sa déloyauté, amenèrent la crise qui fut fatale à la monarchie. Elle eut la tête tournée par son succès. Elle prit l'indulgence excessive dont les puissances occidentales accueillaient ses incartades pour la preuve qu'elle était invincible ; vaincue, sans exception, dans toutes les guerres qu'elle avait risquées, elle ne cessa plus de faire blanc de son épée, et de provoquer tous ses adversaires, surtout les plus faibles. Elle avait une foi aveugle dans la puissance de l'Allemagne qui se tenait à ses côtés « en armure étincelante », et même elle avait confiance en sa propre force. Le comte Tisza n'a-t-il pas eu, en juillet 1914,

la présomption de promettre à Berlin que l'armée austro-hongroise contiendrait à elle seule les armées russes le temps que l'Allemagne, en six semaines, eût fait son affaire à la France?

On sait comment cette outrecuidance a été punie ; et l'on sait aussi, ne serait-ce que par les longues listes de victimes qui ont été publiées, comment la justice de l'Autriche et de la Hongrie, experte dans l'art de fabriquer les faux et d'en user, a vengé sur des innocents sans défense les défaites cuisantes que subissaient les armes de la monarchie. Le règne de François-Joseph finit comme il avait commencé : en 1849, il avait fallu, pour sauver sa couronne, l'intervention des Russes : en 1914, il a fallu, au second mois de la guerre, l'intervention des Allemands pour préserver sa monarchie de l'effondrement.

Mais la Russie, en 1849, s'était montrée désintéressée, et, peu d'années plus tard, l'Autriche étonnait le monde par son ingratitude. L'Allemagne impériale est d'un autre bois : elle ne donne ni ne prête son secours, elle le vend. S'il restait à François-Joseph, depuis deux ans, une lueur d'intelligence et de clairvoyance, si, dans sa torpeur sénile, il avait des moments de réveil et de lucidité, on voudrait savoir quelles pensées lui inspirait le spectacle de la mainmise allemande sur sa monarchie : ses fonctionnaires surveillés et rudoyés par des fonctionnaires allemands, sa capitale pleine de soldats allemands, ses Viennois acclamant plus que lui-même l'empereur allemand, sa diplomatie menée de Berlin, son armée — *son* armée, sa chose, le trésor sur lequel il n'avait jamais permis que personne portât la main — passée sous les ordres de généraux allemands, dispersée, amalgamée, fondue dans les armées allemandes comme pour effacer jusqu'au dernier vestige d'une Autriche-Hongrie indépendante. On aimerait à savoir si, dans les ténèbres où il était déja plongé plus qu'à moitié, il a entrevu les perspectives qu'ouvraient à sa monarchie les plans d' « Europe centrale » forgés à Berlin, et si, comparant à son rêve impérial l'humble place que tiendrait désormais sa monarchie dans cette Allemagne agrandie de Hambourg à Bagdad, il a compris enfin que, toute sa vie, il n'avait travaillé que pour le roi de Prusse.

La conscience humaine, qui veut croire à la justice d'en haut, aime à penser qu'il a vu tout cela, qu'il a compris tout cela, et que ce tourment de ses derniers jours a été le commencement de l'expiation. A certains même, il semble que pour lui le Juge éternel ait été trop clément et qu'il eût mérité de voir, de ses yeux, l'écroulement de son empire et la déchéance de la Maison dont il a incarné l'idéal néfaste, les insatiables appétits, l'absolue indifférence à tout droit, à toute valeur morale, à toute idée d'humanité et de progrès. A quoi bon? Qu'il subsiste, par impossible, une Autriche-Hongrie, soit diminuée, soit intacte, mais alors subordonnée à l'Allemagne, ou qu'au contraire disparaisse, comme elle l'a mérité, la monarchie artificielle, qui, pouvant être en Europe la protectrice de la liberté des peuples et le foyer de la concorde internationale, n'a su et voulu être qu'un instrument d'oppression et de despotisme, l'Autriche a vécu, l'Autriche impériale de ces Habsbourg, dont François-Joseph a, soixante-huit ans durant, promené le rêve dans un monde nouveau, qu'il ne comprenait pas. Les fautes et les crimes qu'il a expiés, ce ne sont pas seulement ses fautes et ses crimes : ce sont ceux de toute sa dynastie, de toute sa Maison. C'est la série de fautes et de crimes qu'évoquent les noms de Ferdinand II et de Léopold Ier, les boucheries des Liechtenstein et des Caraffa, la Montagne-Blanche et Vilagos, les échafauds de Prague et ceux d'Éperjes, les massacres de Galicie et le sac de Brescia, la sanglante dévastation du Monténégro et de la Serbie ; c'est le poids effrayant du péché contre l'esprit et contre l'amour, qu'a été l'histoire entière de la dynastie dont la longue tradition a, tout son règne, pesé sur sa faiblesse et sa médiocrité comme une malédiction.

LOUIS EISENMANN

L'ÉNIGME DE GIVREUSE[1]

X

— C'est impossible ! — s'écrièrent Pierre et Philippe... — Elle n'a pas disparu !

Leur consternation était plus vive que leur étonnement ; s'ils devinaient le mobile auquel avait pu obéir la jeune fille, ils ne concevaient pas la brusquerie de son acte.

— C'est en effet impossible, — dit Rougeterre... — Valentine n'a pu disparaître ainsi ; elle est probablement sortie de bonne heure et s'est, pour une raison ou une autre, arrêtée en route...

Madame de Givreuse secoua la tête :

— Je l'ai cru comme toi, Augustin... Seulement, elle ne s'est pas couchée ! Elle a dû partir dans la nuit ou de grand matin...

— Voilà qui est plus grave, — dit le comte en épiant les jeunes hommes avec suspicion... — Cette jeune fille m'a de tout temps paru incapable d'une démarche inconsidérée.

Ni Pierre ni Philippe ne cherchaient à cacher leur émotion. Comme il est naturel, lorsque les actes sont subitement en contradiction avec le caractère d'un être, ils craignaient les pires accidents, et même le pire de tous, irréparable...

— Elle a dû au moins laisser une lettre, — reprit Rougeterre, impatienté par le silence des autres.

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er et du 15 décembre 1916.

— Nous avons cherché... nous n'avons rien trouvé, — fit madame de Givreuse d'une voix éteinte.

Elle aimait Valentine avec une tendresse qui ne le cédait qu'à sa tendresse pour Pierre. Elle croyait tout connaître de cette jeune fille, qui ne savait guère dissimuler et encore moins mentir.

— Il y a trop de mystères dans cette maison ! — grommela Augustin entre ses dents.

Et, à voix haute :

— Tout de même, on ne me fera pas croire qu'elle soit partie sans motif !

Il dirigeait alternativement vers Pierre et Philippe ses yeux où luisaient la curiosité et la réprobation.

— Sans doute, — fit Pierre en regardant le comte en face. — Mais personne n'a rien fait ni rien dit... volontairement... qui ait pu affliger mademoiselle de Varsennes.

— Soit ! — grogna Rougeterre. — Renonçons à comprendre et ne perdons plus de temps. Il faut la retrouver !

C'était un homme d'action ; il proposa une série de démarches.

Philippe devait, avec le jardinier, explorer la plage ; Pierre se rendrait à Avranches, et le comte à Granville. Madame de Givreuse enverrait des serviteurs dans les villages voisins, et demanderait le concours de Savarre, qui connaissait à fond le pays et disposait d'un personnel nombreux.

XI

Valentine avait passé une nuit tragique. Pourtant la soirée avait été presque calme. Lorsqu'elle se retira dans sa chambre, elle éprouva d'abord une détente assez douce. Il lui semblait qu'elle se retrouvait, que ses agitations avaient été un cauchemar à l'état de veille et qu'elle s'était étrangement exagéré la situation.

Elle n'avait pas sommeil ; elle prit un livre dans sa petite bibliothèque. C'était *François le Champi*. Il y avait déjà quelque temps qu'elle ne l'avait pas parcouru. Elle prit plaisir

à ces vies naïves, perdues au fond des campagnes ; elle lut d'un trait, presque avidement, jusqu'au passage où Madeleine traverse le pont branlant, en portant le Champi dans ses bras...

Soudain, elle eut au cœur ce petit élancement qui nous rappelle à nos peines. Elle déposa le livre, elle regarda trois moucherons qui voletaient autour de l'ampoule électrique. Un grand malaise, sourd encore, se répandait du diaphragme à tout son être. Elle revit, avec une netteté douloureuse, la silhouette de Philippe ; elle entendit les quatre vers qu'il avait murmurés devant la fenêtre... Elle répéta ces vers sans pouvoir retrouver exactement les deux derniers, et s'obstina pendant quelques minutes à les reconstituer.

Ce qui était intolérable, c'est qu'elle n'arrivait pas à s'expliquer pourquoi elle avait tant de peine. Elle n'avait pas l'habitude d'analyser ses sensations et peut-être n'y était-elle pas très apte. Elle souffrait d'une sorte d'effroi mystique. Cet effroi avait brusquement grandi et continuait à croître : elle voyait malgré elle quelque chose de surnaturel dans la scène de l'après-midi... Tout cela tourbillonnait sans qu'elle entrevît un dénouement. Emprisonnée dans son intuition, elle n'avait aucune idée claire, et d'autant plus était-elle impressionnée... A plusieurs reprises, elle essaya de lire. Le livre lui retombait bientôt des mains, la rêverie noire recommençait, sans issue.

Cela dura pendant plusieurs heures. Elle était recrue de fatigue, mais redoutait de se mettre au lit. Vers le milieu de la nuit, elle s'assit dans un fauteuil, devant la fenêtre, afin de respirer l'air frais ; elle fut saisie d'une torpeur et s'endormit.

Quand elle s'éveilla, l'aube était proche ; deux grosses étoiles se couchaient sur l'Océan. Valentine grelottait ; elle avait de la fièvre ; ses tempes étaient rouges et ses mains glaciales. Elle regarda les choses avec étonnement. Une brume emplissait son cerveau, tout s'exagérait en elle et autour d'elle ; elle prit machinalement un manteau.

Elle traversa le jardin sauvage, elle sortit par une poterne et se trouva sur la route au moment où une lumière mélancolique se mêlait à la lueur de la lune... Il est certain qu'elle n'avait qu'une conscience restreinte de ses actes ; la fièvre augmentait ; son cœur et son pouls battaient désespérément.

Elle marcha quelque temps parmi les ajoncs et les herbages. L'aurore agrandissait les nuages et les remplissait de sa sa vie fugitive. Puis, une fournaise rouge monta parmi des pommiers. Mademoiselle de Varsennes continuait à marcher. Tout ensemble, la fièvre la lassait et la soutenait... A plusieurs reprises, elle s'arrêta, tournée dans la direction du château, mais une volonté indéfinissable la remettait en route...

Cela dura plusieurs heures. Quand elle atteignit Avranches, le soleil était déjà haut. Elle se dirigea vers l'église, y entra et pria obscurément. Ensuite, dans une rue étroite, elle s'arrêta devant une vieille maison granitique, au toit de bardeaux. Il y avait un marteau à la porte. Elle frappa ; une femme déjà vieille, au visage triangulaire et aux yeux roux, vint ouvrir et poussa un cri :

— C'est vous, mon cher petit !

— C'est moi, Madeleine.

Elles demeuraient là, surprises l'une et l'autre, puis l'hôtesse introduisit la jeune fille dans un petit salon, ou plutôt un parloir, meublé de chaises basses à très longs dossiers, pareilles à des chaises d'églises, d'une vieille table de chêne, d'un coffre à sculptures qui ressemblait pas mal à un sarcophage et d'une large commode à ferrures de cuivre.

Mademoiselle Madeleine Faubert avait été la gouvernante et la première institutrice de Valentine. Cette vieille fille décelait aussi peu de défauts que le comportait la structure humaine. Sincèrement modeste, mais point humble, constante et scrupuleuse, résignée et gaie, économe et généreuse, parfois opiniâtre, un peu trop secrète, presque irascible vis-à-vis des orgueilleux ou des égoïstes, son cœur était un inépuisable réservoir de compassion.

Elle aimait follement Valentine, d'une tendresse complexe où se concentraient ses vœux inassouvis, l'instinct maternel, je ne sais quel amour, d'une pureté infinie, et qui pourtant reflétait les passions dont la pauvreté, le hasard, les circonstances l'avaient privée. Quoique innocente de cœur comme un petit enfant, elle avait de la pénétration et de l'expérience, elle comprenait des sentiments étrangers à sa propre personne... C'était le seul être à qui Valentine osait tout dire.

Madeleine observait la jeune fille sans qu'il y parût. Elle

vit ses yeux bleuis, ses pommettes ardentes et l'égarement répandu sur toute sa personne. Elle pressait les mains de la visiteuse avec des doigts qui étaient aussi petits et qui avaient été aussi délicats que les doigts de Valentine, mais que les rhumatismes commençaient à enfler un peu, aux jointures.

— D'où venez-vous, marquise chérie?... On dirait bien que vous avez la fièvre.

Elle tâtait le pouls de la jeune fille : elle en constatait la course précipitée.

— Oui, je crois que j'ai la fièvre... et je suis si fatiguée, Madeleine !

Madeleine l'avait assise sur une de ses chaises d'église, au dossier roide et dur. Elle sentait qu'il ne fallait plus l'interroger. Elle attendait, patiente, avec ec doux sang-froid des femmes qui savent entendre et consoler.

— Oh ! Madeleine... — soupira l'adolescente... — pourquoi suis-je si malheureuse !... Et ce n'est rien... on peut bien être malheureux, quand il y a tant de douleurs en France... mais pas ainsi... pas ainsi !...

Elle avait les yeux pleins de larmes :

— Je ne sais pas du tout si vous pourrez comprendre... je ne comprends pas moi-même... peut-être suis-je folle... J'ai fui le château... par frayeur...

— Par frayeur ! — exclama Madeleine, saisie de cette combativité qui lui venait pour les autres. — Personne ne s'est permis?...

— Ah ! personne, ma chérie. Nul n'a de torts envers moi... fût-ce par une parole...

Madeleine scrutait profondément le visage pâle ; la jeune fille parla plus bas :

— Peut-être as-tu deviné, Madeleine, ce que j'ai rêvé pendant son absence?

— Je l'ai deviné, petite marquise... c'était bien... c'est ce que je souhaitais.

— Je crois bien que je l'aimais déjà avant son départ... Mais pas complètement... On eût dit que cette absence était nécessaire. Et je croyais que lui-même...

— Vous pouvez en être sûre !

— Quand ils sont revenus...

L'institutrice eut un sursaut :

— *L'autre* ne revenait pas...

— Justement... Mais comment savoir?... Il était impossible de faire entre eux la plus faible différence... Tu le sais bien...

— C'est vrai, la ressemblance est frappante.

— Elle est effrayante ! J'en ai été tout de suite saisie... du saisissement de ces rêveils en plein rêve qui font si mal au cœur... Tu ne peux pas savoir, Madeleine... je l'attendais avec tant de ferveur... j'étais si impatiente et si heureuse... et tout à coup, c'est lui et ce n'est plus lui... un autre est là, qui est le même...

— Oui ! — fit pensivement la vieille fille... — je n'y avais pas pensé... pas pensé ainsi, oui, cela a dû être impressionnant.

On eût dit qu'un brouillard se dissipait dans l'esprit de la jeune fille. Tant de sensations ténébreuses, tant d'intuitions jusqu'alors indéfinissables, semblaient éclairées par la fièvre.

— Ce n'était pas du tout comme une ressemblance connue... c'était une révélation... et foudroyante... la destruction d'une personnalité... J'ai passé plusieurs jours dans une véritable hébétude. Tout mourait en moi... du moins je le croyais. Puis, il y a eu un retour. Mon rêve voulait revivre. Il a revécu. J'ai fait un immense effort pour faire abstraction de l'autre... de Philippe... et pour *isoler* Pierre. Je croyais y être parvenue, malgré une angoisse persistante, un pressentiment noir... il y a eu un moment très beau, au bord de la mer... parmi des pierres sauvages où nous avions un souvenir commun... Là, j'ai cru que la menace était vaincue... nos yeux se sont retrouvés...Mais quand Philippe nous a rejoints...comment te dire... c'était tellement le même regard et, j'en suis affreusement sûre, *le même amour* !

— Le même amour ! — répéta pensivement Madeleine.

Elle comprenait. Un peu du trouble de Valentine se répandait dans son âme.

— Mon Dieu ! Ce n'est rien encore, — soupira la jeune fille... — je pensais que tôt ou tard, un de ces deux amours s'effacerait... et cela seul suffirait pour créer entre eux une différence profonde... mais dans mon esprit exalté — est-ce même dans mon esprit? N'est-ce pas dans tout mon être? une nouvelle misère naissait... Jusqu'alors, je faisais au moins entre Pierre

et Philippe une différence dans le passé. L'un avait vécu auprès de moi avant la guerre, nos souvenirs se mêlèrent... Oh ! je le crois toujours, et comment pourrait-il en être autrement?... Mais un sentiment plus fort que toute conviction raisonnée grandissait : c'est que, par je ne sais quel sortilège, *les souvenirs de Philippe étaient les mêmes que ceux de Pierre...* J'avais beau me révolter, ce sentiment ne cessait de grandir, il me semblait constamment en recevoir des preuves, par un mot, par un geste, par un des mille actes insignifiants de la vie. Étais-je folle? Je me le demandais constamment... Hier, nous sommes allés tous trois avec madame de Givreuse, à la ferme de Jean Berleux... tu sais, cette ferme du vieux temps, tout au bout du village abandonné... Nous sommes restés seuls, Philippe et moi, pendant que madame de Givreuse et Pierre discutaient une affaire de réparations avec le fermier. J'avais gardé un souvenir très doux d'une heure passée dans la chambre où nous nous trouvions. C'était presque le même temps !... Tout à coup, comme l'autre fois, un oiseau s'est mis à chanter, et Philippe a récité quatre vers, les mêmes que Pierre avait récités devant la même fenêtre... J'ai été saisie d'une véritable épouvante... qui s'est aggravée la nuit...

Il y eut un silence. Madeleine subissait de plus en plus « l'atmosphère » de la jeune fille.

— Est-il possible, — chuchota celle-ci avec détresse, — que les souvenirs d'un homme se communiquent à un autre homme?...

— La télépathie, — suggéra Madeleine... — D'ailleurs, chère petite enfant... pourquoi ces vers ne seraient-ils pas venus naturellement à la mémoire de Philippe?

— Justement devant cette fenêtre? Et dans des circonstances si semblables aux circonstances qui avaient amené Pierre à les réciter? Ce serait prodigieux !

— Voulez-vous me redire ces vers?

— Voici... je ne me rappelle pas exactement le troisième et le quatrième :

La branche au soleil se dore
Et penche, pour l'abriter,
Ses bourgeons qui vont éclore
Vers l'oiseau qui va chanter...

» Il y a bien peu de gens qui connaissent ces vers-là !

— C'est vrai... Toutefois, remarque qu'il y est question de l'oiseau qui va chanter. Or, les deux fois qu'on les a récités devant toi, un oiseau chantait... Deux esprits qui se ressemblent autant que ceux de Pierre et de Philippe ont pu subir la même évocation. C'est extraordinaire, ce n'est pas surnaturel...

— Si vous aviez raison !...

— J'ai raison, marquisette !... Il faut me croire et vous reposer... Mais que doit-on croire là-bas?

— Mon Dieu ! — gémit la jeune fille... — Il est intolérable que j'aie donné de l'inquiétude à madame de Givreuse... que faire?...

— Tout simplement envoyons une dépêche... Comme je ne puis vous laisser seule, madame de Givreuse viendra... Il me semble que je saurai lui faire comprendre...

— C'est si difficile... La moindre allusion peut jeter le trouble dans toutes les âmes...

— Je ne songe pas à dire la simple vérité... ni à la faire deviner...

La corne d'une automobile sonna dans la petite rue... Les deux femmes regardèrent la fenêtre. Une limousine s'arrêta :

— C'est Pierre, — exclama Valentine avec effroi... ou Philippe !

— Je vais le recevoir...

Madeleine ouvrit vivement une porte et conduisit Valentine dans une minuscule salle à manger.

Deux coups de marteau retentissaient dans le corridor.

Le visage du visiteur apparaissait presque rigide. Mais ses yeux dénonçaient une sombre inquiétude.

Mademoiselle Faubert l'introduisit dans le petit parloir. Il regardait autour de lui, fébrilement...

— Pardon, — dit-il, — n'avez-vous pas vu... mademoiselle de Varsennes? Elle...

— Elle est ici, — répondit tranquillement Madeleine.

Un sourire nerveux entr'ouvrit les lèvres du jeune homme :

— Dieu soit béni ! — soupira-t-il. — Nous avons tout pu craindre... Cependant, en route, j'ai eu le pressentiment qu'elle devait être réfugiée auprès de sa plus sûre amie !

Les derniers mots firent préjuger à Madeleine qu'elle était en présence de Pierre :

— Je ne demande pas à voir mademoiselle de Varsennes, — reprit-il, timide.

— Elle est très fatiguée.

— Il n'y a pas d'endroit au monde où elle peut être mieux en sûreté qu'ici... Je vais télégraphier à ma mère.

Une courte pause. Tous deux s'épiaient avec une curiosité ardente et anxieuse :

— Il m'est impossible de la laisser seule, — fit enfin Madeleine à voix basse... — Sinon, je serais allée voir madame de Givreuse.

— Ma mère peut-elle venir?

— Si elle le peut !... Je crois que ce serait très utile...

Pierre hésita, puis :

— Mademoiselle de Varsennes n'est pas malade?

— Non...

Il comprit qu'il ne pouvait insister ; il murmura :

— Quand préférez-vous recevoir la visite de ma mère?

— Le plus tôt possible.

— Alors, je crois que vous la verrez ce matin même...

Madeleine avait attentivement scruté la physionomie de Pierre. Elle y avait vu passer toutes les nuances de l'émotion, mais aucun étonnement :

« Il sait donc ? se demanda-t-elle... Ou du moins il devine? »

Il parut vouloir encore demander quelque chose, mais il n'osa point et se retira.

Madeleine demeurait songeuse. Elle comprenait maintenant les soupçons indéfinissables de Valentine.

Dix heures venaient de sonner à l'église de Saint-Saturnin, lorsque madame de Givreuse arriva chez mademoiselle Faubert. La visiteuse trahissait plus vivement son agitation que Pierre : son visage avait cet aspect dur que l'émotion donne aux visages autoritaires. Elle ressentait un peu de rancune contre Valentine : elle ne concevait pas que la jeune fille fût partie si mystérieusement, mais cette rancune se fondait dans une tendresse chagrine. Peut-être aussi était-elle vaguement

jalouse de mademoiselle Faubert. Elle estimait l'institutrice; elle ne lui avait jamais témoigné de cordialité réelle.

— Excusez-moi, madame, — fit Madeleine... — Il n'était pas possible de laisser mademoiselle de Varsennes seule.

— Je l'entends bien ainsi, — répondit froidement la visiteuse. — Nous avons été très inquiets !

Madeleine crut sentir un reproche dans l'intonation.

— J'allais envoyer un télégramme, lorsque monsieur de Givreuse est arrivé.

La comtesse eut un geste vague. Puis, avec colère :

— Pourquoi a-t-elle fait ça? C'est tellement à l'encontre de sa nature !

— Les circonstances peuvent être plus fortes que le caractère.

— Quelles circonstances? — exclama madame de Givreuse avec indignation. — Que pouvait-il arriver à Valentine, *chez moi*? Je ne suppose pas que personne lui ait manqué de respect?

— Oh ! Madame, c'est impossible. Mademoiselle de Varsennes n'a reçu de vous-même et de tout le monde que des témoignages d'affection.

— Alors, quoi?... Elle n'est pas folle...

— Elle est seulement très troublée...

— Encore a-t-elle des raisons?

— Sans doute, madame.

— Ne pouvait-elle me les confier? Ne sait-elle pas que je l'aime comme si elle était ma fille !

— Elle le sait... elle vous aime comme une mère.

— Eh bien?

Madame de Givreuse était généreuse, dévouée et tyrannique ; elle avait peu de pénétration. Cependant, elle pensait bien qu'il s'agissait d'une crise sentimentale, et elle s'attendait, depuis longtemps, à ce que Pierre et Valentine s'aimassent. Elle le désirait.

— Hélas ! — répondit Madeleine, — les personnes qui nous aiment le mieux sont parfois celles à qui nous ne pouvons pas faire certaines confidences.

Madame de Givreuse haussa les épaules :

— Soyons nets, mademoiselle... Pierre a-t-il dit quelque

chose à Valentine... Non pas d'offensant... il en est incapable... mais qui ait pu l'effaroucher?

— Je ne le crois pas.

— Donc, elle a obéi à un sentiment tout intime. Est-ce cela?

— C'est cela.

— Vous connaissez ce sentiment?

Madeleine ne répondit pas.

— Voyons, — reprit la comtesse avec véhémence, — il faut pourtant que je sache... Je désire ardemment le bonheur de Valentine. J'ai bien le droit de savoir pourquoi elle s'éloigne de nous?

— Peut-être ne le sait-elle pas très bien elle-même. Et elle est si scrupuleuse !

— Je vous entends, il s'agit de Pierre ! Mais en quel sens? Craint-elle d'aimer? Craint-elle de l'être?

— L'un et l'autre, sans doute.

— Je ne vois pas que ce soit une raison pour nous fuir.

— Pourtant... si elle désire échapper à toute influence... être libre...

— En quoi la contraignons-nous?

— Oh ! madame... ce n'est pas ce que je veux dire... Je parle de l'influence qu'exerce l'affection même... des scrupules que peut avoir une jeune fille. Que savons-nous si Valentine ne redoute pas de vous contrarier.

Madame de Givreuse eut un sourire.

— Me contrarier, moi !... Je ne veux que son bonheur... Si elle et Pierre s'aimaient, j'en serais ravie. Si elle n'aime pas Pierre, ce n'est certes pas moi qui lui en voudrai. Elle est aussi libre que le vent sur la mer !

— Elle n'en doute sûrement pas...

— En somme, — reprit la comtesse un peu rassérénée, — aucun événement n'a décidé Valentine?

— Rien que des événements intérieurs, si j'ose ainsi dire...

— Elle veut faire son examen de conscience ! C'est bien... Cela ne doit pas l'empêcher de me voir, je suppose?

Madame de Givreuse avait élevé la voix. La porte intérieure s'ouvrit et Valentine se montra, le visage en larmes. Elle alla silencieusement s'agenouiller devant la comtesse.

Sa grande chevelure était à motiié défaite, la fatigue, l'émotion, l'insomnie avaient meurtri ses paupières et ses jeunes yeux en paraissaient plus charmants. Attendrie, madame de Givreuse attira la jeune fille contre son cœur.

XII

La vie nouvelle de Philippe était mélancolique, mais pas autant qu'il l'avait craint. Des énergies montaient en lui, du fond des races, et lui faisaient prendre goût à sa tâche ! Il travailla rudement à organiser l'atelier qu'on lui avait confié, Il aimait naturellement la mécanique. Il développa des qualités assouplies et son imagination se décela ingénieuse.

Savarre avait fabriqué un état civil qui sauvegardait les démarches du jeune homme. Il se nommait maintenant Philippe Frémeuse ; on avait placé le lieu de se naissance dans les États-Unis, à la Nouvelle-Orléans. Les papiers de Philippe étaient authentiques. Ils avaient été laissés à Savarre par un naufragé, mort subitement au sanatorium, et dont le fils unique avait péri en mer. Le père n'avait pas eu le temps de déclarer la mort de son fils, et ils n'avaient point de famille. Cette supercherie était indispensable et inévitable. Aucune autorité administrative ne pouvait accepter la double personnalité de Pierre de Givreuse, ni admettre qu'un homme vécût sans que des papiers et des timbres lui assurassent une identité. Au demeurant, cette fiction légale ne lésaita aucun être ni aucune collectivité. Le neurologue comptait la parfaire plus tard en adoptant Philippe.

A la mairie d'Ennuyères, dont dépendait le château de Givreuse, on ne s'était heurté à aucun soupçon. Philippe Frémeuse était régulièrement admis parmi les habitants de la commune...

Tout cela, sans la consacrer, préparait une renonciation. Le destin des Givreuse se partageait. Celui qui restait au château accroissait un privilège que la forme subtile des circonstances pouvait rendre définitif. L'autre en souffrait, mais sans amertume ; même, un charme sauvage se mêlait à son

épreuve. Il luttait âprement pour transformer son amour en souvenir et cette lutte tendait à établir une différence, sinon de tempérament, au moins de caractère, entre lui et Pierre. Elle multipliait son activité. Dans l'usine que Rougeterre et ses associés avaient organisée près de Carolles, c'est Philippe qui apportait le plus de vigilance et qui s'efforçait de perfectionner les appareils. Il avait réussi à transformer un moteur : cette petite victoire sur la matière l'aidait à s'adapter au sort. Ainsi, tandis que Pierre s'abandonnait à des émotions délicieuses, mais passives, relevant en quelque sorte de la vie d'espèce, Philippe accentuait la vie personnelle, et en développait les éléments originaux. Dans l'état particulier de « plasticité » où ils se trouvaient encore, qui offrait des analogies avec l'enfance et la prime adolescence, cette différenciation eut une certaine envergure.

Il se trouva que l'esprit d'invention, la volonté, l'aptitude à la lutte progressèrent chez Philippe. C'était comme une récompense de son sacrifice ; elle l'encouragea et le remplit de confiance dans l'avenir. Son travail devint une passion ; il s'acharnait à produire des appareils sans défauts, des moteurs solides et souples qui défiaient la panne. Il devint lui-même un aviateur si hardi et si habile qu'il eut quelque temps envie de s'engager parmi les pilotes militaires. Mais il conçut qu'il rendait plus de services à la fabrique qu'il n'en rendrait sur le front.

Tenté cependant par la vie périlleuse, à plusieurs reprises, il partit d'un aérodrome de l'Est où il assistait aux essais des appareils Rougeterre et il allait, subrepticement, jeter des bombes de son invention sur des gares, des trains, des dépôts de munitions allemands. Ces exploits satisfaisaient son besoin d'aventure et sa haine de l'ennemi

Un soir qu'il s'en revenait d'une de ces expéditions, un projectile atteignit son moteur. C'était à la fin du crépuscule. La nuit s'avançait très noire, vêtue de pesantes nuées. Aucune étoile. Des rais électriques montaient de la terre et tournaient dans le ciel... Le moteur fonctionnait encore, mais Philippe se rendait compte que cela ne durerait guère. Des canons tonnaient, et quelques avions allemands rôdaient dans l'ombre.

« N'est-ce pas ma dernière heure? » se demanda Philippe.

Il aimait la vie. Sur cette terre noire, qui se perdait dans les ténèbres, des années de force et de courage lui avaient été promises. Il songeait à *l'autre*, à sa mère, à Valentine, avec un immense attendrissement ; il éprouvait aussi un regret étrange de mourir sans connaître le secret de son dédoublement...

Soudain, il se trouva dans une brume, ou plutôt dans un nuage. Les rais cessaient de l'atteindre. Pendant dix minutes encore, le moteur fonctionna, puis il s'arrêta. Il fallut descendre au hasard. Philippe fit décrire à son appareil une large spirale et sans presque savoir comment, il se trouva dans une clairière très nue, au milieu d'une forêt.

Tout était paisible. C'est à peine si l'on discernait les détonations d'une artillerie lointaine. Il attendit un instant, le revolver au poing, puis, à la lueur vive de sa lanterne, il se mit à examiner le moteur. L'avarie en somme était légère, quoique mal située. Il fit rapidement une réparation de fortune. Et il s'apprêtait à repartir lorsqu'il entendit une voix...Une créature humaine venait de surgir, à peine vêtue d'une vague chemise et d'une jupe vingt fois trouée. C'était encore une enfant ; ses yeux luisaient comme des yeux de lynx.

Il darda la lumière sur un visage bistre, sur une crinière fauve qui ruisselait autour des épaules grêles :

— Vous êtes Français ! — dit-elle... — Je le sais bien !

— Je suis Français.

Elle le regarda avec supplication ; elle reprit :

— Il y a près d'un an que je vis dans les bois !... Jamais aucun d'entre *eux* ne m'a atteinte.

Une grande pitié nuancée d'admiration, emplit le cœur de Philippe. Il demanda avec douceur :

— Et vos parents?

— Je n'ai pas de parents, — soupira-t-elle... Je suis une enfant trouvée.

— Pauvre petite !

Elle l'intéressait davantage. Cette aventure avait des affinités mystérieuses avec sa propre aventure. Les origines de l'enfant se perdaient dans la nuit des êtres comme la sienne se perdait dans la nuit des énergies.

Il demanda :

— N'auriez-vous pas peur de m'accompagner?

— Oh ! — exclama-t-elle les yeux brillants... — ne me laissez plus seule !

Alors, il l'installa dans l'appareil, l'enveloppa d'une couverture, puis, ayant tout vérifié, il prit place à son tour et démarra :

— Surtout, ne bougez pas !

L'appareil roula et s'enleva. Il franchit la cime des arbres. L'enfant fut à peine étonnée et, tout de suite, elle s'accoutuma... La nuit était profonde; un brouillard s'abattait sur les forêts, les collines et la plaine; l'aéroplane devenait invisible.

Quelques heures plus tard, Philippe atterrissait bien au delà des lignes ennemies.

Philippe plaça la petite chez une vieille institutrice. Il allait la voir chaque jour lorsqu'il ne voyageait point.

Elle fut d'abord craintive, brusque et sauvage. Elle avait des mouvements de bête captive ; elle ne pouvait se déshabituer d'être aux écoutes et même de fuir au moindre bruit suspect.

Il aimait ce visage d'oréade, ces longs yeux scintillants et cette structure flexible de forestière. L'enfant lui témoignait une affection farouche et jalouse. La nuit où il l'avait enlevée dans le ciel devait demeurer la nuit enchantée de sa vie...

Lui aussi s'attachait à elle. Il lui plaisait de l'avoir trouvée, dans l'inconnu, parmi les ennemis innombrables. Le lien qui l'unissait à elle devenait toujours plus fort et lui donnait plus de courage.

Un jour, il la trouva dans le jardin de l'institutrice. On approchait déjà de l'équinoxe. Une brise orageuse soufflait sur la mer. Les oiseaux des tempêtes tourbillonnaient avec des clameurs rauques ; les apodes aux ailes tranchantes quittaient les altitudes et décrivaient sur la falaise de longs vols fiévreux.

Il marchait avec la petite Jeanne sous les vieux pommiers :

des araignées pareilles à de petits crabes consolidaient leurs toiles.

Elle allait, furtive et rythmique. Que deviendrait-elle? Quelles voies seraient les siennes dans la vie incompréhensible? Il se le demandait avec inquiétude; il voulait qu'elle fût heureuse. Des émotions obscures se levaient, et qu'il préférait obscures, par la crainte de tous ces possibles qui deviennent si facilement impossibles.

A la fin, il demanda :

— Jeanne, es-tu heureuse?

Elle tourna vers lui ses yeux ensemble clairs et sombres; elle répondit à voix basse :

— Je suis heureuse quand vous êtes là !

Il tressaillit ; il perçut l'avenir de l'enfant. Il vit poindre l'adolescente. Il murmura :

— Ce ne sera pas toujours ainsi.

Il y eut de l'indignation et de la peur sur le visage bistre ; les yeux devinrent tout noirs, tellement la prunelle s'était dilatée ; puis elle eut un petit rire rauque :

— C'est que je serais morte !

— Morte !

Il sentit la force de l'accent et sa profondeur ; il n'eut aucun doute. A l'heure fatale, l'amour qui naîtrait dans cette enfant comme le pollen dans la fleur, serait sans retour... Ce serait un amour jaloux.

Ils marchèrent encore quelque temps côte à côte. Le vent apportait les vapeurs de la mer, un nimbe noir montait et croissait, ourlé de phosphorescences.

Un songe développait ses péripéties confuses. Philippe entrevit les méandres d'un destin où il n'y aurait plus de déchéance ni de sacrifice, où des jours purs naîtraient les uns des autres, comme les anémones voyageuses dans la montagne.

Des gouttes chaudes tombaient sur les pommes, quelque chose d'intense et de délicieux sourdait des herbes automnales... Mais subitement une image rythmique se profila sur les falaises ; la douleur recommença de battre dans la poitrine de Philippe ; il revit la fenêtre ouverte sur le paysage

de vieille France tandis que les vers chantaient implacablement dans sa mémoire :

La branche au soleil se dore
Et penche, pour l'abriter,
Ses boutons qui vont éclore,
Sur l'oiseau qui va chanter!

Il prit le bras de la petite et la mena vers la maison.

XIII

Pierre souffrait plus que Philippe. Le plus étrange des remords l'accompagnait jusque dans la profondeur du sommeil et souvent, d'un choc brusque, l'éveillait. Alors, dans l'ombre, il subissait un cauchemar inconscient, qui l'emplissait d'horreur et de dégoût. Tandis que Philippe se trempait dans la vie agissante, Pierre se recroquevillait dans le rêve. Il rôdait comme un Hamlet à travers le château immense, il se perdait par les caves sinistres où les prisonniers avaient souffert la faim, la torture et le froid. Les œuvres de madame de Givreuse l'occupaient médiocrement : elle y déployait une activité qui rendait presque inutile l'intervention du jeune homme. Il se réfugiait dans la vieille bibliothèque, où des livres étranges sollicitaient sa curiosité, ou, perdu dans les falaises, il vivait avec les oiseaux sauvages de la mer et avec des bêtes énigmatiques, qui arrivaient du fond de l'étendue comme si elles arrivaient du fond des âges.

Tel un glas, une même pensée sonnait dans sa tête. Il voulait sans cesse rappeler Philippe : quand ils se rencontraient, Philippe s'opposait à ce rappel et montrait que l'épreuve était nécessaire.

Dans ces discussions se révélaient les premières différences nées de la séparation ; il y avait plus de précision chez Philippe, plus de fièvre et de subtilité chez Pierre : ils commençaient à pressentir la dissolution progressive de leur unité.

Valentine n'était pas revenue au château ; elle faisait chaque semaine une longue visite à madame de Givreuse Pierre se montrait furtivement pendant ces entrevues ; il

prononçait de rares paroles ; les jeunes gens osaient à peine se regarder.

Après le départ de Valentine, il tombait dans une désolation noire, sans savoir si c'était du regret ou le sentiment de son impuissance ; il passait des heures à analyser son âme ; plus il l'analysait, plus elle lui semblait indéchiffrable : il se perdait en lui-même comme dans une forêt vierge.

Un jour, il sortit du château et se dirigea vers la lande. Il arriva en vue du sanatorium du docteur Savarre, dont une partie était maintenant consacrée aux blessés...

C'était un de ces jours où l'air est saturé de toute l'aventure de la vie. Un orage sourd, qui ne devait pas éclater rendait l'air délicieux et peu respirable. Les pollens surchargeaient l'atmosphère ; il y avait de courtes palpitations, des commencements de brise qui avortaient comme la foudre avortait dans les nuages.

Pierre s'arrêta près de la haute muraille qui avait caché et abrité tant de misères. Le silence était entrecoupé du frisson de la fougère et de la bruyère qui ressemblait au frisselis de jupes lointaines.

Il vit une forme féminine qui se glissait le long de l'enceinte, avec des mouvements incoordonnés et sauvages : c'était sûrement une folle... Elle aperçut Pierre ; elle s'arrêta, repliée, contractée... Elle avait de longs yeux fauves, effarés, d'une pâleur excessive. Prenant soudain son parti, elle s'élança vers Pierre et le saisit aux épaules :

— Silence ! — chuchota-t-elle... — Pas un cri... Les grenouilles géantes sont arrivées... elles remplissent la mer... elles sont plus terribles que des crocodiles... oh !

Un feu clair parut ruisseler des larges pupilles ; la bouche était entr'ouverte ; c'était la même bouche que Valentine, une bouche écarlate où luisaient de fines coquilles de nacre :

— Est-ce toi? — fit-elle... — M'aimes-tu encore? C'est l'heure, chéri... elle sonne là-bas... l'heure noire et rouge... la vague monte... les grenouilles géantes vont remplir les falaises... jusqu'aux étoiles... Écoute... oh ! comme elles grondent... elles ont fait fuir les matelots... tu sais... dans les sables torrides... Prends-moi sur ton cœur... sauve-moi...

Deux gardiens venaient d'apparaître au tournant de la

muraille. Ils avançaient, lourds et rapides. La folle poussa un grand cri :

— Les voilà !... vite !... Anda !... elles vont nous dévorer.

Son étreinte devint convulsive ; sa bouche charmante grelottait, un gémissement continu montait de sa gorge et brusquement, elle prit sa course... Alors, voyant que les gardiens allaient la rattraper, Pierre ferma les yeux, saisi d'une tristesse abominable.

Quand il les rouvrit, les gardiens tenaient la fugitive. Elle n'avait pas poussé un cri, elle les suivait, muette et sombre. Mais quand elle repassa près de Pierre, elle cria d'une voix déchirante :

— Pourquoi m'as-tu abandonnée?

Il s'enfuit dans la lande. Il revoyait sans répit cette face blanche, ces yeux trop clairs, surtout cette bouche si fine et si étincelante... D'indicibles pressentiments le parcouraient comme des courants faradiques... Il allait à grands pas ; le soir était venu quand il se vit dans une ville qui était Avranches. L'église de Saint-Saturnin montait dans la nue. Une cloche finissait de sonner, une grosse étoile tremblotait...

Il entra dans l'église. Des femmes étaient agenouillées et aussi quelques hommes. Il les considéra dans la lueur jaune et débile, il fut bizarrement surpris de ne pas voir Valentine et mademoiselle Faubert... Il espéra pendant quelques minutes qu'elles allaient venir, puis, déçu, il sortit...

Deux femmes passaient dans la pénombre, qu'il reconnut à l'allure. Lui qui avait été surpris de ne pas les trouver dans le temple fut encore plus surpris de les voir là. Le visage de Valentine se tourna vers lui. Elle avait frissonné...

Machinalement, il se mit à marcher auprès de mademoiselle Faubert. Une force l'entraînait, qui arrêtait le jeu de la pensée. Son odorat exacerbé percevait un subtil parfum d'iris et d'ambre. Il ne songeait pas à Philippe ; il semblait que son passé et son avenir lui appartinssent comme aux autres êtres. Il entendait les propos de Madeleine et répondait mécaniquement.

Après peu de temps, ils se trouvèrent devant la vieille maison. La lumière de la lune venait de biais et enveloppait Valentine d'une lueur de féerie.

Le visage brillait comme la fleur du nelumbo sur un étang crépusculaire ; la robe tombait en ondes rythmiques ; et la bouche s'entr'ouvrait, innocente comme une bouche d'enfant.

Alors, l'amour enchaîné se répandit en Pierre comme un printemps. Ce fut une éclosion de tout l'être ; il ne comprenait plus, ou plutôt, il ne percevait plus ses scrupules ; la voix impérieuse des générations dominait la faible voix psychique...

Cette scène eut de profonds échos dans la conscience de Pierre. Elle contribua à accroître sa personnalité. Pour la première fois, il sentit la possibilité d'être jaloux de Philippe. C'était bien incertain encore et intermittent, mais enfin, il y eut des minutes où il songeait à tirer parti de la renonciation de l'autre. Simultanément, son amour pour Valentine subit une métamorphose : il devint plus fébrile et plus soupçonneux.

Jusqu'alors, il avait connu une sécurité assez singulière. Il ne songeait pas à des rivaux « extérieurs ». Le débat se localisait entre lui et Philippe. Peut-être parce qu'il avait ressenti une première apparence de jalousie, il commença de craindre un revirement de Valentine. La séparation, qui naguère était une tristesse sans forme, devint une source de craintes précises et rongeuses. Cela aussi tendit à créer une notion plus aiguë de son nouveau moi...

Dès lors, il attendit avec impatience les visites de la jeune fille ; il assistait plus longuement aux entrevues et il ne parvenait plus à dissimuler son agitation.

Valentine était moins timide. La métamorphose de Pierre rassurait son instinct. Elle trouvait qu'il ressemblait moins à Philippe, et l'espoir de leur découvrir des différences sensibles, rendait du charme à l'existence...

Un jeudi, elle arriva à l'improviste. C'était le jour que Philippe avait choisi pour venir au château. La jeune fille le savait. Attirée par un besoin mal défini de comparer les deux hommes, elle se demandait avec angoisse si le transformation de Pierre n'était pas un mirage créé par son imagination.

Elle trouva madame de Givreuse seule. La comtesse revenait de son orphelinat militaire ; assise sur la terrasse, à l'ombre d'un figuier aux grandes feuilles digitales, elle goûtait

la paix de la minute. Comme elle avait reçu le don de la quiétude, elle savait oublier pendant le repos les tracas de l'action; et du passé, retenant les beaux jours, elle rejetait les autres dans les oubliettes de l'inconscient. Ce jour-là, elle était particulièrement contente. Elle ne savait pas pourquoi : en réalité, elle aimait la double présence de Pierre et de Philippe, comme, au fond, elle aimait presque autant l'un que l'autre.

— Bonjour, petite mésange, — fit-elle... — Nous avons un visiteur.

Elle ne remarqua pas le cillement de Valentine.

— Un visiteur que tu n'as pas rencontré depuis longtemps...

Une femme de chambre, coiffée de l'antique bigouden, où Soldi croyait lire la cosmogonie mystérieuse des hommes qui élevèrent les cromlechs et bâtirent les premières pyramides, vint dresser le couvert pour le thé. Il y avait des muffins. Madame de Givreuse les chérissait.

Pierre et Philippe parurent au détour d'un quinconce de rouvres.

Leur ressemblance parut d'abord aussi désespérante à Valentine. Mais quand ils furent proches, la jeune fille sourit. Le teint de Philippe était plus hâlé que celui de Pierre, quelque chose de plus résolu éclatait dans les méplats de son visage ; les yeux apparaissaient plus clairs et plus hardis. Il y avait de la fièvre dans les prunelles de Pierre, sa bouche était indécise et sensitive ; tout son être évoluait vers le rêve et la vie intérieure....

Tous deux ressemblaient moins que naguère au jeune homme qui était parti à l'appel des armes, en sorte qu'elle ne savait point lequel s'accordait le mieux avec ses souvenirs... Elle ne se demanda pas qui elle allait préférer. Son cœur demeurait plein d'incertitude, mais elle ne doutait pas qu'une préférence fût possible. Et surtout, elle sentait décroître cette frayeur mystique qui l'avait tant fait souffrir.

Peu de temps après, elle les revit de nouveau ensemble, chez Augustin de Rougeterre, et cette fois par hasard. Est-ce parce qu'elle avait beaucoup et passionnément médité dans l'intervalle, elle trouva que la dissemblance s'était encore accentuée.

Ils allèrent tous trois au bord d'un petit étang où les saules de Babylone étalaient leurs draperies mélancoliques. Madame de Givreuse et Rougeterre marchaient en avant ; on entendait la voix de cloche du comte qui faisait bondir les grenouilles.

Tous trois aimaient ce coin, où ils avaient jadis passé des minutes délicates :

— Vous souvenez-vous? — demanda soudain Valentine, et elle observait les jeunes hommes, — de l'écureuil qui nous épiait ici... à la fin de l'automne?

Les trois premiers mots avaient mis Philippe en garde. Sa physionomie ne décela rien, tandis que Pierre répondait :

— Nous ne l'avons plus revu !... Il avait disparu avant la guerre...

Elle eut un petit rire, qui marquait sa joie intérieure ; son regard rencontra celui de Pierre. Elle y lut une ardeur douloureuse et se dit tout bas :

— C'est lui qui souffrirait le plus !...

De ce jour, elle pensa plus souvent à Pierre. Elle exagéra tout ce qui en lui n'était pas pareil en Philippe ; elle recréa une nouvelle image qui se rattachait aux images d'antan. Pourtant, Philippe gardait un pouvoir mystérieux : aux moments où elle croyait en être détachée, il apparaissait comme une évocation et comme un reproche.

Un mois passa, qui refaisait les cœurs et les plantes ; Valentine se retrouva auprès du même étang, avec Pierre et Rougeterre. Un domestique vint apporter une carte de visite ; les jeunes gens se trouvèrent seuls.

Leurs âmes étaient indécises comme leurs paroles, mais Pierre savait qu'il redevenait peu à peu un être normal pour la jeune fille. Elle n'avait plus que cet embarras charmant des êtres timides.

Par intervalles, il se tournait vers elle ; jamais elle n'avait été si « nombreuse ». Toute la grâce des créatures se concentrait en elle. Le jeu des ramures et des nuées, l'allure des oiseaux sylvestres, les corolles argentées des sagittaires, les reflets de l'eau, se retrouvaient transposés et plus enivrants...

Elle se pencha pour cueillir une fleur rose qui poussait dans

un havre. La terre friable céda ; il eut à peine le temps de la saisir et de l'enlever... Elle avait poussé un petit cri d'effroi ; elle demeura contre la poitrine de Givreuse.

Il ne s'attendait pas à cette sensation violente ; il devint pâle comme s'il allait se pâmer ; son cœur grondait ; et son visage s'ensevelit un moment dans la chevelure odorante...

— Merci ! — fit-elle d'une voix éteinte, en essayant de sourire.

Ce qu'il voyait dans les beaux yeux encore tremblants, le séparait de toutes choses. Il oubliait complètement Philippe.

Il s'en souvint lorsqu'elle fut partie ! Jusqu'à la nuit, il examina sa conscience. Elle était ardente et affligée ; des remords le harcelaient qui ne parvenaient pas à lui faire oublier la joie cruelle de l'étreinte :

« Qu'ai-je fait pourtant ? se dit-il. Mon geste était nécessaire. Suis-je maître de mes sensations? »

Mais il avait prolongé ces sensations! Il prit la résolution de parler à Philippe.

Ils s'étaient arrêtés dans ce ravin où coule une maigre rivière, qui se perd dans l'Océan. Des pierres lourdes s'élevaient, un champ d'ajoncs avait brûlé, laissant un vide noir et funèbre.

— Es-tu malheureux? — demanda soudain Pierre.

— Je ne sais pas. Je vis... Ma vie n'est point laide. Elle m'adapte à la peine des hommes...

Ils foulaient les sauges, les achillées, les ombellifères, les mille pertuis perforés, et de petits batraciens sautelaient par intermittences.

Pierre éprouvait que sa confidence était difficile ; cette difficulté même lui montrait quels changements s'étaient produits : naguère encore, il parlait à Philippe comme il parlait à lui-même.

Il finit par dire :

— Ne désires-tu pas abréger ton épreuve?

— Non ! non ! — fit vivement l'autre. — Je sais qu'elle est absolument fatale.

— Je suis privilégié.

— Il le faut.

— Mais, — reprit Pierre avec confusion, — si pourtant Valentine me préférait?

Philippe le regarda fixement, étonné de l'intonation :

— Nous n'avons pas le droit de lutter contre les préférences de Valentine.

— Sans doute. Songe cependant que ce serait la suite de circonstances que *nous* avons voulues.

— Nous devions les vouloir, puisqu'il nous faut être deux!... Pour Valentine surtout, la séparation s'imposait. Il eût été coupable que nous nous fussions disputé cette généreuse créature... Quoi qu'il arrive, je ne me plaindrai point...

— Si tu es sacrifié?

— Sacrifié ! Par qui?... Ce n'est ni toi ni moi qui avons décidé que je partirais... c'est le sort.

— Nous aurions pu renoncer l'un et l'autre.

— Pourquoi? Ç'aurait été deux déchirements au lieu d'un seul... et peut-être une grande douleur, un amer souvenir pour elle. Si elle te préfère, je m'inclinerai sans révolte.

— Tu souffriras...

— Sans doute. J'ai appris... j'apprends chaque jour cette souffrance-là.

Pierre entendait, sous les paroles, le sourd frémissement d'une âme. Il y avait du stoïcisme dans l'attitude de Philippe. Pierre eut mal du mal de son compagnon et toutefois, il sentait que, maintenant, une vie secrète commençait à les séparer. A deux reprises, il voulut faire sa confidence. Il ne le put. Chaque fois, un instinct équivoque l'arrêtait...

Philippe devinait confusément cette hésitation ; elle l'oppressait mais il était résolu à ne rien faire pour la vaincre...

— Quoi que tu fasses, — dit-il avec une brusque tendresse... — je n'aurai aucun reproche à te faire... Quand j'ai quitté le château, nous étions exactement l'un comme l'autre. C'est la séparation qui a créé une différence... sinon de fond, au moins de surface... Ce que tu feras, je l'aurais fait !

— Ne crois pas que je lui aie parlé d'amour ! — fit Pierre d'une voix plaintive.

— Ne te crois pas contraint de te taire !

Ils se regardèrent ; leur unité reparut, plus forte que toutes les passions et toutes les tendresses...

Mais Pierre ne dit pas ce qu'il avait résolu de dire.

Philippe ressentait une grande lassitude, une courbature morale, et il n'avait d'autre consolation que la petite fille recueillie dans le bois inconnu.

— J'oubliais, — reprit Pierre avec insouciance, — de te montrer ceci... que j'ai reçu ce matin...

Il avait pris un billet dans son portefeuille et le tendait à Philippe.

Philippe lut :

« Cher ami,

» Je vais bientôt partir pour un très long voyage. Peut-être viendrez-vous me dire adieu *aux Glaïeuls* où je serai pendant quelques jours, pour mes amis.

» Le meilleur souvenir de

» THÉRÈSE DE LISANGES »

Ce billet intéressa Philippe.

— Il est naturellement impossible que j'y aille, — remarqua Pierre.

— Alors j'irai, — dit Philippe.

Pierre le regarda avec ébahissement.

— Sous ton nouveau nom?

— Sans doute... et de *la* part.

— Elle croira que c'est...

— Elle croira ce que je lui dirai. Je pressens que, déjà, elle doit savoir quelque chose... Elle a toujours su se renseigner.

Pierre eut le geste qui exprime l'indifférence.

Philippe se rendit aux Glaïeuls le lendemain. C'était un petit manoir, tout enveloppé de jardins.

Une servante vague, aux yeux dormassants, l'introduisit dans un salon aux boiseries hautes, aux vieux meubles normands, pleins de force. Après un moment, une jeune femme surgit, fascinante et complexe. Sous une fine couche de

poudre, on devinait un teint de Catalane ou d'Hispano-Américaine. Le plus beau sang nourrissait des lèvres ardentes, écarlates au centre ; les yeux tendres et pourtant ironiques, avec une pointe d'insolence, noirs comme la houille, avaient des reflets de topaze.

On devinait le charme du corps rien qu'aux flexions qui métamorphosaient continuellement les lignes.

Elle fixa sur Philippe un regard où passa une câlinerie soudaine :

— Pierre...

— Non pas, — dit-il en souriant, et un peu pâle... — je ne suis pas Pierre de Givreuse !

Une stupeur immobilisa le visage de la jeune femme :

— On me l'avait dit ! — fit-elle en joignant les mains... — Je ne voulais pas le croire !

Des cendres du passé, cet amour âpre, cet amour de fournaise qui avait incendié pendant une année la vie de Givreuse, jeta une violente étincelle... Mais autre chose montait, qui était nouveau, et qui n'aurait pas été possible dans une vie normale.

Elle le considérait avec une curiosité dévorante :

— Je n'ai rien vu d'aussi fantastique ! — reprit-elle... — Et la voix encore... qui est plus fidèle que le visage... et l'accent... Vous ne vos jouez pas de moi?

— Je suis Philippe Frémeuse, madame.

— Il faut bien vous croire, — soupira-t-elle, avec un petit rire ambigu. — Mais... ce n'est pas vous que...

Elle hésitait.

— Ce n'est pas moi que vous attendiez, — fit Philippe. — C'est que Pierre ne peut pas venir.

Elle prit un air froid, dur et sec :

— Je ne comprends pas !

Il s'attendait à cela. Encore qu'il y eût longuement réfléchi, il n'avait rien trouvé pour excuser sa visite. Il fut à une distance infranchissable de cette femme qui l'avait appelé et qui ne le connaissait pas. L'inquiétude et l'excitation alternaient dans son être, et l'aventure s'élevait en lui comme un vol d'oiseaux voyageurs.

— Pierre m'a prié de l'excuser... il est... il regrette...

Il bégayait, il pataugeait. Elle recommençait à sourire, ironique et indéchiffrable. Elle voulait savoir où cette rencontre les mènerait. C'était un mélange inextricable de curiosités, de souvenirs violents, d'impressions naissantes. En somme, ce jeune homme, si semblable à Pierre, la ramenait à un passé auquel elle eût aimé revenir une fois encore, et mêlait à ce passé la possibilité sinon la promesse d'un renouveau...

— C'est bien ! — interrompit-elle. — Si Pierre de Givreuse a des raisons pour ne pas me rendre visite, ces raisons ne m'intéressent point... Et vous, monsieur, quoique votre présence soit bien... insolite, je consens à vous excuser, mais tout ça ne fait pas que je vous connaisse !...

Combien tout serait facile s'il pouvait prendre sa personnalité véritable ! Il se dépitait ; mais en même temps, l'aventure lui semblait ainsi plus exaltante. Elle comportait ce recommencement dont l'absence éteint tous les goûts et toutes les passions. La Thérèse assise dans ce lourd fauteuil gothique, n'était plus la Thérèse dont un jour il s'était séparé parce que la coupe mystérieuse était épuisée :

— Essayons de causer, — persifla-t-elle... — Ça ne va pas être commode. Voyons. Prenons l'écheveau au hasard. Avez-vous combattu ?

— Oui, madame.

— Vous avez été blessé?

— Oui.

— Et que faites-vous?

— Je m'emploie dans une fabrique d'aéroplanes... sous le patronage de monsieur de Rougeterre.

— Bon patronage. C'est un homme qu'on peut estimer Il y a si peu de gens estimables...

Elle eut un moment de lassitude :

— J'en connais tout au plus six ou sept *qui existent*. Le reste... quelle fumée !

Son geste dédaigna une multitude invisible... Elle eut de nouveau son rire tranchant et ambigu :

— Et vous-même, vous estimez-vous?

— Je ne sais pas... Je me cherche.

— C'est un commencement... Ceux qui se cherchent,

forment presque une élite... Ceux du gros tas ne pensent jamais à se chercher... on dirait qu'ils sentent d'avance que ce serait inutile...

Elle se tut, elle demeura une demi-minute rêveuse ; sa longue manche de velours gris traînait sur le bras dur du fauteuil; elle avait renversé la tête en arrière, ce qui mettait en valeur un cou ravissant de forme et d'éclat. Son immense chevelure luisait comme les étangs sous les étoiles; de chaque ondulation émanait cette volupté primitive et très raffinée qui émane des beaux cheveux.

Il l'épiait sournoisement, il s'abandonnait à un trouble dolent et enivré ; tout en lui voulait oublier sa vie amère. Un parfum d'herbes fauchées flottait autour de la femme.

— Nous n'avons rien dit mais nous avons causé ! — soupira-t-elle. — La difficulté est jouée. Je me disais que vous avez dû combattre bravement.

— Est-ce combattre? On ne sait plus. Tout vient du fond de l'invisible. On est dans une immense chambre de torture... et ce n'est pas de batailler qui est l'héroïsme, c'est de souffrir avec patience.

— Oui, cela doit être ainsi ! — soupira-t-elle. — Nos pauvres soldats de France !

Elle était attendrie ; derrière l'attendrissement, la femme veillait et les vœux de la femme : de tout temps, la guerre leur a donné plus de puissance :

— Vous avez beaucoup souffert?

— Je compte pour rien quelques semaines de souffrance ! — dit-il avec force. — Et je n'ai pas renoncé à combattre.

— Bravo ! — exclama-t-elle.

Une pause. Il pensa que la visite avait assez duré et se leva. Puis, timide mais affectant une timidité plus grande qu'il ne ressentait :

— Ne me permettrez-vous pas de revenir? — supplia-t-il.

— Je ne vous l'aurais pas permis tout à l'heure !... Je suis chez moi presque tous les jours... l'après-midi, à quatre heures pendant tout ce mois... Ensuite, hélas ! il faut que je parte pour le Chili où j'ai de bien grosses affaires à arranger... Ma mère était Chilienne.

Elle lui tendit la main. C'était une petite main très vivante, qui se rétracta légèrement dans la main du jeune homme.

XIV

Il retourna plusieurs fois aux Glaïeuls. Ce furent des entrevues bizarres et fascinantes. Tous deux en partie revivaient et en partie refaisaient le passé. Philippe reconnaissait chacune des coquetteries, des réticences, des ambiguités de Thérèse : ce n'était pas un simple retour des choses, c'était une idylle inédite. Tout être change, mais ce changement n'est un renouveau que chez ceux avec qui nous commençons la vie. En somme, Thérèse avait un charme que jamais plus elle n'aurait pu avoir pour le Givreuse d'antan. Elle semblait rajeunie. Il y avait moins de cruauté instinctive en elle, une plus vive fraîcheur de sentiment.

Pour Thérèse, le renouvellement était d'autre nature. Elle aussi voyait fantasmagoriquement rajeunir le passé, mais avec la certitude que Philippe était un autre être que Pierre. Ce qu'elle retrouvait des gestes, de la voix, de la pensée de Givreuse, n'était une répétition qu'à la manière dont une floraison est la répétition d'une floraison antérieure. Elle reconnaissait dans un homme ce qui l'avait séduite dans un autre, et comme elle avait gardé la nostalgie de Givreuse, qui avait été son grand amour, elle connaissait une renaissance enivrante de son destin.

Pourtant, elle ne savait aucunement ce qu'elle allait faire. Veuve, elle n'avait succombé qu'une seule fois, après une longue résistance. De nature, elle était une régulière ; après sa rupture avec Pierre, elle s'était juré de ne plus accepter l'amour que dans le mariage. Mais éprouvait-elle de l'amour pour Philippe? Elle n'eût su le dire. Elle se laissait aller à l'enchantement de l'heure, à une sorte de miracle psychique qui pouvait n'avoir pas de lendemain... Tout se passait en causeries entrecoupées de silences langoureux pendant lesquels elle songeait à la brièveté de l'existence et à son incertitude amère.

Un jour qu'il s'était attardé plus que de coutume, elle lu dit :

— Il est bien tard pour retourner à Carolles... Savez-vous quoi?... nous dînerons ensemble.

Elle regretta tout de suite son invitation, puis songeant qu'avant trois semaines, elle sillerait sur l'Océan plein de pièges, elle haussa les épaules.

Ils dînèrent sur la terrasse lumineuse, devant les grands hêtres rouges et les tilleuls de Hongrie séparés par une longue pelouse, au fond de laquelle poussaient hasardeusement les fleurs des jardins et les fleurs sauvages. C'était l'époque où les tilleuls commencent à répandre leur odeur féerique. Elle arrivait au gré des souffles, elle exprimait l'obscur désir de ce qui veut croître et multiplier.

Le soir venait avec une lenteur extraordinaire. Des chauves-souris, mélancoliques danseuses du crépuscule, tourbillonnaient sur les cimes et le long des murailles.

— J'ai longtemps détesté le crépuscule, — disait Thérèse en grignotant ces petites fraises longues, qui ne sont pas tout à fait des fraises de jardin et ne sont plus des fraises des bois...

— Il m'apparaissait comme l'heure de l'angoisse... de la mauvaise attente... J'imaginais que ces grands feux qui allumaient les nuages allaient incendier le ciel et la terre.

— J'ai toujours aimé le crépuscule, — répliqua Philippe.

— En êtes-vous sûr? Les enfants ne l'aiment point... et la plupart des animaux. C'est tout naturel. Il annonce le grand deuil de la nature — la nuit.

Il contemplait la silhouette enchantée, sur qui l'occident répandait une lueur versicolore. Quelques grosses étoiles commençaient à paraître ; un grillon grinça dans l'herbe ; bientôt un autre lui répondit à l'extrémité de la pelouse ; des vers luisants allumèrent leurs petites lanternes vertes.

— Est-il possible que nous ayons la guerre ! — fit-elle, le visage soudain assombri... et que tant des nôtres...

Elle n'acheva pas ; elle baissa la tête ; tous deux communièrent dans l'immense douleur répandue...

Le café répandit son arome qui promet et qui console. La nuit était venue. Des insectes bondirent sur la flamme des bougies ; à chaque instant, un petit corps rôti tombait sur la

nappe ; il jetait un instant ses membres minuscules et s'endormait pour l'éternité.

— Que c'est étrange ! — dit-elle... — Pourquoi ces bestioles viennent-elles mourir ainsi? La vie est pleine de stupidités impénétrables !

— Encore les insectes nous apparaissent-ils comme des espérances d'automates, mais ces milliers d'oiseaux qui se précipitent sur les phares et s'y fracassent?... Oui, une stupidité invraisemblable se mêle à l'ingéniosité des créatures... Et nous sommes bien aussi bêtes que ces insectes !

— Plus, peut-être, car nous savons prévoir, et voyez à quoi sert notre prévoyance ! Je suppose que vous fumez...

— Pas beaucoup, seulement dans les moments où la tristesse est trop grande.

— Le mirage?

— Le tabac ne me donne aucun mirage !... Il dissout... il disperse mes idées... Ce soir, je préfère l'odeur des tilleuls.

Il contemplait, dans la lumière dansante et indéterminée, cette compagne qui semblait jaillir d'une terre de fées.

— Comme c'est doux de vous regarder ! — murmura-t-il, d'un ton qu'elle reconnaissait.

Elle eut un léger sursaut ; elle plongea au fond du rêve :

— Vraiment, — fit-elle, avec une pointe de moquerie. — Êtes-vous seulement véridique?

— Est-il possible que je ne le sois pas?... Existe-t-il beaucoup de Français pour qui vous ne seriez pas un merveilleux spectacle?

— Merveilleux ! C'est un bien gros mot...

— Depuis que les dieux sont morts, que reste-t-il de merveilleux pour les hommes, sinon la femme !

— Bon, si vous parlez pour toutes les femmes.

— Je parle pour celles dont le vieux Priam disait : « Il est juste que l'on meure pour elles !... »

— Ce Priam était un vieux fou !

Elle secoua la tête :

— Allons au-devant de la lune... Elle va monter derrière les hêtres rouges...

Elle s'était levée et, tête nue, elle descendit vers les pelouses. Il la suivit tout tremblant. Des lueurs confuses les guidaient.

Il la connaissait trop pour ne pas savoir que c'était une provocation, mais il savait aussi qu'elle provoquait par caprice, par curiosité et par esprit de bravade.

— Au fond, je suis une campagnarde, — dit-elle, avec un petit mélange de sauvagesse... — Ce n'est point parce qu'elle est belle que j'aime la nature, c'est parce qu'elle est redoutable.

Ils marchèrent d'abord sur la pelouse, puis Thérèse obliqua vers une sente qui passait sous les hêtres. L'odeur fine de la jeune femme dominait l'odeur des végétaux ; il écoutait le frisson de la jupe ; quand il se tournait, il apercevait la blancheur du visage, dont la forme s'évaporait, et une masse sombre qui était la chevelure...

Le sang monta à la tête de Philippe ; il saisit la petite main et l'étreignit :

— Oh ! — fit-elle d'un ton de reproche...

Elle dégagea vivement sa main et son rire fusa, un rire argenté, un peu rauque...

— Vous ne m'attraperez pas !

Elle avait disparu. Il entendait le pas léger dans les pénombres. Un moment, une sorte de lueur brilla dans la futaie ; puis tout se perdit dans la nuit. Il palpitait ; tous les rêves antiques, toutes les fables amoureuses où se mêlent les forêts, les nymphes, les elfes, grisaient Philippe.

(La dernière partie au prochain numéro.)

J.-H. ROSNY AÎNÉ

LES ENSEIGNEMENTS

DU

HAUT PROFESSORAT D'ALLEMAGNE SUR LA GUERRE[1]

LES BIENFAITS DE LA GUERRE

L'apologie du militarisme mène à l'apologie de la guerre, et l'on sait avec quel enthousiasme les professeurs allemands célèbrent le culte mystique de ce « jugement de Dieu », « balance de l'histoire », « probation des peuples ».

Nous pourrions citer en nombre des déclarations de violent amour adressées à la guerre. Deux nous paraissent très caractéristiques : la première est d'un homme de qui la frénésie étonne, puisqu'il est professeur à l'École supérieure de commerce de Berlin. Son nom, Werner Sombart, est d'ailleurs presque célèbre en Allemagne :

Le militarisme, écrit-il, est la manifestation de l'héroïsme allemand. Le militarisme est la réalisation des éléments héroïques. C'est l'union de Potsdam et de Weimar, de *Faust* et de *Zarathustra* ; c'est Beethoven aux tranchées... Aux militaires, reviennent les plus grands honneurs dans l'État ; l'empereur est toujours en uniforme... Ce n'est qu'en guerre que se développe complètement la nature du militarisme, qui

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 décembre 1916.

est un héroïsme guerrier. C'est parce qu'elle offre à l'héroïsme l'occasion de se manifester que la guerre nous apparaît, à nous qui sommes nourris du militarisme, comme une chose sainte, comme ce qu'il y a de plus saint sur terre... Nous mettons au service d'une conception idéaliste du monde la plus forte réalité qui soit sur terre : la volonté de puissance qui s'incorpore dans l'État... Seule, une victoire nous donnera la conviction que... cette terre n'est pas livrée entièrement à l'esprit commercial et que l'argent n'est pas toute-puissance. Elle nous permettra de ne plus nous préoccuper de ceux qui nous entourent. Et l'Allemand debout, appuyé sur son épée de géant, pourra danser qui voudra au-dessous de lui... L'Allemagne est la dernière digue contre le flot bourbeux du commercialisme qui se répand irrésistiblement sur tous les autres pays; aucun d'entre eux n'est protégé (comme elle) par la conception héroïque du monde.

Écoutons maintenant un militaire, le lieutenant Karl-August Kuhn, professeur d'histoire à l'Académie tehnico-militaire, qui voisine, à Charlottenbourg près Berlin, avec la grande École des Hautes Études techniques. Cet officier fait au commerce une part que lui refuse le professeur commercial. Pour l'Allemagne, dit-il, les causes de la guerre sont au nombre de trois : « le danger d'un avilissement moral de notre peuple dans le matérialisme; l'impossibilité grandissante d'une expansion de la culture allemande chez les peuples voisins (et par conséquent la nécessité d'élargir les cadres de l'Allemagne); le développement indispensable d'une partie de notre industrie et du commerce d'exportation outre-mer ». Mais, de ces trois causes — idéaliste, politique et économique — la première est de beaucoup la plus importante, car c'est un idéaliste à sa manière, ce professeur lieutenant, manière sadique et affreusement inhumaine :

Faut-il que la civilisation élève ses temples sur des montagnes de cadavres, sur des mers de larmes, sur des râles de morts? Oui ! elle le doit. Les circonstances accessoires de toute expansion culturelle sont, si j'ose dire, les parties génitales de la gloire et sans cet organe il ne naîtra ni victoire, ni multiplication, ni conquête, ni fécondation... Si un peuple a droit à la domination, son pouvoir de conquérant constitue la plus haute loi morale devant laquelle le vaincu doit s'incliner. Malheur au vaincu !... Non ! mille fois non ! ce n'est pas faussement qu'on attribue à notre peuple l'esprit guerrier, le plaisir de la guerre, le désir de la guerre. Notre peuple indestructible a gardé l'antique courage teuton, malgré tant d'influences si persistantes, si peu allemandes et souvent si dangereuses... Il n'est pas vrai que la guerre soit

un malheur. Qu'on laisse ces considérations aux parents des tués. Le faix de pertes douloureuses leur donne le droit de se plaindre et d'oublier que toute perte individuelle est un gain pour la patrie. Sur le sang de celui qui tombe brille la flamme de l'enthousiasme poétique. Une guerre sans morts et sans blessures est comme une vie sans travail, sans but et sans espérance.

L'Indien Apache ne devait pas exécuter la danse du scalp sur un rythme plus barbare.

Il est vrai, des voix mélancoliques, des voix tristes se sont entendues à l'aspect terrible de la présente guerre. Lasson lui-même, qui dès 1868 (dans une brochure rééditée en 1906) s'instituait le théoricien de la guerre et de la force, et, dans ses lettres des 29 et 30 septembre 1914 à un ami hollandais, exposait la thèse de l'hégémonie allemande avec une telle jactance qu'on avait cru d'abord à une mystification, Lasson avoue, au début d'un discours patriotique :

Toute guerre est dure. Et cette guerre est la plus dure que l'humanité ait jamais subie. Elle est la plus dure par son extension, par les moyens de destruction mis en œuvre, par le nombre et les procédés des ennemis. On ne sait pas combien de temps elle durera... C'est comme un mauvais, mauvais rêve, et pourtant c'est la réalité.

Mais, le plus souvent, ces doléances ne font que précéder une énumération des bienfaits de la guerre.

Ces bienfaits sont multiples et divers ; il n'en faut négliger aucun : des milliers de prisonniers de guerre drainent les marais d'Allemagne ; on a inventé la dessication des pommes de terre qui économise quatre millions de tonnes d'épluchures inutilement gaspillées chaque année ; le nitrate synthétique est substitué au coûteux nitrate chilien ; le benzol, tiré de la houille indigène, remplace la benzine qu'on extrayait du pétrole étranger : que de progrès ! que d'inventions précieuses dues à la guerre ! C'est le professeur Herkner qui se réjouit ainsi.

Mais voici bien autre chose : la guerre a produit un réveil religieux dont les conséquences sont incalculables. La religion prend le ton héroïque qui convient à un peuple de héros. Le dieu national allemand s'est révélé dans sa toute-puissance. Le théologien Deissmann avoue qu'à l'Université, il enseignait tout récemment encore que le concept d'un dieu national cor-

respondait à un stade inférieur de l'évolution religieuse; mais il se trompait; aujourd'hui, « nous grouper maintenant autour de notre dieu, apparaît non pas comme un recul vers un état inférieur, mais comme un élan vers Dieu même ». Du reste, l'homme pieux dit « mon Dieu » et ne s'offusque pas que son voisin en dise autant; et ne lit-on pas dans la Sainte Écriture (Hébr., XI, 16) : « Dieu ne dédaigne pas de s'appeler leur dieu. » Vive donc « le dieu allemand », le « dieu national ». Et Deissmann rapporte que « l'historien Max Lenz a reconnu en termes enflammés, et avec une profonde reconnaissance, la révélation du dieu allemand dans notre guerre sainte ». Or, le docteur Max Lenz est tout ensemble conseiller intime de Gouvernement, professeur d'histoire moderne et codirecteur du séminaire historique à l'Université de Berlin, membre de l'Académie royale de Prusse et président de la « Société historique de Berlin » : son témoignage fait autorité ; il prouve l'existence du dieu allemand.

La guerre enseigne à l'Allemagne la liberté, l'égalité, la fraternité. C'est le théologien Harnack lui-même qui adopte ainsi la devise de la France républicaine. Il ajoute, il est vrai que les trois prestigieuses paroles ont été trouvées, non par la Révolution française, mais bien auparavant par les Anglo-Saxons. Or, la guerre met en jeu l'existence et la liberté de l'Allemagne : donc elle stimule en elle la volonté de liberté. Elle est aussi l'exercice le plus haut de la liberté, car être libre, c'est faire avec joie, avec dévouement ce qu'on doit faire. De plus, la guerre est, comme la mort, créatrice d'égalité : chacun doit obéir sans réserve et chacun peut d'un moment à l'autre être appelé à commander. Enfin, la guerre nous enseigne la fraternité et l'union. Nous nous voyons d'un autre œil ; d'un passant quelconque j'aurai peut-être à dire demain : cet homme est mort pour moi ! Du sacrifice mutuel naît la fraternité.

Fraternité ! Union ! Unanimité du peuple allemand ! Le thème est un de ceux que les universitaires d'Allemagne développent le plus volontiers, parfois même fort éloquemment. Ils célèbrent la disparition des partis politiques, la suppression des luttes de classe, la « paix allemande de Dieu », rançon céleste des maux de la guerre, le rapprochement fra-

ternel des cœurs, comme aux temps héroïques de l'unité et de la libération; le « rajeunissement de la nation allemande » qui se retrouve enfin tout entière et qui retrouve par surcroît sa sœur austro-hongroise ; et ils insistent sur la nécessité de conserver après la paix ce bienfait suprême de la guerre. L'Allemagne doit à ses morts de rester unie ; après la victoire sur les ennemis, il faut qu'elle remporte sur elle-même une victoire plus difficile encore et que désormais tout Allemand sente en lui toute l'Alllemagne, toute l'Allemagne vive en tout Allemand.

Pourquoi tant d'adjurations? Sans doute parce qu'on prévoit que, victorieuse ou vaincue, l'Allemagne aura de redoutables lendemains. Lorsque les hostilités éclatèrent, il y avait des années que les quatre grands partis politiques entre lesquels se partagent les électeurs allemands, suivaient une évolution dont la courbe se dessinait avec une dramatique netteté. Le centre catholique restait horizontal, le socialisme s'élevait de plus en plus rapidement, et ses gains avaient été réalisés au détriment des deux partis bourgeois, les libéraux et les conservateurs. La ligne descendante du libéralisme est régulièrement symétrique de la ligne ascendante du socialisme. Les conservateurs qui avaient pu se maintenir quelque temps aux dépens des libéraux, ont ensuite subi le même sort qu'eux. Aux élections de 1874, le pourcentage des députés au Reichstag donnait 51 libéraux, 33 centristes, 14 conservateurs et 2 socialistes ; les chiffres sont respectivement de 33, 31 et 3 en 1887, de 22, 23, 19 et 20 en 1903 et de 21 libéraux, 33 centristes, 14 conservateurs et 28 socialistes en 1912. Ainsi les socialistes, ayant définitivement dépassé les bourgeois libéraux et conservateurs, allaient atteindre le nombre des centristes catholiques. Qu'allait-il advenir de la conjonction du socialisme avec le centre? Jusqu'alors, le centre avait réussi à cacher ses contradictions internes sous le fastueux manteau de l'unité catholique. Mais résisterait-il à la poussée victorieuse du socialisme?

La question était d'autant plus angoissante que par une répudiation complète de tous ses principes d'origine, le centre catholique était devenu, dans l'irrémédiable ruine des deux partis bourgeois, la dernière assise du gouvernement impérial.

Car il est faux que Bismarck ait été à Canossa ; c'est au contraire le centre qui s'est rallié au gouvernement impérial prussien, contre lequel il a été fondé, et dont il est aujourd'hui le plus ferme soutien. La guerre actuelle a été acceptée, sinon voulue, par une Allemagne politique où les seuls chefs encore sûrs de leurs troupes étaient les catholiques d'accord avec le gouvernement. Sans la guerre, l'Allemagne allait à l'inconnu, ou plutôt l'Allemagne officielle, catholique et bourgeoise, savait qu'elle allait au socialisme démocratique.

La guerre a mis fin aux conflits du passé. On espère qu'elle aura pour conséquence de prévenir les conflits de l'avenir. Les universitaires allemands annoncent de grandes réformes, des réformes libérales et démocratiques. Le vieux professeur Otto von Gierke, conseiller intime de justice, docteur honoraire de Harvard et titulaire de droit public et privé à l'Université de Berlin, déclare que la guerre aura pour effet d'améliorer les conditions juridiques, politiques et administratives de l'empire. Le conseiller intime de justice trois fois docteur, Wilhelm Kahl, professeur de droit public, administratif et ecclésiastique à l'Université de Berlin, a fondé une société d'union et de réformes, de réformes par l'union, et le chancelier honore de son patronage le nouveau groupement. D'autres universitaires ont activement contribué à la création de la ligue, *la Nouvelle Patrie* qui, elle aussi, promettait des réformes, mais semble n'avoir eu qu'une existence éphémère. Ostwald et Lamprecht annoncent d'importants changements intérieurs. Le docteur Siegmund Feilbogen, maître de conférences d'économie nationale à l'Université de Vienne, prévoit que les associations ouvrières qui collaborent déjà pendant la guerre au travail de l'État, deviendront, à la paix, des instruments de solidarité nationale au lieu d'être des armes pour la lutte de classes. Il prophétise la coopération harmonieuse et idyllique des trois grandes puissances économiques et sociales : le travail, le capital et l'État.

L'État allemand, ainsi purifié, rajeuni, pacifié, deviendra de plus en plus allemand. Car le dernier et non le moindre des bienfaits de la guerre aura été de guérir enfin les Allemands de leur admiration de tout ce qui est étranger. C'était, paraît-il, leur grand défaut. Avant les hostilités on s'en plaignait déjà

depuis longtemps. Quelques mois de guerre auront été plus efficaces que de longues années d'exhortations : thème facile que les professeurs allemands développent avec conviction. Plus l'Allemagne sera véritablement allemande, plus elle sera capable d'accomplir sa mission culturelle. « Il n'y a pas de fruits, remarque Harnack, il n'y a que des poires, des pommes, etc. » En effet, le « fruit » est une abstraction, comme « l'homme » en soi ; la pomme, au contraire, est une réalité concrète, comme l'Allemand. Donc « si je veux être un bon fruit, je dois être une bonne pomme. Autrement, nous ne serions pas utiles à l'humanité. Une culture sans caractère national est sans caractère, sans consistance et sans goût. »

La dialectique universitaire allemande ne se tiendrait pas pour satisfaite si elle ne complétait sa démonstration des bienfaits de la guerre par une démonstration des méfaits de la paix. Les professeurs Herkner et Kipp ont ici trouvé des arguments vraiment curieux. Le total des pertes allemandes en 1870-71 a été de 28 278 morts, 88 543 blessés, et 12 879 disparus, soit 129 700. Or, de 1886 à 1914, le travail économique a coûté 200 000 vies humaines en Allemagne. En 1912, on a compté 742 000 accidents du travail, dont 10 000 suivis de mort, 1 000 suivis d'incapacité totale, 46 000 d'incapacité partielle au travail ; 136 000 ont nécessité plus de treize semaines de traitement. La paix est donc, comme la guerre, mangeuse d'hommes. D'ailleurs on sait que la paix aussi a ses périls : les taudis, l'immoralité des grandes villes, etc.

La guerre est d'ailleurs impossible à éviter, même pour le maintien de la paix. Les États sont égaux en droit ; ils constituent donc une société internationale de nature démocratique ; ils peuvent avoir une volonté générale et se donner des lois internationales, car la loi, dans dans les démocraties, est l'expression de la volonté générale. Mais le procédé de coercition à employer en cas de violation de la paix édictée par la volonté générale ne pourra être que la guerre. Ainsi, le moyen de réaliser le droit est identique au moyen de rompre le droit. Et rien de plus naturel, puisque la guerre est une nécessité humaine, que la paix perpétuelle n'est qu'une utopie. Tous les universitaires allemands sont ici d'accord et plusieurs

font observer que les grands hommes dont il est permis de dire qu'ils personnifient le génie germanique n'ont jamais préconisé la paix perpétuelle, un seul excepté : Kant. Mais le livre de Kant sur la paix perpétuelle est loin d'être un de ses meilleurs traités, c'est l'œuvre d'un esprit fatigué. A cette remarque de Sombart, Below ajoute un renseignement documentaire qui emporte la conviction : Kant « préférait la musique militaire à toute autre musique » et « il ouvrait toutes grandes les fenêtres, lorsque les soldats passaient en musique devant sa maison ».

***

LA DOCTRINE CULTURELLE

Il est bien entendu que l'Allemagne lutte pour son existence, pour sa puissance, pour la liberté de son développement pacifique dans le monde entier, ou, pour tout dire d'un mot, pour sa « culture » et conséquemment pour la sauvegarde même de l'humanité. La formule infatigablement ressassée, avec ses multiples variantes, est aujourd'hui bien connue. Qu'est-ce donc que la culture (*Kultur*) allemande?

Le mot, d'origine latine, est ancien en allemand, mais le concept de son acception actuelle paraît relativement récent. L'école historique de Lamprecht a, sans aucun doute, contribué à sa rapide fortune et le « séminaire » que le célèbre historien a fondé à l'Université de Leipzig se décorait du titre pompeux d' « Institut d'histoire universelle et culturelle ». Le professeur docteur Wilhelm Rein, pédagogue réputé de l'Université d'Iéna, définit la culture « l'organisation de la vie d'un peuple dans le but de le rendre capable de réaliser les idéals le plus élevés de religion et de morale, d'art et de science ». A cette définition joignons celle que donne le lieutenant-professeur Kuhn :

> J'entends par culture, l'entretien des œuvres et des pensées qui procèdent d'une conception philosophique du monde particulière à un peuple : morale, religion, science et art, afin d'ennoblir intérieurement et de perfectionner les hommes de même race.

Pour qu'un peuple fût capable d'une vraie et pleine culture, il faudrait qu'il fût de race pure. Un tel peuple n'existe pas

dans l'Europe contemporaine, tous sont mélangés : le professeur-docteur-baron Reinhold von Lichtenberg en convient, mais, ajoute-t-il, chez les uns les mélanges sont d'éléments homogènes, et ceux-là sont capables de culture ; les autres sont composés d'éléments hétérogènes, et ils sont par là condamnés à la déchéance. En effet, dans les fusions ethniques, l'élément inférieur l'emporte toujours sur l'élément supérieur. Or, les Allemands sont, avec les Scandinaves, les Italiens et les Grecs, les seuls peuples d'Europe dont les ascendances soient exclusivement aryennes. Au contraire, l'Angleterre, la Russie et la France sont une mixture de races diverses, inégales et sans affinités entre elles. Le fond de la population française est en partie ligure ; et les Ligures ne sont pas aryens ; ils sont originaires de l'Asie Mineure où leurs représentants les plus authentiques sont actuellement les Tcherkesses. C'est pourquoi encore il arrive souvent aux Français de compter non pas décimalement, mais par vingtaines (comme les Tcherkesses), et de dire « soixente-dice », au lieu de « septente ». La bigarrure ethnique de l'Angleterre et de la Russie n'est pas moindre. Donc la Triple Entente — Angleterre, France, Russie — est de race impure ; et la victoire de l'Allemagne assurera le triomphe de la race pure et, donc, de la culture.

A la culture s'oppose la civilisation, chose superficielle, car elle est seulement, selon Wilhelm Rein, « l'élévation et le perfectionnement des conditions extérieures de la vie ». Or, il est remarquable qu'à cette opposition entre la civilisation et la culture correspond l'opposition entre le latinisme et le germanisme. C'est du moins l'opinion du professeur Fleischer.

Celui-ci embrasse l'histoire universelle ; il exècre l'Empire romain d'où procèdent les nations latines, chez lesquelles l'individu égoïste travaille, en France, pour devenir petit rentier à quarante ans ; en Italie, pour ne pas mourir de faim, et ne connaît pas la satisfaction interne et morale du devoir accompli. Le Latin est tout extérieur, il n'agit que pour le dehors. Il vit de mots, de phrases, de gestes. La civilisation latine est sans vérité, sans moralité et sans nerf ; elle est toute de surface, de vanité et de hâblerie. Pour son malheur, l'Allemagne a subi les pernicieux effets du lati-

nisme. Sa misère latine a commencé avec Charlemagne ; elle a duré jusqu'au XVIIe siècle. Ses dirigeants ont été formés à l'école latine, stérile et vaine, et, par-dessus le marché, empruntée ; car le meilleur du latinisme vient du grec. Le mot allemand *Meter* vient du français *mètre*, qui vient du latin *metrum*, qui vient du grec *metron*. L'Allemand latinisant est donc « le répétiteur des répétiteurs de répétiteurs ». Et quelle honte pour un peuple dont la langue « est l'héritière d'un des plus superbes langages qui ait jamais retenti sur la terre de Dieu : le vieux-haut-allemand » ! « Que sont Horace et Properce et Martial en comparaison de Walther von der Vogelweide, de Schiller et de Gœthe ; ou Virgile en comparaison des Nibelungs ; et Cicéron auprès de Luther et de Bismarck ? » Cette brillante floraison de génies germaniques prouve que les Allemands ont su et savent de mieux en mieux résister à l'action délétère de la civilisation latine, ils ont l'inestimable don de la « culture » qui comporte toutes les vertus : la foi, la vérité, la profondeur, l'universalité, le sentiment du devoir, le désintéressement, l'honneur et toutes les autres qualités qu'on peut imaginer. Ils la possédaient déjà tout entière mille ans avant la fondation de Rome ; ils l'ont conservée, et voici que la guerre les libère enfin de toutes les impuretés latines. C'est qu'ils n'ont jamais été soumis à Rome. Le Germain culturel est donc le « barbare », au sens vrai et historique du mot. Il s'en vante. « Barbare ! c'est un titre de gloire et non pas une injure. » « Nous sommes les descendants de ces barbares qu'admirait Tacite. » A bas la civilisation latine ! Pour nous protéger contre elle, « nous n'avons d'autre moyen que de l'étouffer par la force ». « Nous sommes les barbares et nous voulons le rester ! »

Voilà d'étranges idées ; on pourrait croire qu'elles sont particulières à l'auteur, et comme cet auteur, Fleischer, est professeur de science musicale, lui dénier toute compétence historique ; mais les idées de ce musicien sont étroitement apparentées à celles de l'historien Lamprecht. Dans son dernier opuscule, Lamprecht distingue, lui aussi, la culture véritable de la « culture extérieure » avec son « vernis d'éducation » ; il constate que les Allemands manquent de « culture extérieure », parce qu'ils ont moins subi que les

peuples de l'Europe occidentale l'influence grecque et latine. Un peuple culturel n'est donc pas nécessairement un peuple civilisé, mais Lamprecht s'en console en notant que le germanisme des Allemands a pu conserver son originelle pureté. Or, de période en période, la culture allemande s'est merveilleusement développée, avec une harmonie incomparable, « comme l'une des plus belles œuvres d'art qui s'offrent à nous dans le cours de l'histoire des hommes », depuis les temps les plus lointains jusqu'à l'époque contemporaine. Par exemple, le nomadisme des vieux Germains explique qu'aujourd'hui les Allemands possèdent « l'esprit de colonisation avec toutes les qualités qui en assurent le succès ». De nos jours, la période de l'unification allemande aboutit « à une culture supérieure qui eut tout son éclat dans les dix dernières années du XIXe siècle ». « L'idéal de la force et de la grandeur de l'individu, que Gœthe avait réalisé dans sa vie, devient l'idéal même de la nation tout entière »; et « voilà qui justifie notre ambition d'avoir une place prépondérante parmi les peuples ; voilà aussi ce qui justifie notre conduite ». Maintenant, donc, une nouvelle période commence, un esprit nouveau est apparu : « nos idées ne sont plus celles de 1870 et nous aspirons à la puissance universelle » ; toute la nation confondue avec l'État est unanime à demander une « politique extérieure culturelle », afin de réaliser « l'action de la haute culture allemande sur tous les peuples du globe ». La tâche est gigantesque, et Lamprecht constate à regret que l'Allemagne n'est pas encore suffisamment organisée ; il réclame une réglementation, une « organisation » nouvelle ; il propose la création, par-dessus l'Office impérial des Affaires étrangères, d'un « Office de la politique extérieure culturelle » dont l'action, à l'intérieur même du pays comme au dehors, serait immense.

La théorie la plus récente et la plus complète de la culture a été donnée dans un discours très étudié du conseiller intime de consistoire, docteur Reinhold Seeberg, professeur de théologie systématique à l'Université de Berlin, né, comme le kaiser, en 1859. Les idées de Seeberg sont celles de la génération qui porte la responsabilité de la guerre.

« La culture est une habitude dans l'homme, quelque chose qui demeure de façon régulière et durable dans son âme ; elle est aussi quelque chose qui appartient à la communauté ; elle est l'habitude de la vie spirituelle. » Elle se présente sous trois formes élémentaires : la conquête par l'homme de son propre commandement (culture personnelle), en vue de fins supérieures qui sont dictées par les lois de l'État (culture d'État), ou par les lois suprêmes de toute humanité (culture idéaliste). Les trois formes élémentaires de culture sont modifiées par les conditions économiques de la communauté, suivant que le peuple est surtout agricole ou industriel (culture agraire ou technique). Les éléments individuels et collectifs, spirituels et matériels, acquis et nouveaux, de toute culture sont donc très complexes. Il en résulte de perpétuels heurts ou tiraillements qui sont le drame même de l'histore. Or, pour qu'un peuple culturel reste digne de sa mission, deux conditions sont indispensables : 1° que ses progrès durent indéfiniment ; 2° que sa croissance, jamais arrêtée, s'effectue de telle manière qu'aucun des éléments antagonistes ne soit annulé ; qu'au contraire, harmonisés en une combinaison nouvelle, ils conservent et accroissent leur efficacité. Ainsi, le groupe doit assurer à l'individu le développement de ses vertus naturelles ; la croissance d'un peuple doit être conforme aux penchants naturels de ce peuple, comme à ses conditions historiques et géographiques ; l'accord doit toujours se faire entre la tradition et la nouveauté ; les types culturels réalisés pratiquement ne doivent jamais être portés à l'extrême, car le caractère excessif d'un type indique la suppression d'éléments culturels divergents ; l'apparition d'un type extrême est toujours un mauvais symptôme, car le peuple n'a d'autre alternative que de sortir à reculons du cul-de-sac où il s'est enfoncé, et c'est la régression, ou d'y rester en stagnation et c'est la fin de son activité : ou la réaction, ou la mort.

Or, la Russie est actuellement en régression culturelle ; en effet, l'autocratie s'y oppose à toute réforme, et la tradition fait obstacle à la nouveauté. La France parle toujours de nouveautés, mais toujours dans le sens d'un libéralisme vulgaire qui tend à l'extrême : elle en est à la terminaison de sa croissance culturelle, ou, si l'on veut, en mettant les choses

au mieux, en crise réactionnaire. En Angleterre aussi, la croissance culturelle paraît avoir pris fin. Elle a évolué vers le type extrême de la culture technique, dont de plus en plus elle oublie le support moral. Sans doute l'Angleterre prétend encore avoir une vie morale, « mais qui la croit »? Comment un peuple culturel et moral aurait-il pu s'allier à la Russie et au Japon pour anéantir l'Allemagne, le pays « du travail pacifique et de la création culturelle »? « Ses mains sont levées pour un meurtre culturel comme on n'en a jamais vu dans le monde ! »

Ainsi, ni l'Angleterre, ni la France, ni la Russie, ne sont en bon état culturel. L'Allemagne, au contraire, est en pleine croissance culturelle, elle est le pays de l'équilibre : elle est agricole et industrielle, catholique et protestante, positive et imaginative, novatrice et conservatrice. La coordination des éléments culturels y est si parfaite que tous donnent le maximum de rendement. C'est pourquoi l'Allemagne est philosophiquement sûre de vaincre.

La culture est-elle transmissible? Les peuples que l'Allemagne espère vaincre auront-ils la consolation de devenir des peuples culturels? D'aucuns le contestent. « Je nie énergiquement que les conquêtes techniques qui ont valu à nos fabricants le marché du monde aient le moindre rapport avec l'expansion culturelle, écrit le lieutenant-professeur Kuhn : un commis voyageur allemand en Extrême-Orient ne peut pas être un intermédiaire culturel entre l'Allemagne et le Japon. » De même, Sombart déclare que la culture allemande exaltée par la guerre jusqu'à l'héroïsme n'est pas susceptible de transplantation. « On ne procède pas à la pose et à l'installation de l'âme héroïque en un endroit quelconque, comme on établit une canalisation de gaz. » Alors qu'adviendra-t-il des vaincus? Subiront-ils l'expropriation ou l'extermination? Peu importe à Sombart. Que nos femmes allemandes « aux larges hanches » nous donnent « des guerriers robustes, avec des os et des tendons solides, des hommes persévérants et courageux qui fassent de bons soldats ! » Et « quand il paraîtra nécessaire d'élargir nos territoires, pour donner plus d'espace à notre peuple, nous en prendrons autant qu'il nous paraîtra utile ;

nous poserons aussi notre pied aux points indiqués par des raisons stratégiques, afin de maintenir notre force inviolable. » Le conseiller supérieur de médecine, docteur Max von Gruber, professeur d'hygiène à l'Université de Munich, calcule qu'en 1950 il y aura 118 millions d'Allemands et 250 millions en l'an 2000 : « Alors, dit-il, nous pourrons envisager l'avenir avec confiance. »

Au problème de la transmissibilité culturelle, la guerre adjoint une question connexe : les rapports de communion intellectuelle peuvent-ils continuer entre les ennemis d'aujourd'hui ? Sans doute, ils sont interrompus par les hostilités et quelques professeurs le regrettent en termes plus ou moins pertinents : Diels, Meyer, le professeur docteur Heinrich Morf, qui est de naissance suisse et enseigne la philologie romane à l'Université de Berlin ; le recteur Wilamowitz-Moellendorf, d'autres encore.

Brentano voudrait même rester en contact avec les intellectuels des pays ennemis :

En tant que représentants de la science, nous ne sommes pas les ennemis de nos adversaires, mais leurs émules. Nous n'avons qu'un ennemi, et celui-là nous est commun avec nos adversaires : c'est la non-vérité. Aussi notre rôle consiste-t-il à éclairer nos adversaires... Nous sommes les vainqueurs et nous prétendons être à la tête de la civilisation. A ces deux titres, nous avons le devoir de ne pas laisser se dénouer les liens qui rattachent les unes aux autres toutes les nations civilisées.

Dès le début de la guerre, Ostwald écrivait qu' « après tout, nos adversaires sont nos semblables, non seulement au sens chrétien du mot, mais aussi en ce sens qu'ils doivent être considérés par nous comme des collaborateurs dans l'œuvre de culture commune ». Mais, sur ce point, les avis diffèrent. Deux criminalistes des Universités de Halle et de Wurtzbourg, le conseiller intime de justice, professeur docteur August Finger et le professeur docteur Friedrich Oetker, ont, dans une lettre publique, traduit les sentiments de plusieurs de leurs collègues :

Par un énorme forfait, l'Angleterre, la France, la Russie et leurs alliés ont supprimé leur communion culturelle avec l'empire allemand.

Par là se trouve détruite pour les savants allemands la possibilité de la continuation d'un travail scientifique en commun.

Finger et Oetker donnent donc leur démission de membres d'une association criminaliste internationale. Après la guerre, ils se résoudront peut-être à un rapprochement, mais ils y mettent leurs conditions :

Nous conservons l'espoir que le temps viendra où nos adversaires se rendront compte de l'infériorité éthique qu'ils auront montrée et de l'iniquité dont ils se sont chargés : si alors ils en font la demande, on les recevra volontiers à nouveau au sein de la communauté culturelle dont aujourd'hui ils sont exclus par leur attitude ignominieuse.

Dans un manifeste collectif contre l'Angleterre, auquel la propagande germanique a donné la plus large publicité, notamment en Amérique, Eucken et Haeckel — les deux gloires de l'Université d'Iéna : Eucken comme conseiller intime de Gouvernement et prix Nobel de littérature, Haeckel en sa qualité d'Excellence, conseiller intime effectif, quatre fois docteur et membre de soixante-dix académies ou sociétés savantes — déplorent que l'égoïsme britannique « ait brisé pour un temps immense la collaboration intellectuelle » anglo-allemande, collaboration « d'où devait sortir tant de bien pour l'humanité ». « Peuple allemand, n'oublie pas ! » s'écrie Fleischer ; contre les ennemis de l'Allemagne, pas de haine ; mais avec eux plus aucun rapport :

Ne mélange pas ton esprit avec l'esprit impur de ces peuples ; agis ainsi non seulement pour toi, mais pour l'humanité.

Sombart est du même avis :

Les congrès scientifiques internationaux cesseront, il faut l'espérer, pour une durée indéfinie, et si les revues internationales disparaissent, si les échanges scientifiques sont interrompus pour quelques dizaines d'années, ce ne sera pas dommage ; dans ces « échanges » c'est presque toujours nous qui donnions.

Cependant la plupart des professeurs d'Outre-Rhin estiment que la culture allemande est transmissible, tout au moins parmi les peuples de race « indo-germaine ». Car l'Allemagne est le pays du milieu, au croisement des diago-

nales du continent. Elle participe à tout ce qui arrive en Europe, elle en a reçu et s'est approprié tous les courants culturels. Elle a été l'enclume sur laquelle ont frappé beaucoup de marteaux ; devenue puissante, elle sera le marteau qui frappera sur l'enclume du monde.

La culture allemande est universaliste. Chez les autres peuples, même chez les peuples les plus grands dans le passé, comme l'Espagne, l'Italie, la France, l'Angleterre, la culture a toujours été particulariste et nationale. L'universalisme allemand est prouvé par l'état glorieux de la science allemande, et les progrès de la science allemande n'ont été possibles que grâce à la merveilleuse organisation de l'instruction publique dans l'empire, de la plus modeste école primaire jusqu'aux universités, au-dessus desquelles il n'y a rien. Dans l'Allemagne d'aujourd'hui, la doctrine de la supériorité culturelle est un dogme qui n'a pas d'hérétique. La culture allemande est par définition la culture mondiale, puisque l'Allemand doit devenir le maître du globe. La victoire de l'Allemagne représente donc la libération et la germanisation de la culture mondiale, puisque libérer c'est débarrasser les hommes des éléments qui ne procèdent pas de la vraie culture et sont impurs par conséquent :

> Nous luttons pour le cœur de l'histoire du monde, déclare Seeberg. On veut arracher son cœur au monde, arrêter la circulation du sang de l'histoire. Dans le grand combat qui emplit le monde, nous ne marchons pas seulement pour la manière allemande, mais pour la liberté qu'a l'esprit humain de se développer en vraie culture. Nous ne voulons pas transformer à notre image le reste du monde ; nous voulons seulement la liberté pour que notre être se développe d'après sa nature ; nous porterons aux autres le fruit de notre travail et nous les laisserons libres de choisir.

Ne nous fions pas à ces dernières paroles; toute la conduite du germanisme nous met en garde contre la promesse de cette liberté de choisir. Tout à l'heure la doctrine militariste définissait la liberté de l'Allemand par la subordination à l'État allemand ; la doctrine culturelle la définit par la domination de l'État allemand.

*
* *

CONCLUSION

Quand on a fait le tour des arguments de guerre exposés par les professeurs allemands avec tant d'orgueilleuse jactance, le sentiment qui domine ressemble à la stupeur. Quoi ! ce sont-là les produits de leurs cerveaux qui s'estiment les plus sublimes du genre humain? Nous avons étudié les doctrines du haut enseignement d'Allemagne sans nous laisser offusquer par la haine, car nous voulions voir clairement et comprendre. Nous les avons étudiées avec une curiosité intense, d'abord quelque peu angoissée. Angoissée, certes, pourquoi ne pas l'avouer? Comme l'examen était entrepris en toute bonne foi, il pouvait se faire que tels des faits ou des idées parussent apporter du nouveau, faire naître un doute. La cause qui est la nôtre n'a pas de valeur par cela seul qu'elle est la nôtre ; elle vaut parce que nous la savons vraie : cette certitude apparaît comme renouvelée par la contre-épreuve du long examen qui vient d'être entrepris, et que nous aurions voulu plus long encore, tellement complet et précis que tous les arguments, jusqu'au plus minuscule, fussent catalogués et décrits.

Ces arguments sont en définitive de deux ordres. D'abord les arguments de détail ; plusieurs ont été fabriqués spécialement à l'usage des neutres ; des faits y sont produits le plus souvent sans preuve, des théories ou systèmes parfois ingénieux, presque jamais probants ; ces arguments sont multiples, variés, divergents, souvent contradictoires en raison même de leur abondance. Ensuite les arguments généraux, philosophiques, si l'on peut dire, essentiels. Ceux-ci convergent tous avec discipline vers les thèses centrales du militarisme, de la culture et de la force. Ils sont axiomatiques et péremptoires, des vérités qui s'imposent.

Car, pour les Allemands, la cause allemande est la vraie parce qu'elle est allemande. Ils ne voient qu'eux, ne connaissent qu'eux, et trouvent en eux-mêmes leur propre justification. Ils sont solipsistes, comme disent les théologiens.

Plus rien n'existe pour l'Allemand en dehors de lui comme il est aujourd'hui; l'histoire ne compte plus pour le germanisme, même pas comme matière d'argument. Avoir le sens historique, c'est savoir s'extérioriser. A l'école de Lamprecht et des disciples de Ranke, l'Allemagne a perdu le sens historique. Il y a un demi-siècle, elle était au contraire si profondément imprégnée d'histoire qu'elle justifiait ses prétentions d'avenir par le passé ; elle le dénaturait à sa façon, mais elle le connaissait. Le dernier théoricien qui ait invoqué des droits historiques est, sauf erreur, Kurd von Strantz, dont l'opuscule a eu trois éditions de 1887 à 1912. Ses arguments, renouvelés du Saint-Empire romain-germanique, n'ont certes pas la moindre valeur ; ils sont même souvent d'un grotesque achevé, mais ils prouvent au moins un effort d'extériorisation. Aujourd'hui tout est compris dans le présent. L'Allemagne est ce qu'elle est : cela suffit.

De même l'Allemagne dédaigne et méprise l'étranger. Les traités internationaux qui ne sont à tout prendre que des contrats, portent en eux-mêmes un caractère obligatoire : issus de la volonté des contractants, ils sont, sitôt conclus, indépendants de la volonté des contractants ; ils deviennent comme extérieurs, en raison même de leur nature contractuelle. La définition lapidaire du code Napoléon (article 1101) s'applique à toutes les relations entre les personnes, individuelles ou collectives : « Le contrat est une convention par laquelle une ou plusieurs personnes s'obligent envers une ou plusieurs autres, à donner, à faire ou à ne pas faire quelque chose. » Mais la personne collective qu'est l'État allemand a substitué à l'obligation contractuelle le droit de sa nécessité, de sa supériorité culturelle, de sa force.

Tout est en lui, parce qu'il croit être tout. Les concepts dont le caractère essentiel est l'universalité, ont, dans leur extension et leur compréhension, des éléments extérieurs au germanisme : qu'à cela ne tienne ; ils seront réduits à la mesure du germanisme, et Dieu devient le dieu allemand. C'est calomnier le pangermanisme que d'en faire un modeste programme d'agrandissement territorial ; la doctrine est plus profonde et plus grave : elle a fait passer le panthéisme du plan divin au plan humain.

En parcourant l'arsenal des arguments de guerre fourbis par les professeurs allemands, on a pu remarquer combien leur science, malgré tous les mérites qu'on ne lui dénie pas, est déformante. Qu'ils esquivent la question essentielle, ou qu'ils procèdent par définition arbitraire et par pétition de principe, ou qu'ils insèrent des faits exacts dans une série de raisonnements faux, ou des contre-vérités dans des considérations judicieuses — car leur méthode de déformation est infiniment souple et variée — le résultat est toujours le même : la réalité vraie leur échappe. Beaucoup de professeurs allemands sont mal pourvus de cette « puissance de bien juger et de distinguer le vrai d'avec le faux, qui est proprement, selon le mot de Descartes, ce qu'on nomme le bon sens ». Ils ne mentent pas ; leur bonne foi est souvent hors de cause, mais ils ne voient pas juste. Ils ont l'œil excellent, précis et attentif, mais ils ne regardent qu'avec des lunettes. Entre eux et le monde s'interpose leur germanisme même.

Méditons cette parole de l'historien Georg von Below : « Les recherches faites par les Allemands dans les domaines de l'histoire, du droit allemand et du droit romain, partaient de la conception que le droit est le produit du génie national : c'était là une thèse bien supérieure à une simple formule scientifique. » Ainsi la « science », qui n'a en vue que le vrai, est considérée comme inférieure au nationalisme.

La culture germanique n'est donc pas humaine, qui déforme la vérité à son image, et nie ou s'incorpore tout ce qui lui est extérieur. L'humanité, c'est l'universalité par la vérité et l'unité dans la variété. Quand Pascal, par certitude mystique de l'au-delà, condamnait tragiquement toute chose terrestre, il a défini en termes inoubliables l'Allemagne culturelle d'aujourd'hui. Son scepticisme, inspiré de Montaigne, demandait sur quoi l'homme pouvait fonder « l'économie du monde qu'il veut gouverner ». Sera-ce la justice? Il l'ignore. Certainement s'il la connaissait, il n'aurait pas établi cette maxime, la plus générale de toutes celles qui sont parmi les hommes : que chacun suive les mœurs de son pays « et les législateurs, « n'auraient pas pris pour modèle, au lieu de la justice constante, les fantaisies et les caprices des Perses et des Allemands ». Montaigne avait dit : « La fantaisie des Perses ou des Indes »,

mais Pascal, par une singulière substitution de mots, a, suivant la remarque du savant Havet, voulu parler « des Allemands comme s'ils étaient au bout du monde ». Et ne croirait-on pas qu'il parle des Allemands d'aujourd'hui dans ce passage célèbre : « Ils sont accompagnés de gardes, de hallebardes ; ces trognes armées qui n'ont de mains et de force que pour eux, les trompettes et les tambours qui marchent au devant et ces légions qui les environnent font trembler les plus fermes. Ils n'ont pas l'habit seulement, ils ont la force. » Chez eux « ne pouvant fortifier la justice, on a justifié la force, afin que le juste et le fort fussent ensemble, et que la paix fût, qui est le souverain bien ».

G. PARISET

LES VAGABONDS DE LA GLOIRE[1]

L'ARMÉE D'ORIENT

Salonique. — Février-mars 1916.

Ainsi devaient être les campements des grands envahisseurs : Attila, Gengis-Khan ou Alexandre. Jusqu'aux frontières du monde accessible, ces capitaines puisaient à pleines mains les troupes et les ressources nécessaires à la conquête des continents. Ils intégraient dans leurs cohues tous ceux qui savaient frapper : noirs, blancs ou jaunâtres ; ils vidaient des provinces entières, et se servaient pour leurs desseins de toutes les armes que peut fournir le métal, la pierre ou le bois.

Quand ces fléaux des peuples s'arrêtaient à une étape, la terre disparaissait sous le réseau des tentes, des écuries et des chars posés sur l'étendue d'une plaine entière. C'était la Babel mouvante des conquêtes, et il n'y avait là de langage commun que celui du meurtre et de la rapine. D'un faubourg à l'autre, les archers ne comprenaient pas les frondeurs, et les fantassins insultaient les cavaliers en langues inconnues. La pensée d'un seul chef animait cependant ces myriades d'hommes vers le but incertain de leurs pérégrinations, et la

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 décembre 1916.

trace qu'ont laissée dans l'histoire ces ramassis de guerriers sert de chemin triomphal au héros qui les guida.

Le monde moderne ne pensait plus voir de telles assemblées. Les légions de Rome ne réunissaient que quelques races méditerranéennes, et les croisades elles-mêmes, dernier grand remous des convulsions antérieures, n'intéressaient qu'un petit canton des mondes habités. Historiens et philosophes étudiaient ces bouleversements de même que les géologues expliquent les âges tourmentés de la terre en formation. Mais il était réservé à la convulsion du XXe siècle de pétrir de nouvelles nations militaires avec tous les êtres qui vivent sur la courbe du monde. Ceux qui ont contemplé les champs de bataille de France ou de Russie peuvent concevoir ces amalgames surprenants, mais il appartient à l'armée de Salonique de montrer à l'univers la perfection de l'unité dans le mélange. On ne sait comment affronter le tableau de ce prodige.

Autour de Salonique, jusqu'à trente et quarante kilomètres vers l'intérieur, les plaines, les ravins et les collines sont franchies par des routes qui n'existaient point l'an dernier, et ces routes prolongent les voies ferrées et les chemins maritimes issus de Paris ou de Londres, de Calcutta ou de Québec, qui portent aux confins de la Macédoine les pionniers de notre cause. Partis des antipodes, ces soldats ont fait autant de lieues pour venir s'arrêter devant les monts serbes ou bulgares, où leurs bras creusent des tranchées et leur cœur attend l'ordre de marche.

Lorsqu'on va visiter, au fond de quelque vallée macédonienne, ces hommes bronzés par le soleil de l'Inde, durcis par les neiges du Canada, trempés par les grandes chevauchées d'Australie ou simplement pourvus de ce courage souriant que mûrit la terre de France, on rencontre sur les routes et le long des sentiers agrestes des figurants de la Grèce antique. Un pasteur, jambes nues et vêtu de peaux, chasse à grands cris des bœufs et des pourceaux noirs empêtrés dans un convoi d'automobiles montantes et une batterie de canons descendants ; des camions craquant sous une pyramide de confitures ou de biscuits dérangent trois popes vêtus de noir, qui égrènent un chapelet pacifique au milieu de ce charroi dont ils n'ont cure ; des autos-mitrailleuses, cahotées, bondissantes,

dispersent un essaim de paysannes aux vêtements vifs, qui portent en équilibre, dans des couffins ou des jarres immobiles sur leur chevelure, des graines et des aliments rustiques ; le train d'une brigade, l'approvisionnement d'une division s'arrêtent en rase campagne, et chaque véhicule s'écrase sur l'autre comme les anneaux d'un immense boa heurtant un roc, parce qu'un mendiant demi-nu, couleur de terre et chassieux, sifflotant une mélopée qui date de l'Hégire, poursuit, le nez en l'air, un rêve que n'émeuvent ni la rafale des trompes d'automobiles, ni la clameur des jurons de mécaniciens, ni la pétarade des moteurs haletant de repartir.

Chaque jour et chaque heure renouvellent la scène de ce drame à deux intrigues. La riche terre de Macédoine, convoitise de tous les peuples qui se heurtent aux confins d'Europe et d'Asie, ravagée et ruinée par son passé de servitude, ne s'étonne plus d'aucun hôte passager. Qu'il porte le casque ou le turban, la casquette ou la bourguignotte, le fez ou le béret, qu'il parle les idiomes du Soudan ou de l'Himalaya, il ne surprend point ces populations neutres et indifférentes comme les galets arrondis par mille tempêtes, et auxquelles un grand philosophe, Mahomet, a enseigné le fatalisme, religion du mépris.

Lorsqu'en France un paysan d'Artois ou de Champagne contemple au pied de son église, fleur du terroir national, tel campement d'Annamites ou d'Indous, il soupçonne qu'une page nouvelle est en train de se graver sur les annales de la terre. Jadis, ses aïeux du moyen âge ont peut-être accompagné les grands explorateurs qui s'en allaient découvrir le monde ; aujourd'hui, le monde tout entier, à l'appel des vieilles nations exploratrices, vient offrir aux yeux du paysan la foire militaire ; le paysan s'amuse, et sa finesse se divertit aux mœurs étranges, aux visages inconnus des hôtes de son village. Ses enfants jouent avec ces guerriers qui portent dans leurs regards des ciels à jamais inaccessibles, et ils savent qu'il faut vite profiter de ces poupées vivantes, parce qu'elles sont rares et temporaires.

Les enfants de Macédoine n'ont point de ces prunelles émerveillées et naïves. Demi-nus, ils se faufilent dans les baraquements, mais plutôt en solliciteurs qu'en messagers

de gaîté. Leurs mines attentives et leurs paupières fureteuses cherchent des butins et non de grands camarades, et leur cerveau menu porte déjà les stigmates d'une apathie séculaire. Tout devrait leur être merveille : rangées d'obus et de grenades, arsenaux d'artillerie et ateliers de terrassement, monticules de boîtes, de barils et de caisses, et ce formidable amoncellement de tout ce qui sert à nourrir et à tuer. Mais ils passent, ennuyés et boudeurs, car rien n'est à prendre. Leurs yeux contemplent un bazar plus splendide que ceux des *Mille et une Nuits*, le bazar qu'à coups de millions l'Entente a réuni des confins du globe, et une insondable somnolence les détourne d'en comprendre l'unique grandeur. Ces enfants ont des pères, et eux-mêmes deviendront les adultes de l'Orient. Y aura-t-il jamais rien de commun entre nous et des races semblables? Pour elles, nous gaspillons de l'or et du sang. Elles nous rendent convoitise et dédain, et le seul désir profond de leur âme atrophiée n'est peut-être que l'anéantissement total de tous ces perturbateurs de leur inertie.

J'ai pris l'habitude de visiter, souvent, d'anciens amis et de nouveaux camarades qui respirent l'atmosphère humide des tranchées et piétinent cette boue qu'ils ne sont pas prêts de laisser derrière eux. A la fin de la besogne de la matinée, j'entame les pérégrinations qui me conduisent au repas de ces rudes ermites ; certains jours, je m'échoue dans un retranchement ou une casemate cimentée ; le lendemain, je passe quelques heures dans un campement de soldats d'Australie ou de tirailleurs africains ; le plus souvent possible, je m'assieds parmi les aviateurs des nombreuses escadrilles terrestres qui reçoivent avec un peu plus d'enthousiasme leur frère de la marine. Peu importent le chemin et le but. Partout je retrouve avec émotion les visages français ou anglais, les conversations franches et les mains fortes.

C'est un lieu commun de dire que le métier des armes noue des liens que l'on ignore dans la vie pacifique. Prompts et tenaces entre soldats qui se rencontrent aux frontières de leur patrie, ces liens acquièrent une vigueur immédiate dans les hasards d'une campagne lointaine.

Rien n'y peut distraire le voisin de son voisin... Sur les

lignes de France, la canonnade et le feu n'empêchent point de songer à la famille toute proche ; les lettres du courrier journalier tirent l'esprit vers des pensées qui ne sont point de combat, l'on s'abandonne à des jalousies, à des intrigues qui font d'un camarade de tranchée un rival ou un ennemi. Pour tout dire, on tient au sol natal par toutes les racines : les belles et les mauvaises.

Ici, rien de semblable. La patrie est hors de portée, les nouvelles sont rares et périmées, et l'existence ne tire ses bonheurs que de l'agrément des camarades. Hors la tente ou la tranchée, le soldat ne trouve nulle distraction, si futile soit-elle ; le pays est affreux, ses habitants inhospitaliers, et chacun doit puiser dans son propre fonds la patience nécessaire à ce pénible relais. Les Français n'y manquent pas, et je doute qu'aucun champ de bataille entende des rires plus francs que ceux du camp retranché de Salonique.

En quelques heures, le soldat qui débarque, étourdi de sa longue traversée, fait partie de la famille des anciens qui le reçoivent. Il apprend très vite les menues histoires de son unité, de sa petite patrie de guerre ; au premier repas, tous lui racontent sans forfanterie les choses qu'ils ont faites et lui-même vide son bagage. Et puis on l'attend à l'œuvre, parce que ces gens, qui ne s'étonnent plus de rien, jugent un homme sur ce qu'il fait et non sur ce qu'il dit.

Rapidement, le dosage des valeurs s'établit. Ces soldats exilés deviennent tout d'une pièce, et chacun ne conserve de pensées que ce qu'il en faut pour sa besogne. Ils ont abandonné sur la terre de France tout l'accessoire inutile, les raisonnements et les arguties, et gardent le strict nécessaire à la victoire. Beaucoup semblent égarés dans cette péripétie et ce pays perdu pour lesquels ils n'étaient point prêts, car l'aventure de l'Armée d'Orient aura tiré de France bien des hommes destinés à y vivre jusqu'à leur mort. A nos yeux de marins vagabonds, ils sont comme des enfants qui découvrent des choses simples et en demeurent abasourdis. La plupart d'entre eux proviennent de villes ou de campagnes éloignées de la grande mer ; les leçons de l'école et les journaux de province leur avaient appris que l'univers ne pivote point autour de leurs usines et de leurs champs; mais ces réalités

leur semblaient irréelles, et, quand ils lisaient des noms de pays inconnus, c'était presque un conte bleu qui ne laisse aucune trace dans le souvenir.

Les voilà plantés dans cette légende orientale qu'ils croyaient inaccessible. Macédoine, Bulgarie et Salonique sont devenus des mots vivants, et il s'agit de s'acclimater à ce pays de misère... N'ayons point d'inquiétude. Nulle fatigue, nulle déception ne peut amoindrir cette constance enjouée qui désigne entre tous les enfants de notre patrie.

L'autre jour, vers midi et demi, après une odyssée interminable où j'avais cru m'enliser dans des fondrières et des vases, j'aboutis au campement perdu où l'on m'invitait à voir des tranchées du dernier modèle. Les officiers n'étaient point là; je ne sais quel service inopiné les avait retenus à l'état-major de leur brigade. Les attendant, je me pris à visiter les abris des soldats, qui avaient déjeuné, et dormaient dans les coins les plus secs qu'ils avaient pu découvrir.

Je ne me risquerai point à décrire cette existence presque souterraine, qu'ont fait connaître tant de récits de campagne. De Salonique au front de France, il n'y a que le degré d'un pays inculte à une campagne qui sourit. L'argile y est plus lourde, l'eau semble y mouiller davantage, et pas un oiseau, pas une verdure ne reposent les regards usés par l'attente.

Dans cette tranchée-là, un soldat ne dormait point. Il était quadragénaire. Quelques cheveux blancs frisaient à ses tempes, et il n'avait pas encore perdu l'embonpoint d'avant-guerre. Je le trouvai assis au milieu d'une sorte de jardin qui n'était pas plus vaste qu'un compartiment de wagon. Comment avait-il trouvé moyen de défricher, de bêcher et d'aplanir ce coin de territoire au bout d'une tranchée? Un canal minuscule en évacuait l'eau de pluie vers un bas-fond voisin, et mon brave réserviste étalait sur les mottes de terre ces petites enveloppes coloriées qui contiennent des graines et des semences. Je lus sur les enveloppes le nom d'un horticulteur célèbre. Surpris, je questionnais cet homme. Après quelques réticences, l'accord s'établit entre le soldat et l'officier :

— Voilà, mon capitaine, puisque cela vous intéresse. J'ai femme et enfants, et suis clerc de notaire en Limousin. Je n'étais jamais sorti du département et ne croyais jamais voir

la mer. Au pays, on n'aime point trop les voyages. Sur le journal, je lisais surtout la récolte et les foires. Le Japon, la Serbie, Madagascar et la diplomatie, c'était de l'hébreu pour moi. Je cultivais mon petit jardin, et, une fois par semaine, le jour de marché au village, j'écrivais quelques feuilles de papier timbré pour des ventes de foin ou de troupaux.

» Je me souviens du 14 juillet 1914. Au village, on ne fait pas de grandes affaires pour la fête nationale. Avec quelques camarades, je jouais aux boules le long de la voie ferrée, et je vous jure que personne ne pensait, moi surtout, que trois semaines plus tard on porterait le sac et le fusil.

» Eh bien ! c'est arrivé. Comme les autres, je suis parti. Dire que ça n'a pas été un peu dur... non ! Mais enfin, on ne pouvait pas se laisser faire par les Allemands, et je comptais bien aller à la frontière pour casser quelques figures de Boches... Pas du tout, on m'a envoyé faire la relève au Maroc.

» Vous qui voyagez, mon capitaine, vous ne pouvez pas comprendre. Quand ma femme et mes enfants et tous ceux du pays ont su que j'allais au Maroc, autant dire qu'ils ont pleuré comme si c'était en enfer. Et moi, je n'étais pas plus fier que cela. Quel voyage ! Et puis, ce que j'ai pu avoir chaud, et soif, dans ce diable de pays. Quand j'ai vu que j'allais avoir le cafard, je me suis fait envoyer au Maroc des graines de France, parce qu'avec des graines on ne s'ennuie jamais. Entre les coups de feu avec les burnous, j'ai dessiné un petit jardin. Pour du soleil, ce n'est pas ce qui manque là-bas, et mes fleurs commençaient à sortir. Des beautés, mon capitaine, et un parfum !

» Mais ne voilà-t-il pas qu'on a eu besoin de monde pour cette affaire des Dardanelles, et j'ai été pris. Cette fois, j'ai cru y rester. Des obus, des maladies, la faim et la soif, en veux-tu en voilà. Ce n'était pas facile d'installer un jardin à Moudros ni à Gallipoli, et j'ai gardé mes graines dans mon paquetage. Au pays, ils m'ont cru mort. Mais on se fait à tout, vous savez. J'ai dit à ma femme d'acheter un atlas, et les enfants savent où je suis.

» Après, on m'a envoyé ici pour reconquérir la Serbie et aller à Constantinople. On n'a pas l'air de partir demain. Heureusement, la pelle et la pioche, c'est mon affaire. Et puis la terre

est bonne, et le lieutenant m'a encouragé à faire un jardin, parce qu'il dit qu'on est là pour longtemps. Si vous revenez dans quinze jours, je vous donnerai de belles violettes, mon capitaine.

Il me décrivit avec complaisance les fleurs qu'il comptait semer dans chacun des petits rectangles grands comme un damier. L'amour profond de la terre effaçait toute hiérarchie, et il me demandait mon opinion sur le soleil, la pluie et le climat de Salonique. Je répondais de mon mieux, mais il en savait déjà plus long que moi...

Les officiers me dirent, quelques minutes plus tard, que ce brave clerc de notaire compte parmi leurs meilleurs soldats. Exact au service, dur au travail, calme au danger, il transporte avec lui, simplement, toutes les qualités de notre race. Semblable au moindre enfant de France, quand il ne trouve pas le moyen de montrer son courage sur le coin de terre où la patrie lui demande de mourir, il y plante de la beauté.

Je suis heureux de fréquenter des militaires. D'habitude, il y a de la distance, et parfois des préjugés, entre les armes terrestres et maritimes. Les soucis des soldats sont pour ainsi dire locaux, et l'on remarque chez eux une extrême précision dans le détail jointe à l'ignorance des ensembles... Nous, au contraire, qui voguons sur des usines flottantes le long de tous les rivages du monde, nous connaissons la valeur du travail spécialisé, et nous nous trouvons contraints d'effleurer les problèmes universels. Quelque chose manque cependant aux marins. Enfermés dans un logis qui demeure toujours le même quels que soient les circonstances et l'éloignement du pays, ils risquent de prendre la tournure d'esprit du dilettante ou du spectateur.

Les soldats sont plus sérieux. Ils voient moins de choses, mais les voient bien et les possèdent. Dédaigneux des desseins à trop longue portée, leur esprit s'acharne à ceux du moment, et le commerce de marins à soldats est fructueux, qui mélange vers un but commun la lucidité et la solidité, vertus françaises.

Si je suis heureux de fréquenter ces hommes courageux et probes, en qui toutes les qualités sont grandies par l'exil, je ne doute pas qu'ils se réjouissent de coudoyer les marins de

France. Cavaliers, artilleurs ou fantassins sont venus en Orient sur les navires conduits par nous, et connaissent désormais cette énervante veille des flots qui dissimulent le danger ; ils savent que parmi les ouvriers de notre victoire, nous ne pourrons jamais la toucher du doigt, puisqu'elle est réservée aux combattants terrestres. Aux marins qui sont résignés à n'apercevoir l'immense effort qu'à travers la distance et l'assourdissement des vagues, les soldats montrent la réalité des batailles, et leurs chevrons, leurs blessures, leurs récits, nous disent mieux qu'aucun langage la légende de la partie mortelle où la France est engagée.

Parmi ces soldats qu'il est agréable de fréquenter, les aviateurs de l'Armée d'Orient prennent la première place. Seuls, au moment où j'écris, la nécessité des choses leur donne le plaisir de se battre. Plus tard, à l'heure fixée par le destin et les gouvernements, chacun des autres jouera de la baïonnette, du canon ou de la grenade, mais, pour l'instant, l'envie et les regards de toute une armée se concentrent sur l'aviation.

Tout autour du camp retranché de Salonique, en des endroits heureusement choisis, les escadrilles ont élevé leurs hangars, leurs ateliers, et elles s'envolent de là pour les périlleuses expéditions de Bulgarie ou de Serbie. Sur aucun front de cette guerre démesurée, les tentatives de l'air n'exigent autant d'audace et d'endurance et de nerf. Les montagnes qu'il faut franchir sont hautes, abruptes, et balayées par de terribles bourrasques ; avant d'atteindre un but, la distance dépasse toutes celles qu'il faut parcourir en Russie ou en France ; la mésaventure d'une panne fait choir l'aviateur chez des adversaires dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils n'ont pas tout à fait abandonné la sauvagerie, ou bien chez des Grecs aux sympathies quelquefois hésitantes. A ces dangers aériens, qui ne connaissent d'alternative que la victoire ou le pire, les aviateurs d'Orient ont acquis des muscles, un cerveau sans défaillance, et une philosophie supérieure. Leur courage n'espère point ces compensations que les autres champs de bataille accordent aux glorieux écuyers de l'atmosphère. La ville où ils se reposent n'est pas un Londres, un Paris, ni quelqu'une de ces charmantes cités provinciales, oasis des tranchées. De

temps en temps, ils abandonnent leurs réduits perdus au milieu des boues ou des marécages, et passent quelques heures à Salonique, où les récompenses de leurs audacieuses randonnées sont bien maigres au prix des enivrements réservés à leurs frères métropolitains.

Bombardiers, observateurs ou chasseurs, je les ai rencontrés à tour de rôle pendant de brefs séjours communs à Salonique ; la camaraderie d'armes nous a joints aussitôt, et tous m'ont invité pour la première heure disponible. On n'offre point un régal, mais la bonne humeur et le bon cœur.

A la fin de la matinée, après les rondes en avion sur la rade ou le golfe, quand les ordres sont donnés et que rien d'immédiat ne semble à craindre sur mer, il me suffit de demander au hasard le numéro téléphonique de n'importe quelle escadrille, et bientôt une voix lointaine, cordiale, me somme d'arriver sur-le-champ. Je promets, et devine qu'aussitôt il y a grand remue-ménage dans la popote et aux cuisines perdues au milieu des marais, afin de faire honneur à l'hôte qui vient distraire la solitude.

Quand le chemin qui me conduit vers les hommes-oiseaux passe par Salonique, j'achète à tout hasard quelque victuaille arrivée par un bateau de France : pâté, conserve, fromage ou vin authentique. Ce n'est jamais de trop, car les estomacs d'aviateurs sont vastes et solides... De grandes précautions sont nécessaires, si l'on veut que cette provende arrive en bon état au bout du chemin cahoté ; aujourd'hui la boue, demain le verglas, après-demain la bourrasque, et toujours les ornières font sauter dans la voiture les paquets ou les bouteilles ; parmi les hordes de chevaux et de mulets, les compagnies de camions ou d'automobiles, l'œil n'a guère de temps pour observer les étendues mornes de la Macédoine, parce que les mains et les coudes s'évertuent à retenir les provisions sursautantes.

Tous les camarades attendent à la limite du domaine de l'escadrille. Les fins avions grisâtres et cocardés forment le décor. Devant l'ouverture béante des hangars, six ou huit, ils sont en ligne bien droite, prêts à partir à la minute. Aux jours de beau temps, les mécaniciens et spécialistes du groupe mangent au grand air, et, pendant que les officiers me condui-

sent vers la popote, se lèvent successivement, la joue gonflée de rata, pour saluer. Ils montrent ce sourire entendu des gens qui travaillent au même bâtiment, et, après notre passage, s'entretiennent des avions marins, lourds et majestueux, qu'ils aperçoivent par moments dans les brumes de la rade.

Chaque escadrille possède son caractère et son style. L'une, composée de bons garçons, a pris son quartier général dans une cahute de pasteurs aux murs crépis de chaux ; le mobilier y est de bois blanc, la terre battue, la vaisselle sans prétention et la nourriture robuste... Établie sous la tente, celle-là prend un air de campement d'explorateurs ; assiettes, gobelets et couverts sont d'aluminium; les cantines et les lits pliants contiennent sous un très petit volume une multitude d'ustensiles pratiques ; la pipe y est en honneur... Mais il est aussi des raffinés de l'aviation qui n'en sont pas les moins virils. Ces délicats ont aménagé de grandes caisses d'avions en boudoirs que ne désavouerait point une coquette ; le capitonnage s'y marie aux fourrures ; des dessins, des gravures, signés par les aviateurs eux-mêmes, et que l'on paierait leur poids d'or s'ils étaient à vendre, font contraste avec des cuivres orientaux et des moquettes vives ; nul tabac n'est trop cher s'il émane un parfum rare, et les vins les plus capiteux de France, je ne sais par quelles intrigues, garnissent la cave de ces luxueuses roulottes.

Telles maisons, tels hôtes. La conversation demeure toujours française, encore que selon l'atmosphère elle soit gauloise, voltairienne ou dernier tango. Le fond de la chère est uniforme ; du gros vin de l'intendance, le pain à croûte molle et des viandes réfrigérées constituent la matière première. Mais nous ne serions point le peuple au fin gosier, si le Vatel de l'escadrille ne découvrait en son répertoire les ressources d'un plat succulent. Ce chef-d'œuvre ne manque jamais, et, plutôt que de ne point l'arroser, l'on débouche le dernier flacon.

De quoi parle-t-on?... Grâce à Dieu, les aviateurs de l'Armée d'Orient ne s'embarrassent point du pourquoi ni du comment des insondables problèmes de la guerre. Ils s'occupent de leur besogne, et ne cherchent qu'à la bien faire. Bombes, météorologie, projets d'expéditions, combats aériens, ravitaillement et distance franchissable, voilà leur affaire. Le renom de

l'armée de Macédoine, encore inactive par nécessité, repose sur leurs prouesses, et ils ne veulent point faillir. Pendant que, jour par jour, arrivent et s'accumulent les forces nécessaires aux officiers futurs, l'aviation seule est chargée de faire connaître aux ennemis le poids de notre résolution. Par l'attaque, ou par la riposte, elle n'y manque point.

L'aventure arrive sans crier gare. Presque tous les jours, que ce soit aux hors-d'œuvre ou au dessert, un coup de téléphone interrompt le bavardage de la tablée. Les avant-postes signalent une incursion aérienne des Allemands, et il faut apprendre à vivre à ces intrus. Séance tenante, les pilotes dont c'est le tour de départ bondissent aux appareils, avec le sourire joyeux de la bataille prochaine, et ils achèvent pendant un démarrage à toute allure la bouchée qu'ils ont mordue entre deux camarades. Devant la porte, serviette aux doigts, les convives restants apprécient la manœuvre d'ascension, et puis, quand les nuages ou la distance ont avalé les chasseurs, reprennent le repas et la conversation interrompus. Quelque chose d'indéfinissable atténue les paroles et les regards. L'honneur de l'escadrille vient de partir dans les airs, et chacun attend sans oser le dire.

Ensuite, un cigare aux lèvres, les semelles dérapant dans la boue, des groupes circulent sur le terrain, pour faire accueil à ceux qui reviendront. Tous les aviateurs connaissent ce piétinement d'anxiété, où, quand l'absence se prolonge et que les minutes s'accrochent aux minutes sans que le bleu du ciel montre la tache amie, l'on parle de moins en moins et de plus en plus bas. Le grand fantôme plane toujours sur ces amants de l'audace. Les plus courageux se souviennent d'un départ récent qui n'eut point de retour, et songent à leur prochain départ. A toute distance, l'oreille devenue maladive entend des rafales et des bruits... explosions de shrapnells ou sifflements de mitrailleuses. Mais c'est un jeu de la brise... Le cœur se contracte lentement... Tout à l'heure, l'ami, le camarade était là, vivait et riait... Ne le reverra-t-on plus?

Soudain, quelqu'un montre du doigt quelque région de l'atmosphère. Tous y regardent. Seules, les perceptions aiguës de l'attente peuvent distinguer dans le vide aérien cette poussière d'avion qui s'approche en grand vol. C'est bien lui.

Bientôt, le vent transporte un frémissement, comme un écho de sauterelle... Un autre point noir, à côté, pique à son tour l'azur uniforme du ciel. Les deu x chasseursreviennent. Toutes les respirations s'élargissent, et la gaîté remonte des cœurs.

Il suffit de détourner les yeux un instant, d'échanger avec un voisin une phrase inutile, et les deux avions, invisibles l'instant auparavant, sont déjà rendus au-dessus du terrain. Toute inquiétude a disparu ; les pilotes qui reviennent ne sont plus que des professionnels, jugés par leurs pairs, et la plus légère faute suggère des critiques précises. Les hommes qui sollicitent la gloire aérienne savent que leurs gestes seront épiés à la grande lumière. Aucune défaillance n'échappe à leur public. Ils acceptent cette rançon en même temps que l'ébriété de l'atmosphère, et, semblables à tous les acteurs, chacun d'eux adopte une attitude.

L'aviation nourrit des ténors, des barytons et des basses. Point n'est besoin de lire à la jumelle le numéro de l'appareil qui approche du bercail ; à ses mouvements, à son style de descente, les familiers de l'escadrille connaissent le nom du pilote.

Jockey de l'air, équilibriste des nuages, celui-ci ne manque jamais l'occasion de se constituer un public et de l'abasourdir. Lorsqu'il estime qu'à son gré le théâtre est trop vide, il décrit des orbes courtes et bruyantes, arrête, relance son moteur, appelle son auditoire. De même un lutteur forain frappe sur ses biceps avant de commencer. Aussitôt que le fracas a tiré des hangars et des tentes une belle chambrée de spectateurs, notre gymnaste exécute son numéro. Glissements sur l'aile, pertes de vitesse, frôlements d'arbres et de toits, trajets au ras du sol et rebondissements en cheminée, il épuise toutes les voltiges dont sont capables ses poignets et ses nerfs. Et puis il touche terre le plus loin possible, au bout de champ, afin de faire un long trajet bien tumultueux, fumeux et boueux, qui le conduit en grand tapage jusqu'aux pieds des spectateurs ravis. D'une enjambée théâtrale, il saute de l'appareil, dégage ses lunettes et son casque de même qu'un preux soulevait son heaume, tire ses gants avec nonchalance, doigt par doigt, et, surveillant du coin de l'œil l'effet de son discours, entame d'un ton modeste le récit d'aventures incomparables... Rien n'ar-

sûre que les initiés l'admirent autant qu'il le pense, mais quel succès parmi les profanes !

D'autres n'ont qu'un souci : la perfection silencieuse. Sans annoncer leur venue, ils ébauchent leur descente à la seconde précise où elle devient nécessaire ; leurs mains caressent les volants, et leur modestie ne souhaite pas d'ébahir personne. A l'approche du sol, leurs doigts accomplis ne s'égarent en aucun mouvement qui dévie de la ligne correcte ; tendres à leur appareil, ils ne le brutalisent pas, et choisissent sûrement le point d'atterrissage qui lui évitera les cahots et les heurts d'un long parcours. Peu leur importe qu'on les observe. L'avion touche le sol sans une secousse, comme un oiseau soutenu par ses ailes, et s'arrête aussitôt, muet. Le pilote glisse hors de la coque, n'a que quelques pas à faire pour rentrer sous sa tente où il se dévêt, loin des regards, de tout l'attirail du vol. Aux questions des camarades, il ne répond par « rien d'extraordinaire » et ne s'abandonne qu'avec résistance... Celui-là, on fait cercle pour l'écouter.

Puissent tous les néophytes de l'air s'inspirer de l'exemple et des leçons de ces vrais maîtres ! Combien de morts inutiles ne doit-on pas attribuer au mirage des acrobaties ! Certes, il est tentant, il est flatteur d'attribuer à ses nerfs le pouvoir de faire de la voltige, et beaucoup d'adolescents se jettent dans l'imitation folle d'une gymnastique réservée aux élus. Au lieu de poursuivre cette perfection minutieuse, désespérante parfois, qui leur permettrait de conserver à la patrie un combattant toujours prêt aux œuvres utiles, ils se lancent dans les arpèges sans connaître les gammes. Mais l'air ne pardonne pas longtemps aux orgueilleux qui le maltraitent. Autant il se coule avec une douceur loyale sous les ailes du pilote avisé, autant il attire l'imprudent, d'une manière diabolique, vers le piège qui tue. Une fois, deux fois, trois fois, il accorde au présomptueux la fausse confiance et le succès trompeur, et puis un jour, dans une bouffée de colère, las d'être fouetté comme un esclave, il brise une commande, déchire un gouvernail, arrête le cœur ou raidit un nerf, et c'est fini.

Quelquefois un pilote m'emmène pour une ou deux heures au-dessus des terres. Ne faut-il pas connaître l'arrière-pays de

la rade et du golfe dont les hydravions font la police? Sur un Farman, un Voisin ou tel autre appareil j'ai survolé les collines et les montagnes derrière lesquelles se cache l'ennemi. Combien ces avions, qui ne sont pas obligés de flotter sur l'eau, ni de porter sous leurs ailes une carène résistante, semblent plus légers que nos hydroplanes amphibies. Quand ils se lancent pour quitter le sol, leurs bonds ressemblent à ceux d'un chevreau, rien ne les arrête et l'on n'éprouve point cette résistance croissante de l'onde qui voudrait retenir l'oiseau. L'avion terrestre monte comme une plume, sans soubresauts, et quelques minutes lui suffisent pour trouver dans le ciel l'altitude que nous ne pouvons atteindre en une demi-heure. Ils vont très vite ; l'air entier les enveloppe comme un tissu sans consistance qui cède au moindre effort, ils oscillent dans leur vol avec des mouvements légers et l'on dirait que le bout de leurs ailes tâte l'atmosphère tout doucement afin de s'y appuyer, comme le balancier d'un équilibriste qui ne bouge presque pas sur sa corde. Ils bondissent sur les remous et les courants, et retrouvent leur assiette comme un coryphée adroit qui retombe sans effort sur la pointe d'un orteil. On s'abandonne à leur jeu d'escarpolette avec la certitude que les cordes immatérielles auxquels ils se sont suspendus ne se briseront jamais.

Après les patrouilles au-dessus de l'eau plate, c'est une étrange sensation que de franchir des montagnes. Les cimes ne semblent pas très élevées ; leurs crevasses et leurs arêtes sont fondues dans un lavis ; la marche rapide de l'appareil fait glisser les pentes et l'on dirait des monceaux de sable au centre desquels une main invisible créerait des éboulis. Les couches de neige, les coulées de glaces évoquent des filets de sucre sur des gâteaux sombres, et la verdure noirâtre des arbres ressemble à des algues sur un fond de cailloux. Dans l'air fouetté par la pluie, et très pur, monte l'odeur de la terre humide qui enivre autant qu'un vin léger. Les nuages se précipitent, et rien ne donne plus la certitude d'une vitesse extraordinaire que ces culbutes échevelées où l'on n'entend aucun bruit. Quand on contemple du sol ces nuées tourmentées, il semble qu'elles fabriquent de l'or, de la pourpre, du cuivre et de l'argent, mais à deux ou trois mille mètres l'aviateur

assiste à je ne sais quel écoulement de choses aveugles et incolores qu'aucune parure ne vient orner. L'homme est plongé dans l'atelier brut des féeries atmosphériques, il les voit par derrière et pour ainsi dire dans la coulisse. Il existe deux mondes extérieurs : celui qui glisse en bas, et celui qui demeure immobile dans le bleu du ciel. Sur le visage coulent de minces filets liquides. On croirait que ces nuages sont méchants, car dans leur sein l'aéroplane tombe, monte, glisse à droite ou à gauche suivant le souffle plus ou moins chaud ou froid qu'émanent ces monstres gris ; nulle boussole, nul regard, nul raisonnement ne vous avertissent du chemin ; on est perdu... et ce mot ne contenait pas tout son sens avant que les hommes ne l'aient appris dans les nuages.

Soudain jaillissant des vapeurs, aussi droit qu'un rayon de lumière, l'avion se retrouve. Joyeux de se replonger dans l'air clair et sous le soleil qui brille sur ses toiles, il reprend sa marche rectiligne et semble courir sur un rail puissant et solide. Tout a changé autour de lui. Des montagnes nouvelles ont crevé la terre ; un ruisseau a trouvé le temps de jaillir et des troupeaux remplacent les roches effritées. Vers la droite ou vers la gauche apparaissent des tranchées ou des fortifications qui ressemblent aux ornements carrés d'une poterie de Tanagra ; des points minuscules s'y agitent et de temps en temps un éclat de soleil reflété sur quelque métal nous prévient qu'à deux ou trois mille mètres au-dessous de nous des soldats travaillent comme des termites. En dehors de ces existences transplantées ici pour les besoins de la mort, rien ne paraît vivre sur l'étendue montueuse de la haute Macédoine ; point de village, point de fumée, aucun de ces murmures confus qui montent des agglomérations humaines, mais le vide infini de cimes et de vallées qui convergent toutes vers la terre promise : la Serbie, et vers la terre détestée : la Germanie.

Sur les chemins du retour, on rencontre parfois des lacs, sertis sur le fond gris et jaune comme des nénuphars bleus ; leurs formes sont capricieuses à la façon d'un joyau d'art ; ils se nourrissent des reflets de l'atmosphère, dont chacun rend plus riche leur azur immobile. On les croirait sculptés au couteau et ils semblent tellement glacés qu'on prêterait volontiers l'oreille pour entendre l'écho de notre moteur sur leur

miroir. Les voici déjà loin derrière nous ; après avoir troublé le regard éternel qu'ils dirigent de la terre vers les cieux, nous les laissons à la contemplation des nuages. Salonique approche, grise encore, humectée par les brumes de la rade ; les innombrables chemins construits par l'Armée d'Orient ressemblent aux tentacules d'une pieuvre dirigés jusqu'au sein des montagnes ; sur ces tentacules, comme un trait ponctué, glissent des voitures et des hommes. Des bateaux paraissent sur la rade ; les minarets sortent tels un semis de crayons dont chaque pointe décrirait un trait parallèle, et les presqu'îles, les montagnes de l'entrée du golfe sont tellement loin qu'elles ressemblent à des sculptures de glaces qui commenceraient à fondre, dans un dégel.

Tout cela passe très vite, et déjà s'ébauche la descente vers le terrain d'atterrissage. Comme tout voyageur près d'arriver au port, on éprouve une joie de repos ; l'appareil ralentit, mais le grand vent qui soufflait aux oreilles continue son murmure ; on a voyagé si haut que la terre ne se rapproche pas jusqu'au moment où tout d'un coup paraissent ses moindres dessins. Il faut bien de l'expérience pour ne pas se méprendre dans les appréciations d'altitude qui ont provoqué tant de catastrophes. L'arête des ailes semble raboter tout ce qui déborde, arbustes, toitures, télégraphes ; encore quelques mètres de chute et le cercle des roues frôle la terre comme un oiseau sautille avant l'arrêt ; l'appareil fait deux ou trois bonds qui se transmettent avec un bruit sourd dans toute son armature, et soudain il reste là. L'esprit demeure en suspens, telle l'oreille au milieu d'une musique interrompue par un point d'orgue ; il faut quelques secondes avant que la réalité terrestre remplace l'aventure aérienne ; l'on se dégage du siège et de la coque et l'on met lourdement pied sur le sol, tout à la fois avec bonheur et ennui de le retrouver.

Quiconque n'a point survolé la ville où il habite ignore la sensation bizarre de ramper dans des rues et de se tapir dans des maisons qui, vues des airs, semblaient à peine assez vastes pour contenir des insectes. Cela produit un peu de stupeur, et ressemble aux belles rêveries informes détruites par l'existence banale.

Quand, vers le soir, la routine du travail quotidien fait place aux menus devoirs de société, il ne faut point avoir parcouru pendant le jour trop de lieues aériennes. L'œil ravi par le calme atmosphérique et l'oreille charmée par les grandes orgues de la vitesse trouvent peu de beauté au café de la rue Vénizelos où se croisent toutes les étapes et les intrigues de l'Armée d'Orient. La fumée des cigarettes y semble plus épaisse, le bruit des conversations plus médiocre et le mélange des individus plus déplaisant qu'à l'ordinaire. Cette officine, où l'on vend aussi des gâteaux, des confitures et des cigarettes, serait déjà petite pour cinquante personnes. Il y a peu de mois, avant l'arrivée de l'Armée d'Orient, les trois portraits du roi Constantin, de la reine Sophie et de M. Vénizelos contemplaient de rares consommateurs qui buvaient de l'eau claire et causaient avec véhémence. Les mouches aux pattes amollies par des restes de liquide étaient les plus nombreux clients de ce café léthargique... Désormais, de huit heures du matin à onze heures du soir, il n'y a pas une chaise qui ne soit occupée et attendue par des gens groupés à la porte. Qui ne possède pas un vaste cercle de connaissances court le risque de ne jamais s'asseoir. En entrant, après avoir accommodé sa vue au brouillard des cigarettes et son odorat au relent des alcools, l'on fait halte et l'on jette un regard circulaire sur cette marée de visages venus de tous les pays. Envoyés de journaux et nurses canadiennes, officiers grecs et highlanders, capitaines du commerce échappés aux torpilles, espions allemands et turcs coiffés du fez, officiers serbes et reporters américains, traficants orientaux et chargés de missions, tout ce monde se tasse, se coudoie, partage un coin de table, serre les genoux et vient prendre les nouvelles. Je suppose qu'en France un télégramme bon ou mauvais provoque en chacun des ondes d'émotion à peu près semblables, mais à Salonique, la même nouvelle éclatant au café Floca éveille la même cacophonie de pensées qu'un piano dont toutes les touches seraient frappées à la fois. Il faudrait avoir le privilège du démon Asmodée pour ouvrir ces cerveaux et les déchiffrer.

Celui qui attend à la porte du café peut à loisir observer tout cela. Mais du fond, de la gauche ou de la droite, plusieurs mains l'appellent. Il n'a pas le moyen de choisir et se dirige

tout simplement vers l'ami jusqu'où le chemin n'est pas absolument fermé. Sur la pointe des pieds, heurtant ses genoux aux chaises et aux hanches, il salue au passage d'autres tables qui voudraient l'attirer, mais qui sont hors d'atteinte. Au terme de son voyage il s'assied et lie conversation avec cinq ou six inconnus attablés avant lui sur l'appel des premiers occupants. A Salonique, une poignée de main fait un camarade, un repas fait une relation, trois rencontres font un ami. L'un des avantages de cette guerre aura été d'unir bien des valeurs qui se seraient ignorées. Une sorte de baptême commun liera tous ceux qui auront connu l'Orient d'aujourd'hui. Quel que soit l'avenir de l'effort macédonien, ils se retrouveront plus tard, dans la période des souvenirs, même s'ils ne se sont point rencontrés réellement. Pour des centaines de mille d'individus, le mot « Salonique » sera comme celui d'Austerlitz pour les grognards de la grande Armée; à son auréole s'ajoutera je ne sais quelles douceurs engendrées par l'éloignement, l'atmosphère orientale et les épreuves.

Ce café Floca, où l'on ne boit guère parce que parmi les tables ne peuvent passer les garçons, soigneusement choisis d'ailleurs parmi les échantillons les plus stupides de la population grecque, ce café représentera le carrefour de tous les itinéraires orientaux. L'on est sûr d'y voir tous ceux qui viennent des extrémités de l'univers et vont y retourner.

Les capitaines des grands transports ou des cargos apportent les nouvelles des pays neutres et racontent les chances de la mer. Nul ne dira en des termes trop forts ce que notre cause aura dû à cette légion de marins du commerce qui relient avec tout l'univers les pièces de l'échiquier de la guerre. Aucune fatigue, aucun danger ne leur sont épargnés, et ils ne s'arrêtent jamais. D'Arkhangel sur l'océan Glacial, de Sydney sur le Pacifique, du Canada ou du Brésil, jusqu'aux ports d'Angleterre, de France ou de l'Orient, ils chargent, transportent, vident et repartent, sans que personne semble connaître leur effort ni les remercier. Nous les marins de guerre, nous les protégeons, du moins nous essayons. Par les tempêtes et les ouragans, ils font franchir les embruns et la houle aux cargaisons inestimables qui préparent la victoire. Leur visage s'est tanné sous tous les cieux et ils ont appris des risques auprès

desquels les risques redoutables de leur profession ne comptent plus. C'est eux réellement que visent les sous-marins allemands. Les navires de commerce sont des enfants abandonnés, et ils transportent des fortunes ! Combien d'entre eux ne possèdent pas la télégraphie sans fil, suprême appel des torpillés, voix des isolés de la mer? Combien ne sont armés d'aucun canon, si petit soit-il, qui leur permît de répondre aux sous-marins et leur évitât la rage et la crispation d'une mort sans combat?

Il faut entendre ces braves gens, arrivant au port après une attaque où le hasard et leur habileté les ont préservés du naufrage. Pour fatalistes que soient les marins, ces capitaines marchands trouvent de la colère devant la pénurie de leur défense. Et puis tout rentre dans le calme, ils haussent les épaules et racontent quelque histoire professionnelle, destinée seulement à des oreilles maritimes. Une de leurs grandes misères, est l'usure des bateaux et leur défiguration progressive. Quel serrement de cœur pour le commandant et les officiers d'un paquebot luxueux, vernis et entretenu avec coquetterie, quand on embarque mille chevaux sur le pont reluisant, qu'on enferme dans les cabines et les entreponts laqués des soldats tourmentés du mal de mer, que l'on enfourne dans tous les recoins disponibles du charbon, du pétrole ou des obus. Après quelques voyages où ni l'eau, ni le savon n'ont pu réparer les souillures, ces admirables navires ressemblent à de pauvres cheminots déchirés. Le grand air salin ne peut pas chasser ces odeurs écœurantes accumulées par des milliers de bêtes et de gens, et cela ressemble à une immense écurie ou un corps de garde.

Pour sauver les plus beaux, on en fait des ambulances ou des hôpitaux, dans l'espoir que la torpille ne transgressera point les lois de la guerre maritime. Jusqu'où faut-il avoir cette confiance dans des ennemis qui s'ingénient à dépasser les bornes de ce qu'Attila lui-même eût appelé de la barbarie? L'avenir l'écrira sur ces pages encore closes.

Pour l'instant la rade de Salonique contient plusieurs de ces immenses navires-hôpitaux dont la croix rouge peinte aux flancs et aux cheminées, et le grand liseré vert de la poutre à la proue protègent les estropiés et les malades. L'Orient dévo-

rateur prend de belles existences et restitue, quand il y consent, des malades que la fièvre ou la nostalgie, ou la fatigue renvoient épuisés en France. L'hiver et l'été sont également néfastes. La boue de Macédoine n'a rien à envier à celle d'aucun pays du monde, et c'est dans cette boue qu'il faut faire marcher et vivre les armées. Il faudrait que les stratèges qui pullulent dans les métropoles et dessinent les offensives de l'Armée d'Orient vinssent ici pendant huit jours et circulassent dans le camp retranché. Ils apprendraient qu'un pays sans ressources et sans routes, où les obstacles de la nature sont accumulés, n'est point un champ où l'on puisse se lancer à la légère..., à moins qu'ils ne préparent à cette armée le sort des légions romaines que Crassus conduisit contre les Parthes et qui n'en revinrent pas.

Ce serait une erreur profonde et douloureuse d'assimiler à une guerre coloniale les opérations en Orient. Depuis cinquante ans, les armées françaises et anglaises se sont illustrées dans des expéditions et des conquêtes, en tous pays du monde, qui ont été rapides et décisives. Mais ces campagnes lointaines affrontaient des peuples mal organisés pour la guerre actuelle ; en aucun endroit nous ne nous sommes heurtés à des réseaux complets d'organisation militaire, ni au matériel de défense moderne. La conquête du Maroc représente, pour ainsi dire, la perfection de ces guerres.

Pour avoir comparé les Dardanelles à un défilé colonial et les Turcs à une peuplade sans équipement militaire, on se souvient des tragédies de Gallipoli et de la rive asiatique. Puissent-elles ne point se renouveler. Il faut de la prudence et une profonde étude du problème avant d'oser engager l'Armée d'Orient dans une avance flatteuse à l'amour-propre, et peut-être inutile en fin de compte. Dans aucun temps, les Turcs ni les Bulgares n'ont été considérés comme des guerriers négligeables : ils sont étayés aujourd'hui par toutes les forces germaniques et le front qu'ils ont constitué n'est pas plus facilement pénétrable que les fronts de Russie et de France. Une armée russe ou française préparant une offensive sur les frontières nationales peut consentir à quelque gaspillage; quel que soit le prix de la bataille, les ressources inépuisables de la nation sont là derrière, à quelques heures de marche ou de

chemin de fer, et les camps, les usines réparent immédiatement les pertes du front. L'Armée d'Orient n'a pas ce privilège. Les réserves d'une seule bataille ne lui suffisent pas, il lui faut celles de toute une campagne. Ce n'est pas à quelques heures, mais à des journées, et parfois des semaines de navigation, que se trouvent les bases de ravitaillement. Ces bases ne lui sont point reliées par un réseau de voies ferrées ou routières, ni même par de la terre solide sur laquelle peuvent circuler les hommes, les chevaux et les camions. Encore innombrables que soient les bateaux, ils ne constituent pas cette chaîne sans fin, à l'arrivée et au départ, qui alimente l'action de toute armée moderne. Les navires ravitailleurs aboutissent dans un port où rien n'est aménagé pour une semblable avalanche d'hommes et de choses. En France, il est facile d'organiser une gare et des débarcadères de campagne : mais le génie des hommes n'a pu transformer en quelques jours des rivages boueux, des plages rocheuses et des marécages, en quais où puissent accoster les grands navires. Enfin, sur la longue et périlleuse route, les troupes et le matériel courent le risque de destruction. Si l'on transporte des canons et des obus du centre de la France jusqu'aux premières lignes de Champagne ou de la Somme, il est certain qu'ils y parviendront, et les généraux d'armée peuvent établir leurs ordres d'action sur la sécurité des arrivages. Là, les sous-marins empêchent cette certitude. Un navire torpillé peut contenir les projectiles de plusieurs batailles, les chevaux d'un escadron et les vivres d'une semaine. Et que l'on ne mette point en doute que nos ennemis acharneront leurs mines et leurs torpilles sur le passage des navires au moment précis où la bataille de Macédoine dévorera le plus d'hommes et de munitions.

Patience donc pour cette Armée à qui l'Entente a confié l'une de ses plus redoutables parties. Ils sont ici des braves, par centaines de mille, qui peut-être avant d'arriver à Salonique ne connaissaient pas ces problèmes et s'imaginaient que leur débarquement précéderait à peine leur course vers l'ennemi. Il n'en est pas un désormais qui ne sache par une dure expérience combien la guerre lointaine est différente de la guerre au pays ; ils s'irritent souvent des lettres et des journaux écrits par les ignorants restés en France ; ceux-là même

qui ont le plus envie de se battre s'indignent qu'on parle de leur inertie sans reconnaître qu'ils n'ont pas encore les moyens de vaincre.

Peut-on croire que la rage ne vienne pas à tous ces soldats, parqués entre la mer et les tranchées, quand ils entendent au bout du télégraphe gronder le canon de Verdun, et voici que la grande partie se joue là-bas sur la Meuse... Le jour où l'ordre sera donné de partir, tous ces hommes ne regarderont point derrière eux, et se feront hacher pour couvrir le bruit des batailles de Verdun.

Depuis quelques jours ce nom réunit toutes les pensées. Les gens de France n'ont pas connu les promesses solennelles que la presse, les généraux et les orateurs allemands avaient lancées dans l'univers. Nous les avons lues ici, et nous savons que l'Allemagne a déclaré qu'aux heures choisies par elle, ses armées avaient envahi la Belgique d'abord, la Pologne ensuite, et enfin la Serbie et le Monténégro. « Je ne m'étais pas encore occupée, affirmait-elle, du sort de la France, parce que j'assurai vers l'Est les gages de ma paix future. Mais maintenant c'est le tour des Français ; je vais frapper à Verdun, et je jure que j'ouvrirai là le chemin de Paris. »

Le grand duel vient de s'engager, sur lequel le monde porte des yeux attentifs. Nos amis craignent, nos ennemis ricanent. Assourdis par le tapage effréné de toutes les voix germaniques, étonnés par les triomphes des armées du kaiser, persuadés que cette force gigantesque culbutera les murs les plus solides, il est bien peu de spectateurs qui ne présument une issue fatale au tournoi de l'épée gauloise et de la massue teutonne. Oh ! que de froids au cœur n'avons-nous pas sentis, pendant cette terrible semaine du premier engagement de fer. De minute en minute, les agences soldées par l'Allemagne annonçaient la chute d'un fort ou d'une redoute et nous avons lu pendant quelques heures atroces : « *Verdun pris.* » Il faut avoir l'espérance au fond du cœur pour ne point douter du destin de notre nation. Nous avons bien tremblé, tous les marins et les soldats de France, mais nous n'avions pas peur. Et nous avions raison. A voir la stupeur des autres, nous pouvons mesurer l'étendue de notre danger et la profondeur de leur certitude en notre défaite. Je ne sais pas quelle place la mémoire des hommes

réservera dans l'avenir à la résistance de Verdun. Mais je sais qu'ici, pour n'avoir point perdu ce bastion, la France a bondi si haut que les regards ne peuvent plus l'atteindre ni les paroles l'attaquer.

Il est agréable, en ce moment, d'écouter dans les salons de Salonique la délicieuse musique des flatteries et des louanges, et la louange qui émane du mécontentement des ennemis est peut-être plus agréable que la joie de nos amis. Nous sommes comblés. La majorité des commerçants qui demeurent à Salonique considère avec sympathie la venue de l'Armée d'Orient, qui leur apporte une fortune quotidienne. Que ce soit dans les faubourgs malpropres où fraient les soldats de toutes les nations, ou chez les négociants des boulevards Georges et Olga, il serait difficile de ne pas recevoir avec quelques sourires aimables les détenteurs de l'or et de l'argent. Mais Salonique ne manquait pas, avant notre venue, d'Allemands, de Turcs et d'Autrichiens, qui ne nous aimaient pas plus, je le crains, que ne nous aiment les ennemis grecs de l'Entente. Ce groupe détenait les affaires, et a laissé dans la ville des émissaires qui suscitent contre nous des rancunes sourdes, mais violentes. Il est impossible de faire le départ entre les amis et les faux frères qui nous reçoivent et avec des sourires presque semblables. L'an dernier, pendant les nombreuses visites de bâtiments, j'ai noté combien est précaire le sentiment des nationalités orientales. Chacun, disais-je, y semble pourvu de plusieurs patries de rechange. A cette hésitation, les Allemands ont adjoint leur hypocrisie légale d'appartenir à une nation quelconque sans cesser d'être Allemand. L'on s'y perd. Où que l'on cherche à se loger, quelque maison que l'on fréquente, il y a toujours, parmi les loueurs ou les hôtes, quelque indécis dont le portefeuille recèle le certificat de nationalité ou le texte de protection d'un des pays qui nous font la guerre. Si l'on finit par s'en apercevoir, il n'hésite pas à dire que cela ne compte point, que c'était jadis une nécessité d'affaires, mais que toutes ses sympathies se réservent à la France, à la grande nation, héritière du courage et de la beauté de la Grèce, antique qui montre sur tant de terrains sa supériorité sur l'Allemagne... Beaucoup de soldats de l'Entente,

mal habitués aux contacts avec des peuples qui ne sont pas toujours sincères, absorbent sans réfléchir le miel de ces flatteries. Il faut une grande habitude des visages étrangers pour ne point s'engluer à de telles cajoleries, dont la France, depuis cette guerre, a pu mesurer la vanité. Les marins écoutent d'une oreille plus froide ces paraboles qui les ont accablés dans tous les ports du monde, mais le Français sincère croit à la sincérité d'autrui, et ne se garde pas.

Ce qui demeure de société à Salonique remplit ses salons des passants de l'armée de Macédoine. L'aimable facilité des Orientaux compense les solitudes qui ne sont point habituées à l'exil. Elles retrouvent là quelques heures de lumière, et de causerie. D'ailleurs les salons sont rares. Chacun d'eux s'ouvre une fois par semaine, à la fin de la journée, pendant deux ou trois heures. Une profusion de sirops, de confitures, de fruits sucrés s'étale sur des tables et des dressoirs. L'ameublement montre beaucoup de dorures, les murs sont chargés d'imageries et l'on avise un peu trop l'influence du décorateur munichois. La porte du perron est grande ouverte et les lumières de l'antichambre tombent sur l'escalier qui descend vers la cour semée de cailloux, ornée de parterres. On entre sans cérémonie. Le visiteur d'un jour peut amener qui lui plaira la semaine suivante : l'uniforme est seule caution. Sur les portemanteaux s'alignent toutes les formes de coiffures militaires, et les capotes aux boutons peints : l'on dirait l'antichambre de quelque état-major d'une armée composite. Quand un chapeau de feutre ou un pardessus civil font tache parmi les uniformes, ils sont d'un Grec familier de la maison venu aux écoutes.

Ces salons ne favorisent guère la conversation générale. Nul n'a fréquenté suffisamment son voisin ni ses hôtes pour s'abandonner à rien de personnel, j'allais dire de sincère. L'on vient pour le repos des yeux et la curiosité des oreilles ; l'on serre cinquante mains sans mettre un nom sur les visages, qui font cependant partie du tout-Salonique. Il est rare que l'invité connaisse le maître ni la maîtresse de la maison, et il doit prendre garde aux bévues. Des groupes de trois ou quatre se forment, se dissolvent et se reforment sans qu'un choix personnel y concoure. Quatre mots peuvent résumer la teneur de toutes ces conversations menues, inquiètes, indistinctes :

« Quelles sont les nouvelles? » Tous répètent cette question cent fois en deux ou trois heures ; il est sous-entendu que les nouvelles d'importance ne seront pas dites et que les nouvelles avouées sont probablement fausses, mais l'on veut savoir. Puisque personne ne vient pour causer réellement, ne faut-il pas observer cette règle du jeu?

Néanmoins, parmi les groupes, certaines gens ne viennent point au hasard, mais retiennent soigneusement les intonations, les regards, et la nuance des réponses. Chaque mot, chaque timbre de voix, pris séparément, ne forment qu'un point de mosaïque, mais l'assembleur patient reconstitue le dessin. Vous pouvez croire que rien n'est perdu. Qu'on observe le précepte : « Taisez-vous ! Méfiez-vous ! » Qu'on ne dise rien ou croie n'avoir rien dit, ceux qui veulent entendre savent extraire la réalité de ces fragments de réticences.

Dans tous les salons, quelques tables de bridge offrent peut-être le plus sûr moyen de se distraire sans risquer de rien dire. Toujours garnies et bien environnées, il est fréquent d'y voir quatre partenaires qui parlent quatre langues différentes, mais dont l'idiome commun est la langue française. On y joue assez gros jeu, et il faut être compétent pour se risquer. Là se forment quelques liens un peu plus solides ; de mêmes joueurs se retrouvent plusieurs fois par semaine et, parmi ces gens placides, absorbés apparemment dans les voyages de l'as d'atout, certains choisissent avec pénétration le partenaire qui dira les choses qu'il ne voudrait pas livrer ; celui-là est soigneusement dirigé, et petit à petit, dans les répits où se mélangent les cartes et se tiennent des propos d'allure anodine, reçoit à bout portant des questions dont l'origine lui est inconnue, et auxquelles il finit par répondre sans s'en douter, pour peu que la confiance du jeu ou la fatigue lui fassent abandonner ses gardes.

D'autres, en des coins qu'ils voudraient sombres et qui sont illuminés, entament quelques intrigues. Les flirts sont épineux à Salonique ; à l'inverse des pays belligérants, le nombre des hommes y est prodigieusement supérieur à celui des femmes ; l'on compte par minute les instants de causerie avec l'objet charmant. Toujours quelques permissionnaires boueux ou quelques aviateurs lustrés viennent en tiers, s'ils ne prennent

pas carrément la place. Et puis, Salonique a cent mille regards. C'est un triste métier, et bien pénible, que d'y poursuivre une idylle dont toutes les délices reposent sur l'ombre et le secret.

Parfois, dans telle de ces maisons accueillantes, s'égarent quelques jeunes gens à faux cols bas, à cravates rares et à pantalon de coupe impecccable. Cette espèce masculine surprend. Les Français et les Anglais et tous ceux qui se battent, ont perdu l'habitude des adolescents d'âge militaire, qui s'inquiètent encore de leur coiffure ou de leurs dessous, et, au milieu de guerriers, peuvent conserver de l'assurance. Ils sont très vains de frayer avec des héros de la grande guerre et n'ont pas du tout l'air d'y vouloir prendre part. Ils offrent, d'un air précieux, des cigarettes encloses dans des étuis parfumés, et cela est très curieux. Avec un art extrêmement subtil, leurs discours mélangent les grands noms et les grandes victoires de l'antiquité aux grands noms et aux bien plus grandes batailles de notre guerre. Après cinq minutes de conversation il devient très difficile de se souvenir que ce n'est pas le même peuple qui a remporté la victoire de la Marne et celle des Thermopyles, qui a subi le siège de Verdun et celui d'Athènes. Je le répète, c'est très curieux.

L'autre jour, une jeune fille me présenta trois jeunes gens qui semblaient issus d'un album de modes : ils paraissaient ridicules, parmi les harnachements militaires, ne s'en doutaient pas, et semblaient très contents d'eux-mêmes. Je ne sais pas si la jeune fille se rendit compte de l'ironie des mots quand, avec un sourire complaisant, elle me les présenta.

— Mon capitaine, ce sont mes trois frères. Ils s'appellent Platon, Alcibiade et Thémistocle.

L'on dîne fort tard à Salonique. Ce qu'on baptise cuisine française a peu de rapport avec la chère de notre pays ; les noms seuls des mets sont français, mais il faut avoir grand appétit pour ingérer tous les jours cette nourriture chimique.

Au bord de l'eau, dans un fort joli décor, au pied de la massive tour Blanche et en face de la rade aux innombrables bateaux, s'élève le restaurant le plus couru, le meilleur. On peut boire des vins de Grèce authentiques, et, moyennant une

petite fortune, offrir à ses amis quelque champagne qui ne soit point de l'acide mousseux.

La multitude des convives élève les additions à des hauteurs ignorées des économistes les plus grincheux. En un mois et demi, chaque nourriture a quadruplé de prix. Toute chose, d'ailleurs, atteint des tarifs tellement exagérés que le strict nécessaire de la nourriture, des transports et des menues dépenses engloutit les soldes de guerre. Le Français en souffre particulièrement, auprès des officiers britanniques bardés de livres sterling.

Pour cher qu'il soit, le dîner au restaurant de la Tour-Blanche ne manque point de pittoresque, grâce au mélange cinématographique de tous les citoyens. Les salles sont vastes, les tables nombreuses, les garçons rares et inintelligents. Se faire servir exige des patiences extrêmes. Il est bon de prendre une table à plusieurs couverts. Celui qui arrive seul n'attend pas longtemps ; bientôt apparaissent des camarades, des amis ou de simples connaissances qui montrent ce visage anxieux du dîneur privé de place. On les appelle; en moins d'une demi-heure, temps minimum pour obtenir deux œufs sur le plat, une tablée de huit ou dix recommence l'éternel jeu des questions et des petites nouvelles. C'est le grand moment pour les reporters de journaux. Avant de rédiger leur télégramme nocturne, ils interrogent tout un chacun sur le bilan du jour. A Salonique ils ont à la fois beau jeu et triste existence. Toutes les nations possèdent des représentants de journaux entre qui la concurrence est effrénée, et le télégraphe grec laisse passer bien des nouvelles que le reporter devine censurées en France. Il n'hésite pourtant pas et, chaque jour, va n'importe où et n'importe comment, dans la boue, jusqu'aux tranchées et aux villages perdus, faire une moisson maigre ou abondante. Heureux quand son voyage du jour le conduit où quelque chose se passe ; ses nouvelles sont fraîches ; deux heures d'avance à Salonique signifient deux jours à Paris, un tirage supplémentaire du journal et des louanges du directeur. Mais parfois, lancé sur une fausse piste, égaré dans un district où rien ne s'est produit, le pauvre journaliste, pendant son repas du soir, essaye de glaner à chaque table des bribes de renseignements.

Entre toutes ces nouvelles, fausses ou vraies, le bon journaliste se donne des peines extrêmes pour extraire la vérité. Sa loyauté l'y aide. A la louange de ceux que j'ai connus, ils ne se mêlent point de rédiger des messages, si sensationnels soient-ils, quand ils les croient erronés. Dans ce domaine encore, la guerre qui a montré tant de vertus dans les classes si différentes aura donné au journalisme tout son sens et sa beauté.

Entre neuf ou dix heures, les tables du restaurant se vident. Tour à tour se lèvent les Anglais qui mangent avec une régularité sportive et silencieuse, les Serbes au visage basané, les Français causeurs, dont l'apparente légèreté dissimule si bien leur travail et leurs préoccupations, les officiers grecs aux bottes bien cirées, les dames de la Croix-Rouge, les journalistes, les espions et les ennemis. Sur le trottoir, des groupes stationnent et s'inquiètent de ce qu'ils vont faire. Salonique nocturne n'est point divertissante. Les visites de zeppelins et d'avions y ont éteint toutes les lampes et l'on circule quasiment dans un four. La pluie accumulée sur les chaussées inégales fait de la moindre promenade un éclaboussement bourbeux. Cahin-caha, l'on s'engage sur le quai, seule avenue des distractions. La rade est rigoureusement obscure ; tous les bateaux ont caché la moindre de leurs lumières afin qu'aucun ennemi aérien ne puisse les viser ; mais ils font bonne veille, et dans le noir opaque où l'on ne distingue aucune forme, il y a des yeux grands ouverts vers le ciel et des mains posées sur la culasse des canons. Au-dessus de Salonique passent quelques avions français qui montrent un feu en signe d'innocence ; ils font la ronde nocturne, et scrutent les toits de Salonique, pour voir si quelque main traîtresse n'y a pas disposé des lampes de diverses couleurs qui puissent guider les assaillants de l'atmosphère.

Dans la ville haute, un grouillement de soldats, de mercantis, de levantins, emplit les ruelles étroites et les taudis enfumés où l'on débite l'anisette et le raki. De misérables chanteuses, vêtues de haillons coloriés, et quelques pitres stupides, épaves de l'Orient, débitent sur un ton enroué et avec des gestes mornes des platitudes grecques ou italiennes. Tout cela trahit la tristesse, le vice sordide et la chasse aux sous.

Les cinématographes de luxe bordent le quai de la Victoire.

Leurs façades aux lampes bleuâtres sont la seule gaîté des nuits pluvieuses. Ils sont pleins à craquer et cependant, quels films lamentables échouent ici ! Depuis New-York, Paris, Londres ou Rome, ils ont passé dans toutes les villes qui précèdent Salonique, leur dernière étape. Rayés comme par d'innombrables épingles, déréglés et tremblotants, ils montrent des mélodrames et des comédies aux rabais. A quoi bon gâter cette clientèle, puisqu'elle se presse en foule, quelle que soit la qualité du seul plaisir qu'on lui offre.

Ceux qui redoutent le clignotement et l'ennui de ces cinématographes peuvent écouter dans un théâtre ou bien dans un café chantant, ce que l'on peut encore appeler de la musique. Oh ! les lamentables exhibitions de chanteurs ou de chanteuses, qui ont éraillé leur voix à toutes les rampes de troisième ordre, et qui, chassés de partout, acceptent de braver les sous-marins pour recueillir, dans un de ces antres mal dorés, quelques applaudissements et de formidables huées. Ce music-hall et ce café constituent le haut ton de la nuit à Salonique. L'on y prend rendez-vous, l'on y retient des loges, comme s'il s'agisssait d'un ballet russe à l'Opéra. Tous s'amusent comme des écoliers, frappant à coups de canne le rebord des loges qui s'effritent, jetant des sous, des rats, et cent projectiles aux pieds des chanteuses et des histrions. Il faut croire que la beauté n'est pas nécessaire pour inspirer les désirs, car en aucun pays du monde les étoiles mourantes de la scène ne reçoivent autant d'hommages et de déclarations. Plusieurs corps d'armée séjournent en Macédoine, quelques centaines de militaires hantent chaque jour ces lieux de plaisir, où le nombre de dulcinées se compte sur les dix doigts de la main. Qui doit-on plaindre le plus : les houris qui peuplent ce maigre paradis de Mahomet, ou leurs innombrables aspirants ?

Vers minuit, dans ce café où un piano névralgique et des violons tuberculeux font entendre je ne sais quelles parodies de valses, surgit une poussée d'ivresse. Ce n'est pas que l'on ait beaucoup bu, mais la chaleur, ces parfums violents et ces désirs inassouvis, le sentiment de la solitude prochaine, de l'exil dans une chambre ou sous la tente, loin de tout ce qu'on aime, et toutes les émotions qui peuvent accompagner des heures aussi rapides, aussi étranges, se traduisent par un

besoin de chanter à tue-tête. Au moment où le tenancier, de sa main grasse, frappe dans sa paume pour indiquer qu'il faut partir, tous se lèvent et, rajustant leur tenue chantent. Le chœur n'entame point des grivoiseries, mais les deux hymnes anglais et français. Je ne sais quelle gravité passe dans ces yeux brillants et sur ces visages un peu rouges. Cela est un peu ridicule, mais bien touchant, d'écouter *la Marseillaise* et le *God save the King* dans cette salle étouffée, surchauffée et dépourvue de toute noblesse. Mais il faut comprendre le sens profond de ces strophes; elles sont si magnifiques qu'elles ennoblissent le plus piteux des décors, et elles signifient, naïvement, tous les liens vigoureux qui unissent la mère-patrie à ses enfants perdus anxieux de bien faire dans la dernière croisade.

(*A suivre.*)

RENÉ MILAN

FAIRE ROUTE A L'OUEST !

Quoi qu'il arrive, faire route à l'Ouest !
Faire route à l'Ouest !
(*Instructions marines pour le cap Horn.*)

Depuis sept semaines la *Mary-Rogers* se trouvait entre 50 degrés sud dans l'Atlantique, et 50 degrés sud dans le Pacifique, — ce qui signifie que, depuis sept semaines, elle s'était efforcée vainement de doubler le cap Horn. Pendant tout ce temps, elle n'avait pas cessé d'être dans la tempête, ou approchant, à part une seule fois ; et, cette fois-là, après six jours de bourrasque terrible, passés par la *Mary-Rogers* sous l'abri de la côte redoutable de la Terre-de-Feu, elle était presque venue à la côte, par une grosse houle, dans le calme plat descendu soudain. Pendant sept semaines, elle avait livré bataille aux gris embruns du cap Horn, et ceux-ci l'avaient rudement secouée et durement meurtrie. C'était un navire en bois, et cet effort sans trêve avait ouvert ses joints ; aussi, deux fois par jour, les bordées se remplaçaient aux pompes.

La *Mary-Rogers* était à bout, son équipage aussi, et de même le gros Dan Cullen, le capitaine. Et peut-être de tous, c'était ce dernier qui l'était davantage, car sur lui pesait la responsabilité de cette lutte de titans. Il ne dormait que rarement, et presque toujours tout habillé. La nuit, il hantait le tillac, grand fantôme, corpulent et robuste, noirci par le hâle de trente années de mer, et velu comme un orang-outang. Il n'avait plus dans la tête qu'une seule idée, un commandement, une instruction marine pour le cap Horn : « Quoi qu'il arrive, faire route à l'Ouest! faire route à l'Ouest! » C'était une obsession. Il ne pensait à rien d'autre, sauf, parfois, à blasphémer Dieu, le dispensateur responsable de cet épouvantable temps.

Faire route à l'Ouest ! Il serrait le Horn, et à dix reprises il mit à la cape, avec l'intangible Cap à une vingtaine de milles dans l'Est-Nord, ou le Nord-Nord-Est. Et chaque fois, l'éternel vent d'Ouest le refoula en l'arrière, et il fit route à l'Est. Il essuya tourmente sur tourmente, au sud du 64e degré, dans les premières glaces antarctiques, et voua son âme immortelle aux Puissances des ténèbres pour un bout de vent d'Est, juste de quoi doubler. Et il fit route à l'Est. En désespoir de cause, il avait essayé de passer par le détroit de Le Maire. Mais à mi-route, le vent passa au Nord-Nord-Ouest, et le baromètre tomba à 28.88 ; il dut faire demi-tour et s'enfuir devant un ouragan, furieux comme un cyclone, et il s'en fallut d'un cheveu que la *Mary-Rogers* ne vînt se défoncer sur les récifs aux dents noires. Deux fois, il avait fait Ouest jusqu'aux rochers de Diego Ramirez, et à l'une d'entre elles, il n'avait échappé qu'en entrevoyant, entre deux tourmentes de neige, les fameuses tombes des navires, à un quart de mille devant.

Sale vent ! Le capitaine Dan Cullen évoquait ses trente années de mer pour démontrer que jamais n'avait existé son pareil. La *Mary-Rogers* était à la cape au moment où il portait ce témoignage ; et, pour le confirmer, moins d'une demi-heure après, le navire était submergé jusqu'aux écoutilles. Son grand hunier neuf, et celui de misaine tout frais neuf aussi, furent emportés comme du papier de soie ; cinq voiles ferlées et amarrées sous doubles garcettes, mises en pièces et arrachées des vergues. Au cours de la nuit, la *Mary-Rogers* fut, à deux reprises encore, couverte par la mer, et l'on dut percer des trous dans les bastingages, pour soulager le pont du poids de la masse d'eau qui entraînait au fond le malheureux navire.

Une fois par semaine en moyenne, le capitaine Dan Cullen entrevoyait un soupçon de soleil. Un jour, à midi, le soleil brilla dix minutes, et dix minutes après rugissait un nouvel ouragan, les deux quarts diminuaient la toile, et la tourmente de neige recouvrait toutes choses de son obscurité. Pendant une quinzaine entière, le capitaine Dan Cullen ne put ni relever le méridien, ni vérifier son chronomètre. Et il ne connaissait guère sa position qu'à un demi-degré près, sauf quand la terre était en vue ; car soleil et étoiles restaient cachés derrière les nuages, et il faisait si sombre, qu'aux plus beaux

moments même l'horizon indistinct ne se prêtait guère à des observations précises. Un linceul gris couvrait le monde. Les nuages étaient gris; les grandes lames qui couraient rapides, d'un gris de plomb ; leurs crêtes fumantes, une écume grise; les rares albatros eux-mêmes étaient gris, comme le semblaient aussi les flocons de neige, qui perdaient leur blancheur sous le sombre voile des cieux.

La vie, à bord de la *Mary-Rogers*, était elle aussi grise, — grise et lugubre. Les faces des matelots étaient d'un gris sinistre ; ils étaient affligés de plaies et de furoncles de mer, et souffraient énormément. Ce n'étaient plus que des ombres humaines. Pendant sept semaines, dans le gaillard d'avant ou sur le tillac, ils n'avaient pas su ce que c'est que d'être secs. Ils avaient oublié la façon dont on dort quand on n'est pas de bordée ; à tous les quarts, c'était toujours : « Tout le monde sur le pont ! » Ils n'attrapaient par-ci par-là que des bribes de sommeil angoissé, et ils dormaient dans leurs suroîts, prêts pour l'éternel appel. Telle était leur faiblesse et leur épuisement, qu'il fallait les deux bordées pour faire le travail d'une seule. Et aucun de ces fantômes d'hommes ne pouvait se dérober à sa tâche. Sans une jambe cassée pour le moins, impossible à l'un d'eux de cesser son travail : il y en avait deux dans ce cas-là, que des lames déferlant par-dessus bord avaient roulés et terrassés.

Un autre qui n'était non plus qu'une ombre d'homme, c'était Georges Dorety, le seul passager du bord, un ami des armateurs qui faisait le voyage pour sa santé. Mais sept semaines de cap Horn ne lui avaient guère fait de bien. Il haletait, tout pantelant, dans son coffre, aux secousses incessantes des longues nuits, et ne paraissait sur le pont que si emmitouflé pour se protéger du froid, qu'on eût dit une échoppe ambulante de vieux habits. Au repas de midi, à la table de la cabine plongée dans une obscurité si profonde que les lampes oscillantes brûlaient toujours sur leurs pivots, il avait le visage aussi gris, aussi sombre que le plus malade et le plus abattu des hommes de l'avant. Et la contemplation, par-dessus la table, du capitaine Dan Cullen ne pouvait lui apporter aucun réconfort. Le capitaine Cullen mastiquait, fronçait le sourcil, et gardait le silence. Les regards farouches

étaient pour Dieu, et, à chaque bouchée, il se remémorait la seule pensée qui subsistât dans son esprit : « faire route à l'Ouest ». C'était une grosse brute velue, et son apparence n'était pas de nature à stimuler l'appétit de son vis-à-vis. Il regardait Georges Dorety comme un Jonas, et le lui montrait, après chaque repas, transférant de Dieu à son passager son froncement de sourcil féroce, et ainsi de suite.

Le second n'était pas non plus d'un grand secours pour un appétit languissant. Joshua Higgins, marin par profession et par nécessité, n'était qu'un comparse poltron et sans cœur. Il avait du capitaine une peur affreuse, mais pour les matelots, c'était un vrai tyran, et l'équipage savait que, derrière le second, il y avait le capitaine Cullen, le législateur et l'exécuteur de la loi, le maître redoutable, qui valait à lui seul douze seconds au moins. Par ce temps farouche, à l'extrémité Sud du globe, Joshua Higgins avait cessé toute ablution. Aussi sa face barbouillée dérobait d'ordinaire à George Dorety le peu d'appétit qu'il était parvenu à mettre en réserve.

En temps normal, cette négligence fâcheuse aurait frappé l'œil du capitaine Cullen et déclanché son vocabulaire ; mais, pour le moment, « faire route à l'Ouest » était sa seule pensée. Que le visage du second fût propre ou bien noirâtre, cela n'avait point d'influence sur une avance à l'Ouest. Plus tard, une fois passé le 50e degré sud dans le Pacifique, Joshua Higgins devrait se laver le visage, et pas pour rire. En attendant, George Dorety s'asseyait à la table de la cabine, où le gris crépuscule alternait avec la lueur des lampes, lorsque celles-ci se trouvaient vides, entre ces deux hommes, l'un tigre et l'autre hyène, et se demandait pourquoi le Créateur avait bien pu les mettre au monde. Quant au premier maître, Mathieu Turner, c'était, lui, un vrai marin et un homme ; mais George Dorety n'avait pas le soulagement de sa compagnie, car il mangeait tout seul, lorsque les autres avaient fini.

Le matin du samedi 24 juillet, George Dorety s'éveilla avec une sensation de vie et de mouvement impétueux, et lorsqu'il monta sur le pont, il trouva la *Mary-Rogers* qui fuyait devant un vent mugissant du Sud-Est. Il n'y avait dessus que les bas huniers et la misaine. C'était tout ce que le bateau pouvait porter, et il filait pourtant quatorze nœuds, comme M. Turner

le cria dans l'oreille de Dorety, lorsque celui-ci déboucha sur le tillac. Et c'était plein Ouest. On allait doubler le cap Horn à la fin... si le vent tenait. M. Turner semblait dans la joie. On apercevait le terme de la lutte. Mais le capitaine Cullen n'avait pas l'air content. Il jeta en passant à Dorety un regard farouche. Le capitaine Cullen n'avait point besoin de faire savoir à Dieu que ce vent le satisfaisait. Il avait une conception d'un Dieu malicieux, et il croyait, tout au fond de son âme, que si Dieu venait à apprendre que c'était là un vent favorable, il y mettrait bien vite un terme, et le remplacerait par un ronfleur de l'Ouest. Aussi le capitaine filait-il doux devant Dieu, cachant sa joie sous des sourcils froncés et de sourdes malédictions, pour tromper ainsi Dieu, Dieu, le seul être au monde que craignît Dan Cullen.

Toute la journée et toute la nuit du samedi, la *Mary-Rogers* courut sa route à l'Ouest, faisant au loch ses quatorze nœuds sans défaillance. Aussi, le dimanche matin, elle avait couvert trois cent cinquante milles. Si le vent tenait, elle doublerait le Horn. S'il tombait, s'il cédait la place à un ronfleur quelconque d'entre Sud-Ouest et Nord, la *Mary-Rogers* serait rejetée en arrière, et pas plus avancée que sept semaines auparavant. Et, ce dimanche matin, le vent « tombait ». La grosse mer diminuait de hauteur, et s'apaisait. Les deux bordées au travail établissaient voile sur voile, tout ce que pouvait supporter le navire. Et le capitaine Cullen, arpentant le tillac, offrait maintenant à Dieu un front d'airain, fumant un gros cigare avec un sourire de jubilation comme si la tombée du vent le ravissait, tandis qu'en son for intérieur il rageait contre Dieu qui prenait la vie de ce vent béni. « Faire route à l'Ouest ! » Il le ferait, si seulement Dieu consentait à le laisser tranquille. Et en secret, il se vouait de nouveau aux Puissances des Ténèbres, si elles le laissaient courir encore à l'Ouest. La chose ne lui coûtait guère, car ces sombres Puissances, au fond il n'y croyait pas. En réalité, sans le savoir lui-même, il ne croyait qu'en Dieu. Et, dans sa théologie à l'envers, Dieu était vraiment le Prince des Ténèbres. Le capitaine Cullen était un adorateur du diable, qu'il appelait seulement d'un autre nom, et voilà tout.

A midi, après huit coups de cloche, le capitaine Cullen

commanda : « Les cacatois en haut. » Les hommes grimpèrent à la pointe des mâts plus vite qu'ils ne l'avaient fait depuis des semaines. Ce n'était pas seulement la route actuelle à l'Ouest qui leur donnait cette agilité, mais aussi le bienfaisant soleil qui venait réchauffer et assouplir leurs corps raidis. George Dorety debout à l'arrière près du capitaine Cullen, et moins emmitouflé que d'habitude, se baignait lui aussi dans la douce chaleur, en observant la scène. Soudain, rapide et brusque, survint l'incident. De la vergue du cacatois de misaine, partit le cri : « Un homme à la mer ! » Quelqu'un lança par-dessus bord une bouée de sauvetage, et au même instant, parvint à l'arrière la voix du premier maître, éclatante et péremptoire :

— La barre dessous, toute !

Mais l'homme de barre ne fit pas tourner sa roue d'un seul rayon. Il savait ce qu'il avait à faire, car le capitaine Dan Cullen était debout à côté de lui. Il désirait faire tourner un rayon, tous les rayons, bloquer sa roue, la bloquer à fond, pour son camarade en train de se noyer là-bas. Il fixa le capitaine Dan Cullen, et le capitaine Dan Cullen ne sourcilla pas.

— Dessous ! Dessous toute ! — rugit le second maître, bondissant à l'arrière.

Mais il s'arrêta court, se tut, et resta pétrifié lorsqu'il vit Dan Cullen près de la barre. Et le gros Dan Cullen tira sur son cigare, et ne dit pas un mot. En arrière, s'éloignant rapidement, on apercevait encore le matelot. Il avait saisi la bouée de sauvetage, et s'y cramponnait. Tous, à bord, se taisaient, immobiles comme des statues, et là haut, les hommes, sur les vergues de cacatois regardaient avec des visages terrifiés. Et la *Mary-Rogers* poursuivit sa course, tenant sa route à l'Ouest. Une longue minute de silence passa.

— Qui était-ce? — demanda le capitaine Cullen.

— Mops, monsieur, — répondit l'homme de barre à la hâte.

Mops s'éleva en arrière au sommet d'une vague, pour disparaître ensuite un instant dans le creux qui suivait. La mer était grosse, mais pas démontée. Un petit bateau pouvait tenir facilement dans une mer semblable, comme aussi la *Mary-Rogers* venir au vent sans difficulté. Mais impossible de virer et de faire en même temps route à l'Ouest.

Pour la première fois de toute sa vie, George Dorety voyait

un vrai drame de vie et de mort, un petit drame sordide, où les plateaux de la balance opposaient un matelot inconnu nommé Mops à quelques milles de longitude. Il avait d'abord regardé l'homme, là-bas derrière, mais maintenant celui qu'il contemplait, c'était le gros Dan Cullen, velu et noir, investi du pouvoir de vie et de mort, et qui continuait à fumer son cigare.

Le capitaine Dan Cullen fuma en silence une autre longue minute. Puis il tira son cigare de sa bouche, regarda au-dessus de lui la mâture de la *Mary-Rogers*, et puis la mer, par-dessus le bastingage.

— Bordez les cacatois, — cria-t-il.

Un quart d'heure après les trois hommes étaient assis dans la cabine, devant la table servie. D'un côté de George Dorety, Dan Cullen, le tigre, et de l'autre, Joshua Higgins, la hyène. Ils gardaient le silence. Sur le pont les hommes bordaient les cacatois. George Dorety les entendait crier, tandis que le hantait la vision persistante d'un homme appelé Mops, vivant et plein de force, cramponné à une bouée de sauvetage, à des milles en arrière dans le désert de cet océan. Il regarda le capitaine Cullen, et eut une sorte de nausée, à voir l'homme avaler son repas avec délices, presque comme s'il le dégustait.

— Capitaine Cullen, — dit Dorety, — vous avez le commandement de ce navire, et il ne m'appartient pas d'apprécier en ce moment votre façon d'agir. Mais je désire vous dire une chose. Il y a une vie future, et la vôtre sera chaude.

Le capitaine Cullen ne broncha pas. Et il y avait une nuance de regret dans sa voix, comme il répondit :

— Il soufflait une vraie tempête. Il était impossible de sauver l'homme.

— Il tomba de la vergue de cacatois, — cria Dorety avec violence. — Vous faisiez mettre les cacatois à ce moment. Un quart d'heure plus tard, vous établissiez les perroquets.

— C'était une vraie tempête, n'est-ce pas, monsieur Higgins ? — dit le capitaine Cullen, en se tournant vers le second.

— Si vous étiez venu au vent, toute la mâture filait en bas, — répondit celui-ci. — Vous fîtes la vraie chose, capitaine Cullen. L'homme n'avait pas l'ombre d'une chance.

George Dorety ne répondit pas, et jusqu'à la fin du repas

pas un mot ne fut prononcé. Ensuite, on servit Dorety dans sa chambre. Le capitaine Cullen cessa de le regarder noir, bien que tous deux s'abstinssent de se parler, tandis que la *Mary-Rogers* s'élevait rapidement au Nord vers des latitudes plus chaudes. A la fin de la semaine, Dan Cullen accula Dorety dans un coin du tillac.

— Qu'allez-vous faire à notre arrivée à Frisco? — demanda-t-il carrément.

— Demander sous serment un mandat d'arrêt contre vous, — répondit tranquillement Dorety. — Vous accuser de meurtre, et vous voir pendre.

— Vous êtes rudement sûr de vous, — ricana le capitaine Cullen, en pirouettant sur ses talons.

Une seconde semaine passa, et un beau matin trouva George Dorety debout dans le capot de l'échelle de dunette, à l'extrême avant de la longue poupe, en train de jeter sur le pont son premier coup d'œil. La *Mary-Rogers* filait son maximum, par une fraîche brise. Tout était dessus, et tout portait, même les voiles d'étais. Le capitaine Cullen flânait sur l'avant de la poupe. Il se promenait nonchalamment, en regardant son passager du coin de l'œil. Dorety lui tournait le dos, debout dans le capot, la tête et les épaules seules à dépasser, et l'on n'apercevait que sa nuque. Le capitaine Cullen embrassa, d'un coup d'œil rapide la tête de son passager et la poulie de la grand'voile d'étai, et mesura la distance. Il regarda autour de lui. Personne ne pouvait voir. Joshua Higgins qui faisait les cent pas, venait de tourner le dos, et s'éloignait vers l'arrière. Le capitaine Cullen se penchant tout à coup, arracha de sa cheville la poulie de la voile. Le bloc pesant tournoya dans l'espace, écrasa en passant la tête de Dorety, comme une coquille d'œuf, et s'en alla rebondir de-ci, de-là, pendant que la voile fouettait et claquait au vent. Joshua Higgins se retourna pour voir ce qui venait d'être emporté, et essuya la bordée complète du vocabulaire le plus grossier du capitaine.

— J'avais amarré l'écoute moi-même, — pleurnicha le second à la première accalmie, — et avec un tour supplémentaire de précaution pour être encore plus sûr. Je me le rappelle parfaitement.

— Amarré? — gronda le capitaine en se détournant, au

bénéfice des hommes de quart qui s'efforçaient de maîtriser la voile battante, avant qu'elle ne se déchirât en lambeaux. — Vous ne seriez pas capable d'amarrer votre grand'maman, espèce de marmiton d'enfer bon à rien. Si vous aviez amarré cette écoute avec un tour supplémentaire, pourquoi, par le diable, n'aurait-elle pas tenu? Voilà ce que je voudrais savoir. Par le diable, pourquoi n'a-t-elle pas tenu?

Le second marmotta quelque chose d'inintelligible.

— Oh, fermez ça ! — tel fut le dernier mot du capitaine Cullen.

Une demi-heure après, il fut aussi surpris que personne lorsqu'on trouva sur le plancher, au bas de l'échelle de dunette, le corps de George Dorety. Et dans l'après-midi, une fois seul dans sa chambre, il truqua savamment le livre du bord.

« Un simple matelot nommé Karl Brun, écrivit-il, tomba par-dessus bord de la vergue du cacatois de misaine, dans un coup de tourmente. Le navire fuyait alors vent arrière, et, pour sa sécurité, je n'osai pas venir debout au vent. Aucun canot d'ailleurs n'aurait pu tenir dans la mer qu'il y avait. »

Sur la page suivante, il reprit :

« J'avais souvent averti M. Dorety du danger qu'il courait par son inattention sur le pont. Je lui avais dit une fois qu'un jour ou l'autre il aurait la tête écrasée par une poulie d'écoute. Ce fut le mauvais amarrage de l'écoute de la grand'voile d'étai qui causa l'accident, profondément regretté, car M. Dorety était notre favori à tous. »

Le capitaine Dan Cullen relut avec admiration son effort de littérature, tira un trait sur le bas de la page, et ferma le livre. Il alluma un cigare, et regarda fixement devant lui. Il sentait la *Mary-Rogers* se soulever, toucher le fond, dans l'entre-deux des lames, et puis se relever encore, et il savait qu'elle faisait ses neuf nœuds. Un sourire de satisfaction se fit jour lentement sur sa face noire et velue. Eh bien, malgré tout, il avait fait sa route à l'Ouest, et dupé Dieu.

JACK LONDON

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR P. RENEAUME

LES NOUVELLES BANQUES FÉDÉRALES AUX ÉTATS-UNIS

I

Tandis que les États européens engagés dans la terrible guerre qui dure depuis vingt-neuf mois s'endettent dans des proportions que l'imagination la plus désordonnée n'eût jamais osé rêver, il est un pays qui s'enrichit merveilleusement, où l'or afflue par milliards, un pays qui, débiteur naguère de l'Europe, s'est transformé presque subitement en son créancier pour des sommes considérables. Les États-Unis, heureux bénéficiaires de ce coup de fortune, sont d'ailleurs déjà, par certains côtés, victimes de leur invraisemblable chance. Le coût de la vie s'y est élevé brusquement, la valeur des choses usuelles s'y accroît d'une façon démesurée. Les échos qui nous arrivent de ces transformations économiques signalent depuis quelque temps le rôle joué, dans ce *processus*, par un organisme de création récente, qui n'est encore connu du public européen (un certain nombre d'initiés exceptés) que par les termes, sinon barbares, au moins rébarbatifs qui, le désignent, *Federal Reserve Banks* et *Federal Reserve Board*, banques de la réserve fédérale, et conseil ou comité de la réserve fédérale. Il s'agit d'un système de banques, distinct et complémentaire de celui des « banques nationales » exis-

tant depuis 1863, et qui a été créé par le Congrès des États-Unis à la fin de l'année 1913. On se propose ici de retracer les origines et l'objet de cette création et le rôle qu'elle peut être appelée à jouer dans l'évolution financière des États-Unis.

En 1912, M. Wilson, candidat du parti démocrate, vainqueur des deux chefs du parti républicain désuni, MM. Roosevelt et Taft, était élu président des États-Unis. A peine installé, le 4 mai 1913, il réunit immédiatement le Congrès et réussit très habilement à lui faire voter, avant la fin de l'année, deux grandes mesures inscrites dans le programme du parti, la revision du tarif douanier et la réforme du système bancaire.

Cette dernière mesure était un emprunt fait par les démocrates à leurs rivaux du parti républicain qui l'avaient depuis longtemps étudiée, mûrie, élaborée dans des législatures successives. Entrés dans la place, ils n'eurent qu'à reprendre les études au point où les avaient laissées leurs adversaires politiques et les menèrent à bien en quelques mois. *Sic vos non vobis*. L'opinion publique apprit avec étonnement qu'après un travail qui avait demandé des années aux anciens maîtres un pays, il avait suffi à leurs successeurs, pour en finir, d'une courte session. Le bill fut en effet voté le 23 décembre 1913. Le président Wilson le signa le jour même, devant un grand nombre de sénateurs et de représentants, avec une sorte d'appareat solennel, tout à fait inaccoutumé en de telles circonstances, déclarant qu'un grand acte venait de s'accomplir pour le bien-être futur du peuple américain.

Le bill devenu loi par cette signature présidentielle et intitulé *Federal Reserve Act*, tendait, d'après la rédaction officielle du titre « à créer des banques de réserve fédérale, à fournir au pays une circulation fiduciaire plus élastique, à procurer les moyens de réescompter le papier de commerce, à établir un contrôle plus effectif de l'autorité fédérale sur les banques des États-Unis ».

Les douze nouveaux établissements d'émission fonctionnent en divers points de l'Union, sous le contrôle d'un conseil fédéral ayant son siège à Washington. Ce n'est pas encore la grande banque centrale, unique, comme en France, en Angleterre ou en Allemagne, mais c'en est déjà, à quelques égards, la monnaie. Les auteurs de la réforme, « désireux d'éviter le

saut dans l'inconnu », animés du plus pur esprit de conservatisme anglo-saxon, se sont attachés à ne point sacrifier l'amoncellement de substructions édifiées par les générations précédentes. C'est pourquoi ils ont conservé le réseau des « banques nationales et des banques d'État », le système des « sous-trésoreries », une circulation émanant de banques placées en contact direct avec le peuple et gagée par des titres de la dette fédérale. Ils se sont contentés de superposer à cette base, éprouvée par tant de crises, une construction moderne, pourvue d'un outillage perfectionné. Les Américains, dans les péripéties du bouleversement économique mondial auquel nous assistons, fondent, on n'en saurait douter, de grandes espérances sur cette organisation nouvelle, rattachée par de multiples et solides liens à un passé qui en explique la genèse ainsi que l'action probable.

II

A deux reprises différentes, avant le milieu du XIXe siècle, les États-Unis ont possédé une banque unique d'émission. La première fut créée en 1791 sous le nom de Banque des États-Unis, par Alexander Hamilton, qui dirigea les finances sous la double présidence de Washington. Elle se rendit fort utile pendant la période d'organisation de l'Union ; mais ses tendances politiques et son fonctionnement suscitèrent dans les rangs du parti antifédéraliste ou républicain de très vives hostilités, et lorsque ce parti arriva au pouvoir avec Jefferson en 1900, l'opinion publique et les gouvernants ne virent dans la création d'Hamilton qu'une citadelle de la minorité opposante. Le président Madison et le Congrès laissèrent l'établissement disparaître en 1811 par liquidation, à l'expiration de la période de vingt années pour laquelle il avait été constitué.

Deux années après la seconde guerre pour l'indépendance que les États-Unis durent soutenir de 1812 à 1814 contre l'Angleterre, le président Monroe et ses conseillers eurent recours, pour rétablir la situation financière, un peu ébranlée,

de l'État fédéral, à la création d'une nouvelle Banque des États-Unis. Comme la première, celle-ci se heurta à une opposition politique très ardente du parti démocrate, forme nouvelle de l'ancien parti antifédéraliste. Entre les influences qui la soutenaient et le parti au pouvoir s'engagea une lutte acharnée qui remplit la double administration du président Andrew Jackson. Celui-ci s'opposa à tout renouvellement du privilège d'émission et de garde des fonds publics, et laissa la seconde banque des États-Unis disparaître en tant qu'établissement national, en 1836, à l'expiration de la charte qui en 1816 avait été concédée pour vingt ans.

L'opinion publique s'était prononcée avec une telle force pour le président Jackson, dans sa lutte victorieuse contre la Banque, que le préjugé ainsi créé aux États-Unis contre une banque unique d'émission pour l'Union fédérale commence à peine aujourd'hui à s'user aux coups que lui a portés une expérience de trois quarts de siècle.

A côté des deux banques centrales qui se succédèrent, dans la période de 1791 à 1836, s'étaient développées un grand nombre de banques locales, investies par une charte d'un État particulier du droit d'émettre des billets ayant cours exclusivement dans les limites de cet État. Le nombre de ces banques locales, dites banques d'État, était, en 1836, d'environ 800. Ces comptoirs d'émission faisaient des affaires considérables avec une circulation relativement faible, à cause de l'habitude, déjà répandue dans le pays, des compensations et des certificats de dépôts remplaçant les espèces et les billets dans la plupart des transactions.

Une forte spéculation se donnait carrière, vers la fin de la présidence de Jackson et au début de celle de Van Buren, sur les terrains de l'Ouest. Les banques usaient et abusaient des ouvertures de crédit à découvert. Il y eut une crise violente. Les remboursements de billets en espèces furent suspendus, dans l'Ouest et au centre des États-Unis d'abord, puis dans l'Est et à New-York même. Van Buren convoqua le Congrès en septembre 1837, déplora dans son message le triste état des affaires, et proposa comme unique remède que les fonds du gouvernement, au lieu d'être confiés à des banques, fussent désormais gardés, sous le contrôle de l'administra-

tion, dans des bureaux et bâtiments installés à cet effet en un certain nombre des principales villes de l'Union. C'est le système des « sous-trésoreries », qui, définitivement adopté en 1846, est resté jusqu'à présent en vigueur, amendé par l'expédient du dépôt, sous garantie, aux « banques nationales » des fonds en surabondance dans les encaisses des succursales du Trésor.

Quant aux « banques nationales » on sait qu'elles furent instituées en 1863, pendant la guerre civile, par Salmon Chase, le secrétaire du Trésor du président Lincoln. Cette création eut d'ailleurs un tout autre objet qu'une solution du problème de la circulation fiduciaire. Il s'agissait, dans des circonstances exceptionnelles, de faciliter l'absorption des grands emprunts que le gouvernement nordiste était obligé d'émettre pour soutenir la lutte contre le Sud, et auxquels le public ne souscrivait pas.

Pendant les deux premières années de la guerre, le Trésor fédéral, pour se procurer des ressources, avait créé et mis en circulation, pour plusieurs centaines de millions de dollars, des billets (les *greenbacks*) ayant pour garantie le crédit public, et déclarés monnaie légale avec cours forcé. Le change se dépréciant de plus en plus, il fallut arrêter ces émissions. Le Trésor lança plusieurs emprunts, mais ni les banques d'État ni les particuliers n'étaient en disposition ou en mesure d'en souscrire la totalité. C'est alors que le ministre des Finances créa les banques dénommées « nationales », distinctes des banques d'État, en ce qu'elles eurent le droit de se constituer, d'après certaines règles communes, sur tous les points du territoire fédéral, avec la faculté d'émettre, sous le contrôle du gouvernement central, et contre dépôt de titres de la dette nationale, des billets ayant, comme les *greenbacks*, cours forcé dans toute l'Union.

La clause portant que les billets devaient être émis contre le dépôt au Trésor de titres de la dette fédérale, assurait le placement des emprunts auxquels le gouvernement de Washington devait avoir recours. Mais ces billets, garantis par des titres de la dette publique, ne l'étaient ni par une certaine proportion d'encaisse métallique, ni surtout par du papier commercial. Quant au contrôle du gouvernement sur ces

banques, il se bornait à veiller à l'observation des règles générales concernant leur constitution et leur mode de fonctionnement. Sous le régime de la liberté surveillée, le nombre des banques nationales, dotées du privilège d'émission, atteignait déjà 2 000 dix années après la fin de la guerre civile. Il est de plus de 7 000 aujourd'hui.

III

Les États-Unis, qui ont fait de si éclatants progrès dans les quarante dernières années, au point de vue commercial et industriel, sont encore cependant un pays essentiellement agricole. C'est au moment de la récolte, lorsque les céréales commencent à arriver sur le marché, que les besoins de capitaux se manifestent avec le plus d'intensité. Les espèces et les billets sont drainés de New-York vers l'intérieur, les taux d'intérêt et d'escompte s'élèvent rapidement. Or, le régime sous lequel vivaient les banques nationales ne leur donnait pas le pouvoir de resserrer leur circulation aux époques de stagnation, ni de l'élargir au contraire dans les périodes d'activité. C'est l'absence de cette faculté de rétraction et d'expansion qui constituait l'« inélasticité » tant de fois reprochée au système de circulation fiduciaire des États-Unis.

Le même régime développa, entre 1870 et 1900, chez les Américains, une mentalité spéciale au sujet des questions monétaires. Pendant la plus grande partie de cette période, l'abondance des moyens de circulation (espèces en papier) fut, pour les populations de l'Ouest surtout, synonyme de prospérité. Cette abondance, pensait-on, créait la richesse et le crédit. De là l'importance nationale prise durant cette période par les questions de l'*inflation* (expansion de la circulation), du *soft money* (l'argent élastique), du *free coinage of silver* (libre monnayage du métal argent), questions qui ont dominé toute la vie politique fédérale en cette fin du XIXe siècle, et joué un rôle prépondérant dans cinq ou six campagnes présidentielles.

Des mésaventures répétées, causées par leur système de banque, n'avaient pu, pendant longtemps, convaincre la majorité des Américains que ce système avait réellement quelque chose de défectueux. Les représentations instantes des financiers et des économistes restaient vaines. Seule la crise de 1907 a décidé enfin la masse des citoyens à penser d'une manière sérieuse à cette question, ce qui a induit aussitôt les politiciens à se mettre en mouvement pour préconiser la nécessité d'une réforme.

La crise de 1907 peut donc être considérée comme le point de départ du mouvement de transformation, qui n'a que récemment abouti, en matière de banque et de circulation fiduciaire aux États-Unis. Au milieu de cette année 1907, les banques américaines redoutant une crise, retirèrent en hâte leurs dépôts des banques établies dans les villes « à réserve », et dénoncèrent le plus possible de leurs prêts. Les grandes banques, surprises, durent recourir à des mesures spéciales, telles que l'émission de certificats des chambres de compensation. La crise, d'abord limitée à quelques établissements, devint rapidement générale. Née de causes multiples, elle fut aggravée dans ses effets par les défectuosités du système bancaire.

Lorsqu'une première banque eut sauté à New-York, ce fut une panique. L'opinion s'en prit au président Roosevelt, l'accusant de tout le mal parce qu'il avait indisposé les sommités du monde financier, en dirigeant contre les *trusts* les investigations indiscrètes de la justice. Elle s'ameuta ensuite contre quelques chefs de banques, et le suicide de l'un d'eux causa un grand émoi. On invoqua le secours du secrétaire du Trésor, M. Cortelyou, qui fit de son mieux pour accroître le numéraire en circulation, en répartissant entre les banques tout le contenu des caisses publiques, et en faisant des émissions d'obligations fédérales pour le canal de Panama. On se tourna vers les magnats de la finance, vers M. Pierpont-Morgan et ses amis, qui consentirent à mettre plusieurs dizaine de millions à la disposition de la place. On pria la Banque de France d'envoyer à New-York une partie de son encaisse or, et l'on se fâcha presque contre elle parce qu'elle déclara ne pouvoir le faire qu'à certaines conditions.

C'est à un tel état de désarroi, de perturbation, d'agitation déréglée et impuissante qu'un mauvais régime de circulation fiduciaire réduisait un grand marché comme celui des États-Unis. A la fin, la crise s'apaisa d'elle-même, comme s'apaise toute crise, après épuisement de ses pires effets. Les choses rentrèrent peu à peu dans l'ordre. A l'exception de quelques-unes qui avaient sombré, les banques reprirent leurs opérations. Les millions prêtés retournèrent aux grands chefs de la finance, et M. Cortelyou recouvra la disposition des fonds du gouvernement. Mais la bourrasque avait fait de nombreux dégâts, laissait bien des ruines. La santé économique du pays mit plus de cinq à six années à se rétablir ; 1913 encore fut une année de dépression ; en 1914 seulement on commençait à entrevoir un renouveau de prospérité.

IV

Après la crise, c'est timidement d'abord que quelques novateurs émirent l'opinion qu'un retour au système de la banque centrale serait salutaire. La double expérience qui en avait été faite dans les cinquante premières années de l'existence des États-Unis n'avait pas échoué pour des raisons techniques, mais parce que les incidents et des tendances politiques, au lieu de concilier les intérêts de la banque et ceux des pouvoirs publics, les avaient fait se heurter avec violence. Désormais toutes les conditions de la vie économique et politique étant changées, le moment était peut-être venu de renouveler en Amérique l'expérience d'un système qui réussissait si pleinement dans la plupart des pays d'Europe.

Ces premières avances à l'opinion furent assez froidement accueillies. Il est vrai qu'avant 1907, personne dans le pays, en dehors peut-être d'une douzaine de financiers et d'économistes, n'eût eu l'idée qu'une banque centrale pût être désirable, ou que la création en fût possible. Après les épreuves que l'on venait de traverser, l'idée entra lentement dans les préoccupations publiques. Elle fut agitée dans la presse, étudiée et

débattue par les professionnels, envisagée par les membres du Congrès. Le président de la République, qui était alors M. Taft, s'en fit le protagoniste.

On songea tout d'abord, en attendant une solution d'ensemble, à rendre possible pour les « banques nationales », dans les temps de crise, la création d'une circulation occasionnelle, supplémentaire, de billets, permettant de prévenir des désordres monétaires comme ceux avec lesquels le pays s'était trouvé aux prises pendant plusieurs mois.

Ce fut l'objet d'une loi votée vers le milieu de 1908, dite *Aldrich-Vreeland Act*, du nom de ses deux auteurs au Congrès de Washington. Cette législation de circonstances édictait que les banques auraient désormais le droit, quand une crise viendrait à éclater, même dans le cas d'un simple resserrement monétaire un peu accentué, d'émettre à titre temporaire, en dehors de leur montant autorisé de circulation, et jusqu'à concurrence d'une somme globale de 500 millions de dollars, des billets dits *Emergency Notes*. La garantie de ces billets — c'était là une innovation importante — n'était pas limitée à des titres de la dette fédérale, mais pourrait être constituée, pour partie au moins, en obligations américaines de villes ou d'États, même en papier commercial.

V

La loi Aldrich n'eut devant l'opinion publique que la valeur d'un expédient empirique, qui laissait intacte la question d'une refonte rationnelle de la législation bancaire. On avait paré à des dangers réels, ainsi que l'expérience l'avait prouvé, par une solution de fortune sur la valeur de laquelle on ne se faisait point d'illusion. Lorsque M. J.-G. Cannon, président de la chambre des représentants, parlant devant une convention nationale des banquiers (1909) déclara qu'il considérait le régime des banques nationales, amendé par la loi Aldrich sur l'*Emergency Currency*, comme très satisfaisant

et n'appelant aucune autre réforme, il se trouvait, malgré l'autorité qu'il tenait de sa haute position, à peu près seul de son avis.

On avait si bien le sentiment, en 1908, qu'en votant la loi Aldrich on édifiait seulement un abri provisoire contre les crises, que le Congrès avait stipulé dans cette même loi la formation d'une grande commission monétaire chargée d'étudier sous tous ses aspects la question de la circulation financière et bancaire dans l'Union même et dans les principaux États européens. La commission chercherait les solutions possibles, analyserait les bons et les mauvais côtés de chacune d'elles, présenterait enfin des conclusions motivées et positives.

La commission fut nommée. Elle se transporta dans l'ancien monde, visita les grandes banques et interrogea les financiers de Paris, de Londres et de Berlin. Son président, qui était justement le sénateur Aldrich, eut une conversation des plus intéressantes avec M. Pallain, le gouverneur de la Banque de France. Bientôt les rapports préliminaires s'accumulèrent, constituant un bagage économique considérable, un vaste répertoire de renseignements sur les institutions de banque et les émissions de monnaie fiduciaire dans le monde entier. Le secrétaire de la commission, un professeur très distingué de l'Université Harvard, était chargé du formidable travail de mise en œuvre d'un tel amas de matériaux. On en était encore à attendre, au début de 1910, un premier document semi-officiel permettant d'entrevoir des conclusions. On savait seulement que cette longue enquête avait déterminé chez les principaux membres de la commission une opinion décidément favorable à l'idée d'une banque centrale d'émission.

Au premier rang se trouvaient les deux parrains de la loi d'expédient votée en 1908, MM. Aldrich et Vreeland. Le premier, président de la commission sénatoriale des finances, esprit calme, pondéré, froid, se prit pour le projet de Banque centrale d'un zèle si fervent que quelques-uns de ses amis en vinrent à penser qu'il voulait se faire le Robert Peel de la réforme monétaire aux États-Unis. Il prononça dans ce sens un grand discours devant des financiers et des économistes à l'Université de Columbia, et projeta de parcourir les États-

Unis pour convertir le peuple à ses idées par une série de conférences.

M. Vreeland, président de la commission de banque et de circulation à la chambre des représentants, parlant à l'Association des banquiers de Pennsylvanie, en septembre 1909, déclara qu'une Banque centrale lui paraissait l'unique solution du problème de la circulation.

Dans le même mois, une convention nationale de banquiers s'étant réunie à Chicago, le président, M. George Reynolds, esquissa devant cet auditoire spécial l'organisation qu'il conviendrait, dans sa pensée, de donner à une banque centrale. Les détails importent peu. L'essentiel est le fait que M. Reynolds, comme M. Vreeland, comme M. Aldrich, ne croyait plus à la vertu intrinsèque du système de banques nationales d'émission, éparses par milliers sur tout le territoire de l'Union, et d'une circulation fiduciaire gagée par des titres de la dette fédérale.

Le jour même où M. Reynolds parlait à la convention des banquiers, le président des États-Unis, M. Taft, déclarait, devant la Chambre de commerce de Boston, que la création d'une banque centrale lui paraissait un remède approprié aux inconvénients du système actuel, une solution désirable du problème, à la condition que l'établissement fût organisé de telle sorte qu'on pût le considérer comme entièrement soustrait d'une part à l'influence de Wall-Street, de l'autre à celle de la politique. M. Taft exprimait une opinion personnelle. Le secrétaire du Trésor, M. Veagh, eut soin de faire connaître que le gouvernement n'avait pas encore pris parti sur la question, et ne prendrait pas parti avant d'avoir été saisi d'un rapport formel de la commission monétaire.

A la fin de 1910 seulement, les résultats officiels des travaux de la commission commencèrent à voir le jour. Le rapport général reçut à New-York un accueil favorable. En réalité cependant il n'était pas question de l'établissement d'une banque centrale dans les propositions de la commission. Tout en proclamant l'excellence du fonctionnement des banques européennes, le rapport proposait, au lieu d'une banque, la création d'une « Reserve Association of America » qui aurait le droit d'augmenter et de réduire le volume de la

circulation, selon les circonstances et les besoins du commerce. On assurait avant tout à la nouvelle organisation l'élasticité qui avait toujours fait défaut au système créé au temps de la guerre civile et encore en vigueur.

Si la commission monétaire, après avoir orienté si nettement ses travaux vers le système de la banque centrale, n'avait pas osé aller jusqu'aux conclusions logiques de sa grande enquête, malgré la la conviction de son président et de la plupart de ses membres, c'est qu'il lui avait fallu tenir compte de la force, à peine entamée, du préjugé populaire américain contre la banque unique. Les démocrates, moins encore que les républicains, pouvaient entrer en lutte contre ce préjugé, puisque c'est surtout Andrew Jackson, le plus illustre de leurs ancêtres après Jefferson, qui, trois quarts de siècle auparavant, l'avait implanté dans les esprits américains. Le respect de ce préjugé s'accommoda d'un ingénieux expédient. Dans le système inspiré des travaux de la commission, élaboré par le parti républicain au soixante-deuxième Congrès, et voté par les démocrates dans la première session du soixante-troisième, à la fin de 1913, les États-Unis dont la superficie, on ne doit pas l'oublier, dépasse de beaucoup la moitié de celle de l'Europe, sont dotés de l' « unité » dans le gouvernement de « douze banques d'émission » distinctes. C'est comme si, en France, nous avions, au lieu d'une banque unique, une demi-douzaine de gros établissements d'émission, fonctionnant dans autant de villes importantes, avec un seul gouverneur et un conseil suprême siégeant dans la capitale.

VI

La réforme promulguée, il restait à en préparer l'application, travail qui remplit toute l'année 1914, et fut, dans les derniers mois, entravé par les répercussions de la guerre européenne. Le comité d'organisation fut composé, comme le portait le texte de la loi, du secrétaire du Trésor, du secré-

taire de l'Agriculture et du contrôleur de la Circulation. Sa première tâche fut la division du territoire des États-Unis en douze régions ou « districts », formant le domaine économique d'un nombre égal de cités importantes, dont chacune deviendrait le siège d'une *Federal Reserve Bank*.

La fixation de la superficie de ces divisions et de la meilleure répartition géographique de la force financière entre elles, était un problème dont la solution exigea des soins méticuleux et beaucoup de tact de la part des membres du comité d'organisation. Finalement le territoire entier des États-Unis fut divisé en douze districts, ayant pour centres les villes de Chicago, New-York, Philadelphie, Cleveland, Boston, Richmond, Atlanta, Saint-Louis, Minneapolis, Kansas City, Dallas, San Francisco. Les douze banques de district (banques de la réserve fédérale), réparties comme il vient d'être dit, furent constituées avec un capital global de 106 795 000 dollars que 7 571 banques nationales ont souscrit, à raison d'un apport moyen de 14 265 dollars pour chacune d'elles.

Les banques fédérales sont gérées chacune par un conseil d'administration composé de neuf membres : trois choisis par les banques actionnaires, trois désignés par les mêmes banques sur des listes d'industriels, de commerçants ou d'agriculteurs du district, présentés par le « conseil fédéral » dont il sera question plus loin, trois nommés directement par ce conseil. L'un de ces derniers est président du conseil d'administration de la banque du district, et assume le titre et les fonctions d'un *federal reserve agent*. Il représente le conseil fédéral, l'autorité centrale, au milieu des administrateurs de chaque banque de district. C'est lui qui prend en charge les billets remis par le conseil fédéral à la banque qu'il préside (contre dépôt d'effets commerciaux pour un montant égal) et qui veille au maintien des garanties de l'émission, garanties comprenant : une réserve métallique (dont la proportion est fixée par la loi), le papier commercial réescompté, certaines autres catégories de valeurs aisément transformables en espèces.

La banque fédérale de district ne traite point d'affaires directement avec le public. Ses seules relations, à l'intérieur du territoire américain (il n'en est pas de même, comme on

le verra, pour ses succursales à l'étranger) sont avec le gouvernement, avec les banques fédérales des autres districts et avec les banques nationales du district qui ont contribué à la formation de son capital et dont elle concentre les réserves. Avec les billets qu'elle a le droit d'émettre, elle réescompte le papier de commerce des banques nationales de son district ; elle peut, en outre, escompter du papier de banque étranger et des acceptations. Elle ne reçoit des fonds en dépôt que des banques qui sont ses actionnaires et du gouvernement fédéral.

La loi donne aux banques fédérales et aux plus importantes des banques nationales le droit de créer des agences à l'étranger ; mais aux banques fédérales seules elle réserve celui d'établir des succursales à l'intérieur des districts dont elles sont le centre. Au dehors une banque fédérale pourra servir d'agent pour d'autres banques fédérales qui ne jugeraient pas opportun d'établir elles-mêmes des bureaux leur appartenant en propre en pays lointain. Dans leurs agences à l'étranger, les banques fédérales peuvent traiter directement avec des particuliers pour l'achat ou la vente de tout papier de banque ou pour toute autre affaire. Elles traiteront notamment avec les Américains habitant les pays étrangers ou s'y trouvant de passage. On compte aux États-Unis que les opérations de ces agences étrangères de banques fédérales prendront rapidement, en un temps redevenu normal, une très grande importance.

Certaines grandes banques de New-York ont dès maintenant préparé l'organisation de succursales à Paris, à Londres, dans les possessions nouvelles des États-Unis, dans l'Amérique du Sud, jusqu'en Chine. Le 10 juin 1915, dans une liste officielle de dix-huit banques de Rio-de-Janeiro publiant le montant de leurs encaisses, figurait, pour la première fois, la succursale récemment établie dans la capitale du Brésil par la New-York National City Bank.

Dernier trait à noter dans les attributions des nouvelles banques : au dehors comme à l'intérieur, elles fonctionnent comme agents fiscaux du gouvernement américain pour la perception des taxes, le paiement des arrérages de la dette, l'acquittement de diverses autres obligations du pouvoir central. L'État fédéral est d'ailleurs si bien l'associé des banques

fédérales que tous les bénéfices qu'elles réaliseront lui appartiennent au delà d'une rémunération de 6 p. 100 du capital actions.

VII

Lorsque le comité d'organisation créé par le président Wilson au début de 1914 eut achevé sa tâche de répartition des douze « banques fédérales » à travers le territoire des États-Unis, il fit place à un organe permanent, l'organe moteur de tout le système, le *Federal Reserve Board* ou conseil de la réserve fédérale, investi des pouvoirs les plus étendus de contrôle et de surveillance sur les banques fédérales, et même du droit, en nombre de cas, d'intervention dans leurs opérations (notamment pour la fixation des taux d'escompte).

Le conseil de la réserve fédérale (par abréviation conseil fédéral) siège à Washington. Il est composé de sept personnes : le secrétaire du Trésor et le contrôleur de la Circulation, représentant le gouvernement, membres de droit ; cinq autres membres, nommés pour dix années par le président des États-Unis, avec l'assentiment du Sénat. Tous les deux ans, l'un de ces cinq membres, désigné par le sort, se retire, de telle sorte qu'un même président de l'Union, au cours d'un seul terme présidentiel, n'aura à nommer que deux membres du conseil fédéral. Par cette combinaison le législateur a voulu soustraire, dans la mesure du possible, le nouvel organisme aux influences de la politique.

Il n'était pas moins intéressant de prendre certaines précauions pour qu'il ne fût soumis qu'aussi peu que possible à l'action des « princes de la finance » dans Wall Street. C'est ce que le législateur eut en vue lorsqu'il édicta que le président de l'Union tiendrait compte, dans le choix des membres du conseil fédéral, des différences que présentent les diverses parties du pays au point de vue de l'industrie, de l'agriculture, du commerce, du développement économique général. Toutefois deux au moins des membres devraient avoir une compétence reconnue dans les affaires de banque, en d'autres

termes, devraient être pris parmi les chefs les plus éminents des grandes banques reconnues. Il fallait, mais dans l'esprit du Congrès il était suffisant, que deux membres, sur sept, du conseil fédéral, eussent une expérience spéciale dans l'industrie de la banque.

A côté du conseil de la réserve fédérale a été institué un corps consultatif, sous le nom d'*Advisory Council*, composé de douze membres dont chacun est désigné par une des banques fédérales. Ce conseil doit se réunir au moins quatre fois par an à Washington. Il confère avec le conseil fédéral sur les conditions générales des affaires, présente des observations orales ou écrites sur toutes les matières qui peuvent se trouver dans la juridiction du conseil fédéral, émet des recommandations au sujet des taux d'escompte, du réescompte, des émissions de billets, des conditions de réserve dans les divers districts, de la vente ou de l'achat d'or, de valeurs, etc. L'*Advisory Council* semble appelé à remplir, auprès du conseil fédéral, dans une certaine mesure, et dans un sens tout à fait général, des fonctions analogues à celles du conseil des régents à la Banque de France et du comité qui à la Banque d'Allemagne représente les actionnaires, tandis que le conseil fédéral est déjà et sera de plus en plus un « comité de direction » des banques fédérales.

La constitution définitive du conseil fédéral ne fut achevée qu'en août 1914. La guerre venait d'éclater en Europe. Au milieu de la perturbation qui se produisit sur le terrain économique et financier international, l'influence de cette création se fit immédiatement sentir. C'est avec le conseil fédéral, constituant un faisceau de forces considérables que la maison Morgan de New-York négocia la formation d'un fonds de 150 millions de dollars destiné à la régularisation des changes, alors contraires aux États-Unis (septembre 1914). Le conseil prit part avec les mêmes banquiers aux grandes transactions financières qui eurent lieu ultérieurement entre les États-Unis et les gouvernements d'Angleterre et de France. Les banques de district reçurent dès l'ouverture de leurs guichets, le 16 novembre 1914, une masse importante de dépôts des banques nationales, la loi obligeant celles-ci à transférer aux nouvelles banques une partie déterminée de leurs réserves.

Sous la législation en vigueur jusqu'à la fin de 1913, les banques nationales étaient tenues de garder en toutes circonstances une réserve s'élevant à 25 p. 100 de leurs dépôts dans les villes à réserve, à 15 p. 100 dans toutes les autres villes. Ces proportions ont été abaissées par la loi nouvelle à 18 p. 100 dans les trois villes à réserve centrale (New-York, Chicago, Saint-Louis), à 15 p. 100 dans les autres villes à réserve, à 12 p. 100 pour toutes les autres banques nationales. Ces réductions représentaient des sommes considérables, qui se trouvèrent subitement libérées, dont plus de 100 millions de dollars pour le seul groupe des banques associées de New-York. La première conséquence de l'application de la loi nouvelle devait donc être et a été un accroissement très sensible des disponibilités des banques en excès du minimum des réserves. La seule perspective de ce changement et de l'influence heureuse qu'il allait exercer fut une des causes de l'amélioration qui se produisit sur le marché monétaire américain dans les derniers jours de novembre 1914.

A cette époque, les changes commençant à redevenir favorables aux États-Unis, et les exportations de coton et de blé ayant fait disparaître une partie considérable de la balance flottante contraire au pays, un sentiment général d'optimisme commença à prévaloir dans les cercles bancaires sur le pessimisme et l'anxiété qui avaient été si vifs au début du temps de guerre. Les banques de district ouvraient donc leurs bureaux dans des circonstances propices, et il semblait maintenant très heureux que le début de leurs opérations n'eût pas coïncidé avec la paralysie financière du commencement du semestre.

En décembre, l'amélioration se précisa ; les perspectives monétaires étaient de plus en plus satisfaisantes. De 6 à 7 p. 100, le taux de l'argent était ramené à 5 p. 100, bientôt à 4 p. 100. L'industrie américaine, arrêtée pendant quelques semaines, redevenait très active sous l'impulsion de fortes commandes pour l'Europe. De grands projets hantaient les esprits des économistes et des gens de finance à vues étendues. Il s'agissait de s'emparer des débouchés commerciaux abandonnés par les belligérants, notamment des marchés de l'Amérique du Sud, où il serait aisé de regagner tout ce que

l'on aurait pu perdre en Allemagne, en Autriche et en Russie. Le canal de Panama ne pouvait manquer de détourner une bonne partie du trafic du canal de Suez : « Le moment est proche, dit M. Wilson, dans son message du 9 décembre 1914, où plusieurs pays européens trouveront difficile de faire pour leur population bien des choses essentielles et fondamentales qu'ils avaient toujours pu jusqu'ici effectuer aisément. En tout cas, ils auront besoin de notre aide et nous demanderont de leur rendre maints services dont ils n'avaient nul besoin naguère ; aussi devons-nous être mieux parés, plus prêts que nous ne l'avons jamais été. »

M. Wilson avait vu juste. Les énormes besoins de toutes espèces de denrées, produits manufacturés, matières premières, objets d'alimentation, que la guerre a imposés aux États européens, ne pouvaient obtenir satisfaction qu'aux États-Unis, et ceux-ci ont trouvé dans ce fait l'occasion d'une prospérité inouïe que chaque mois qui s'écoule rend plus prodigieuse. Jusqu'en 1914 l'Union était régulièrement débitrice de l'Europe. Aujourd'hui elle est créditrice dans une proportion qui s'élève sans cesse, et la rapidité de cet enrichissement ne va pas sans causer, avec de l'admiration, un peu d'inquiétude.

La conséquence de si énormes achats aux États-Unis a été, l'envoi par la France et l'Angleterre en ce pays de considérables quantités d'or depuis dix-huit mois. Cet or n'a pas servi seulement à payer une partie du montant des acquisitions il a aussi facilité des emprunts par la pléthore de numéraire qu'a provoquée son entrée sur le marché américain. Sous l'influence de constants arrivages d'or, le taux de l'intérêt a fléchi aux États-Unis. Le papier à trois mois s'escompte, à la fin de 1916, à 2 3/4 0/0, et les capitaux disponibles surabondent. Grâce aux nouvelles banques fédérales, l'or et le numéraire, au lieu de s'accumuler à New-York, se disséminent sur tout le territoire, avec ce résultat bienfaisant d'un abaissement général du taux de l'intérêt, même dans les régions les plus reculées de l'Ouest agricole ou minier. Or l'argent a renchéri en Europe, et ces deux pays, Angleterre et France, au crédit toujours admirable, empruntent à des taux élevés. Ils ont conclu, sur la place de New-York, de multiples et larges

opérations de crédit. Les États-Unis ont ainsi prêté à l'étranger, du milieu de 1915 à la fin de 1916, dix milliards de francs en chiffre rond, dont neuf milliards aux Alliés (y compris le Canada).

Les choses en sont venues au point où l'on commence en Amérique à s'émouvoir des conséquences possibles de l'incessant afflux d'or d'Europe à New-York. On craint que cette abondance de disponibilités et le bas prix du loyer de l'argent qu'elle cause ne provoquent des excès de spéculation et surtout n'accentuent la hausse déjà si inquiétante du prix de la vie. Les économistes américains ont dénoncé le danger. Pour arrêter le courant d'or, cause directe du péril qu'ils voient grandir, ils ont proposé comme remède de continuer les prêts aux Alliés et aussi éventuellement à l'Amérique du Sud, de ne plus même demander de gages spéciaux, au moins aux emprunteurs européens, de concéder des prêts non plus seulement aux États, mais aussi aux municipalités. On a vu, en conséquence, la Ville de Paris placer naguère des obligations à New-York pour 250 millions de francs. D'autres villes, Bordeaux, Marseille, Lyon, nos grandes compagnies de chemins de fer, vont suivre l'exemple.

Un avertissement toutefois vient d'être donné de l'autre côté de l'Atlantique. Et c'est du nouvel organisme de direction des banques qu'il est venu, sous la forme d'une circulaire, datée des premiers jours de décembre 1916, adressée aux banques de district comme aux banques nationales par le président du *Federal Board*, du « comité de direction de la réserve fédérale », document très étudié, enveloppé de circonlocutions, constituant sous une accumulation d'observations incidentes, un rappel très net à la prudence. La pensée maîtresse ressort de ce paragraphe : « Les États-Unis ont conquis maintenant une position de richesse et de puissance financière internationale que, dans le cours naturel des événements, ils n'auraient pas atteinte en plusieurs générations; nous devons avoir souci de ne point compromettre cette position de force et d'indépendance. »

La circulaire conseille aux banques de ne point prêter jusqu'à la limite de leurs réserves, de garder toujours une marge qui les assure contre toutes éventualités. Une conséquence

immédiate de l'avertissement a été l'abandon, au moins temporaire, par le groupe Morgan à New-York, du projet qu'il avait formé de placer sur ce marché des bons du Trésor anglais et français.

Il ne saurait être question ici d'entrer dans le détail des opérations des banques fédérales pour la période déjà écoulée depuis qu'elles ont commencé à fonctionner, et qui a coïncidé avec les deux premières années de la guerre. Quelques chiffres cependant donneront l'idée de la place que ces banques sont appelées à prendre dans la vie économique des États-Unis. Leur passif, au 10 novembre 1916, est de 650 millions de dollars ; il est formé, pour un dixième, par la fraction actuellement payée de leur capital, et, pour le reste, par les dépôts de réserves des banques nationales. Elles ont peu de leurs propres billets en circulation, la pléthore des signes monétaires ne demandant aucune adjonction de circulation nouvelle Leur actif comprend de l'or pour 400 millions de dollars, un portefeuille d'effets escomptés de 110 millions, une certaine quantité de leurs propres billets, et des comptes avec les autres banques de district. De ce bilan commun des banques fédérales, il ressort que l'organisme nouveau dispose déjà d'une capacité de prêter qui peut donner tout apaisement même pour les plus sérieuses conjonctures. Le retour d'une crise comme celle de 1907 ne semble plus possible. Il est vrai que des circonstances dans lesquelles le système de la « réserve fédérale » pourrait être appelé à jouer le rôle de régulateur monétaire pour lequel il a été expressément constitué, ne se produiront vraisemblablement pas de quelque temps encore. Il n'est d'ailleurs pas douteux que les préoccupations du *Federal Board* vont surtout aux péripéties économiques de l'après-guerre immédiate.

AUGUSTE MOIREAU

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

LIVRES NOUVEAUX

QUATORZE HISTOIRES DE SOLDATS,

par **Claude Farrère.**

Les soldats dont M. Claude Farrère nous conte l'histoire ne sont point, pour la plupart, ceux de la Grande Guerre, mais des légionnaires, des marsouins, dont la prouesse eut pour théâtre la brousse ou le désert africain. L'œuvre est étrange, pleine de fougue. Le récit initial, le *Salut à César*, est à lui seul un roman passionné. Il court à travers tout le livre un souffle émouvant. Sans détourner nos regards des combattants sublimes qui luttent en ce moment pour la France, les beaux soldats d'aventure que nous présenta M. Farrère ont droit de nous plaire par leur fière allure.

L'ENNEMI,

par **Mary Floran.**

Ce roman est l'histoire d'une jeune fille qui a eu l'imprudence d'engager son cœur à un étranger dont la guerre fait un ennemi de la France. Elle rompt avec lui, mais demeure quelque temps fidèle au sentiment qu'il lui a inspiré, jusqu'au moment où elle reconnaît qu'il en était indigne et qu'elle s'était trompée sur le caractère de ce personnage, assez représentatif de la traîtrise allemande. Le livre est d'une lecture agréable et d'une excellente inspiration.

QUAND ON SE BAT,

par **François de Tessan.**

La guerre actuelle, en multipliant les moyens de détruire l'ennemi, a multiplié les spécialistes chargés de les mettre en œuvre. M. de Tessan les a vu agir ; utilisant ses souvenirs personnels, en particulier ceux de la lutte autour de Verdun, il nous expose leur rôle dans la bataille moderne. Agents de liaison, mitrailleurs, grenadiers, artilleurs, pionniers, aviateurs ont des fonctions diverses. Mais les progrès scientifiques n'ont pas diminué l'importance du courage individuel : quelle que soit la variété des ressources techniques, c'est toujours la force morale, l'esprit de sacrifice du soldat qui assure le succès. En lisant ce livre on verra comment chaque jour nos combattants savent lutter et mourir.

AU BRUIT DU CANON,

par **Un Groupe de Poilus.**

Ces nouveaux récits de la guerre par ceux mêmes qui l'ont faite offrent un genre d'intérêt particulier qui les distingue des précédents. A mesure que la guerre évolue et que l'action se déplace, ils suivent la marche des hostilités, ils nous donnent pour ainsi dire le dernier frisson de la lutte tragique. La série qui compose ce volume se rapporte à Verdun ; il constitue un tableau d'ensemble de la grande bataille fragmenté en dramatiques épisodes. On le lira avec l'attention frémissante que suscite l'histoire héroïque de nos « poilus ».

NOS MARINS A LA GUERRE,

par le Commandant **Émile Védel.**

On trouvera dans ce livre l'histoire de quelques-uns des faits d'armes accomplis par les marins français depuis le début de la grande Guerre : les combats des Dardanelles, où les unités navales réussirent à opérer le débarquement qui fut le premier acte de cette sanglante aventure ; le torpillage du *Léon-Gambetta*, dont les matelots surent mourir « comme ceux du *Vengeur* » ; enfin l'admirable épopée de Dixmude, où les fusiliers marins tinrent tête à des forces bien supérieures en nombre et sauvèrent ce qui restait de l'armée belge. Ces récits, émouvants et précis, rendent à notre armée de mer l'hommage que mérite son esprit de devoir et de sacrifice.

NOTIONS DE TYPOGRAPHIE,

par **J Combe.**

Ce petit volume est destiné à mettre au point les principales règles de la typographie, telles que l'usage les a établies et confirmées dans l'imprimerie. Les auteurs y trouveront des renseignements précis sur la composition des textes, les définitions des principaux termes techniques, et un modèle de correction d'épreuves. Quant aux praticiens, ils y verront rappelées les notions essentielles de leur art (emploi des divers signes ou lettres, principes orthographiques, etc.). M. Combe, en écrivant ce manuel, a rendu un réel service à tous ceux qui, par nécessité ou par goût, désirent connaître les éléments de la typographie moderne.

LA REVUE DE PARIS

85bis, faubourg Saint-Honoré

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone : Wagram* 16.20), *dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* **2** *fr.* **50**.

POCHY, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.